

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LEBÈGUE,
RUE DES NOYERS, N° 8.

MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE,
OU

JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

RÉIMPRESSION DE 1823 ET 1824, AVEC DE NOMBREUSES CORRECTIONS ET QUELQUES ADDITIONS.

TOME SECOND.



PARIS.
DÉPÔT DU MÉMORIAL, RUE DU BAC, N° 53;
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N° 12;
BÉCHET AINÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 57;
RORET, RUE HAUTEFEUILLE, AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

1824.

TABLE

DES SOMMAIRES DU SECOND VOLUME.

CONTINUITÉ DU SÉJOUR A BRIARS.

ETABLISSEMENT A LONGWOOD.

page

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

MÉMORIAL
DE S^{TE}-HÉLÈNE.

CONTINUITÉ
DU SÉJOUR A BRIARS.

Jeudi 23 Novembre 1815.

L'Empereur a été fort souffrant ; il est demeuré enfermé chez lui, et n'a voulu recevoir personne. Il m'a fait demander sur les neuf heures du soir ; je l'ai trouvé très-abattu, fort triste ; il m'a à peine dit quelques mots, et moi je n'ai rien osé lui dire. Si sa souffrance était physique, j'avais une vive inquiétude ; si elle était morale, mon chagrin était grand de ne pouvoir employer vis-à-vis de lui toutes les ressources dont le cœur abonde pour celui qu'on aime véritablement. Il m'a renvoyé au bout d'une demi-heure.

Vendredi 24.

L'Empereur a continué d'être fort souffrant, et n'a voulu encore voir personne. Assez tard, il m'avait fait venir pour dîner avec lui. On a servi sur une très-petite table, à côté de son canapé sur lequel il est resté; il a mangé assez bien. Il se sentait le besoin d'une secousse qui arriverait bientôt, disait-il, tant il connaissait sa constitution. Après dîner, l'Empereur a pris les Mémoires du maréchal de Villars, qui l'amusaient. Il a lu tout haut plusieurs articles qui ont amené des ressouvenirs et plusieurs citations d'anecdotes.

Samedi 25.

Tempérament de l'Empereur. — Courses. — Système de médecine.

L'Empereur était encore souffrant; il avait passé une mauvaise nuit. Il m'a fait venir dîner près de son canapé, dont il ne sortait pas; mais il était évidemment mieux. Après dîner il a voulu lire; il se trouvait sur son sopha au milieu d'un grand nombre de livres; la rapidité de son

imagination, la fatigue du même sujet, ou le dégoût de relire sans cesse ce qu'il sait déjà, lui faisaient prendre, jeter et reprendre encore tous ces livres les uns après les autres; il finit par s'arrêter sur l'Iphigénie de Racine, faisant ressortir les perfections, indiquant et discutant le peu de défauts qu'on lui trouve, et il m'a renvoyé d'assez bonne heure.

L'Empereur, contre l'opinion commune, celle que j'avais entretenue moi-même, est loin d'avoir une forte constitution; ses membres sont gros, mais sa fibre est très-molle; avec une poitrine fort large, il est toujours enrhumé; son corps est soumis aux plus légères influences; l'odeur de peinture suffit pour le rendre malade; certains mets, la plus petite humidité, agissent immédiatement sur lui; son corps est bien loin d'être de fer, ainsi qu'on l'a cru, c'est seulement son moral. On connaît ses prodigieuses fatigues au-dehors, ses perpétuels travaux au-dedans; jamais aucun souverain n'a égalé ses fatigues corporelles. Ce qu'on cite de plus fort est la course de Valladolid à Burgos, à franc-étriers (trente-cinq lieues d'Espagne en cinq

heures et demie, plus de sept lieues à l'heure*.) L'Empereur était parti avec une nombreuse suite, à cause du danger des guerrillas : à chaque pas il resta du monde en route ; Napoléon arriva presque seul. On cite aussi la course de Vienne au Simmering (dix-huit ou vingt lieues), où il se rendit à cheval, déjeûna et revint aussitôt après. On lui a vu faire souvent des chasses de trente-huit lieues, les moindres étaient de quinze. Un jour, un officier russe, arrivant en courrier de Pétersbourg, en douze ou treize jours, joignit l'Empereur à Fontainebleau, au départ de la chasse; pour délassement il eut la faveur d'être invité à suivre : il n'eut garde de refuser ; mais il tomba dans la forêt, et ce ne fut pas sans peine qu'on le retrouva.

J'ai vu l'Empereur, au Conseil d'État, traiter

* Ceci paraîtra incroyable; moi-même, en relisant aujourd'hui mon manuscrit, je doute; mais je ne peux oublier cependant, que lorsqu'il en fut question à Longwood, c'était à dîner; ce devint l'objet d'une discussion assez longue, et je n'ai bien certainement écrit alors que ce qui demeura convenu. D'ailleurs, il existe encore plusieurs de ceux qui l'accompagnaient; on pourra vérifier.

les affaires huit ou neuf heures de suite, et lever la séance avec les idées aussi nettes, la tête aussi fraîche qu'au commencement. Je l'ai vu lire, à Sainte-Hélène, dix ou douze heures de suite, des sujets abstraits, sans en paraître nullement fatigué.

Il a supporté sans ébranlement, les plus fortes secousses qu'un homme puisse éprouver ici bas. A son retour de Moscow ou de Leipsick, après l'exposé du désastre au Conseil d'État, il dit : « On a répandu dans Paris que les cheveux » m'en avaient blanchi ; mais vous voyez qu'il » n'en est rien (montrant son front de la main), » et j'espère que j'en saurais supporter bien d'au» tres. » Mais toutes ces prodigieuses épreuves ne se sont accomplies, pour ainsi dire, qu'en déception de son physique, qui ne se montre jamais moins susceptible que quand l'activité de l'esprit est plus grande.

L'Empereur mange très-irrégulièrement et en général fort peu. Il répète souvent qu'on peut souffrir de trop manger, jamais d'avoir mangé trop peu. Il est homme à rester vingt-quatre heures sans manger, seulement pour se

donner de l'appétit le lendemain. Il boit bien moins encore; un seul verre de vin de Madère ou de Champagne suffit pour réveiller ses forces ou lui donner de la gaîté. Il dort fort peu, et à des heures très irrégulières; se relevant au premier réveil pour lire ou pour travailler, et se recouchant pour redormir encore.

L'Empereur ne croit pas à la médecine, il ne prend jamais aucun remède. Il s'est créé un traitement particulier : son grand secret avait été depuis long-temps, disait-il, de commettre un excès en sens opposé à son habitude présente ; c'est ce qu'il appelle rappeler l'équilibre de la nature : s'il était depuis quelque temps en repos, il faisait subitement une course de soixante mille, une chasse de tout un jour.

S'il se trouvait au contraire surpris au milieu de très-grandes fatigues, il se condamnait à vingt-quatre heures de repos absolu. Cette secousse imprévue lui causait infailliblement une crise intérieure qui amenait aussitôt le résultat désiré ; cela, disait-il, ne lui avait jamais manqué.

L'Empereur a la lymphe trop épaisse ; son

sang circule difficilement. La nature l'a doué de deux avantages bien précieux, dit-il : l'un est de s'endormir dès qu'il a besoin de repos, à quelque heure et en quelque lieu que ce soit; l'autre, de ne pouvoir commettre d'excès nuisibles dans son boire ou dans son manger : « Si » je dépassais le moindrement mon tirant-d'eau, » disait-il, mon estomac rendrait aussitôt le surplus. » Il vomit très-facilement, une simple toux d'irritation suffit pour lui faire rendre son dîner.

Dimanche 26 au Mardi 28.

Vie de Briars, etc. — Ma première visite à Longwood. — Machine infernale; son historique.

Le vingt-six, l'Empereur s'est habillé de très-bonne heure, il était tout à fait bien. Il avait voulu sortir; le temps était charmant, et d'ailleurs sa chambre n'avait pas été faite depuis trois jours. Nous avons été dans le jardin, où il a voulu déjeûner sous le berceau; il se trouvait fort gai, et sa conversation a parcouru beaucoup d'objets et de personnes.

L'Empereur, tout à fait rétabli, reprit ses

occupations ordinaires : elles étaient sa seule ressource ; sa chambre, la lecture, la dictée, le jardin, devaient remplir toute sa journée ; quelquefois encore l'allée inférieure, dont une nouvelle saison ou l'état de la lunaison nous bannissait insensiblement. Les nombreuses visites que la curiosité attirait chez notre hôte pour y rencontrer l'Empereur, l'avaient gêné, et l'en avaient tout à fait éloigné. Nous demeurions claquemurés dans notre petite enceinte. Nous n'avions dû y rester que quelques jours, six semaines étaient écoulées, et il n'était pas encore question de notre changement. Durant tout ce temps l'Empereur s'était trouvé aussi resserré que s'il fût demeuré à bord du vaisseau. Il ne s'était encore permis qu'une seule excursion chez le major Hodson, et nous apprîmes plus tard qu'elle avait même causé une extrême inquiétude : elle était parvenue, au milieu du bal de l'Amiral, aux oreilles des autorités et les avait mises tout en émoi.

On travaillait toujours à Longwood, qui devait être notre nouvelle demeure. Les troupes que nous avions amenées d'Angleterre étaient

campées aux environs. Le colonel donnait un bal, nous y étions invités; l'Empereur voulut que j'y allasse et que j'examinasse l'endroit. Je m'y rendis avec Mme Bertrand, dans une voiture attelée de six bœufs; c'est dans cet équipage mérovingien que nous escaladâmes la distance qui nous séparait de Longwood. C'était la première fois que je voyais de nouvelles parties de l'île; toute la route ne me montra qu'une constante répétition des grandes convulsions de la nature : toujours d'énormes rochers hideux et nus; entièrement privés de végétation. Si, à chaque changement d'horizon, on apercevait au loin quelque verdure, quelques bouquets de bois, tout cela disparaissait en approchant, comme les ombres des poëtes; ce n'était plus que quelques plantes marines, quelques arbrisseaux sauvages, ou bien encore quelques tristes arbres à gomme, ceux-ci sont toute la parure de Longwood. Je revins à cheval vers les six heures, pour me retrouver à temps auprès de l'Empereur. Il me questionna beaucoup sur notre nouvelle demeure. Il ne m'en trouva nullement enthousiasmé. Il me demandait, en-

résumé, s'il y avait à gagner ou à perdre. Je pus lui rendre toute ma pensée en deux mots : « Sire, nous sommes ici en cage; là, nous » serons parqués. »

Le vingt-huit, l'Empereur quitta son habit militaire, qu'il avait repris pour se rendre à bord du Bellerophon, et mit un frac de fantaisie.

Dans diverses conversations de ce jour, il a touché un grand nombre de conspirations dirigées contre lui. La machine infernale a eu son tour : cette invention diabolique, qui causa tant de rumeur et fit tant de victimes, fut exécutée par les royalistes, qui en reçurent l'idée des jacobins.

Une centaine de jacobins forcenés, disait l'Empereur, les vrais exécuteurs de septembre, du dix août, etc., etc., avaient résolu de se défaire du Premier Consul; ils avaient imaginé, à cet effet, une espèce d'obus de quinze ou seize livres qui jeté dans la voiture, eût éclaté par son propre choc, et anéanti tout ce qui l'eût entouré; se proposant, pour être plus sûr de leur coup, de semer une certaine partie de la route de chausses-trapes qui, arrêtant subite-

ment les chevaux, devaient amener l'immobilité de la voiture. L'ouvrier auquel on proposa l'exécution de ces chausses-trapes, prenant des soupçons sur ce qu'on lui demandait, aussi bien que sur la moralité de ceux qui l'ordonnaient, en prévint la police. On eut bientôt tracé ces gens-là, si bien qu'on les prit sur le fait essayant hors Paris, près du Jardin des Plantes, l'effet de cette machine qui fit une explosion terrible. Le Premier Consul, qui avait pour système de ne point divulguer les nombreuses conspirations dont il était l'objet, ne voulut pas qu'on donnât de suite à celle-ci; on se contenta d'emprisonner les coupables. Bientôt on se lassa de les tenir au secret, et ils eurent une certaine liberté. Or, dans la même prison se trouvaient des royalistes, enfermés pour avoir voulu tuer le Premier Consul, à l'aide de fusils à vent : ces deux bandes fraternisèrent, et ceux-ci transmirent à leurs amis du dehors l'idée de la machine infernale, comme de beaucoup préférable à tout autre moyen.

Il est très-remarquable que pendant la soirée de la catastrophe, le Premier Consul montra une

répugnance extrême pour sortir : on donnait un Oratorio, Mme Bonaparte et quelques intimes du Premier Consul voulaient absolument l'y faire aller; celui-ci était tout endormi sur un canapé, et il fallut qu'on l'en arrachât, que l'un lui apportât son épée, l'autre son chapeau. Dans la voiture même, il sommeillait de nouveau, quand il ouvrit subitement les yeux, rêvant, dit-il, qu'il se noyait dans le Tagliamento. Pour comprendre ceci, il faut savoir que quelques années auparavant, étant général de l'armée d'Italie, il avait passé de nuit, en voiture, le Tagliamento, contre l'opinion de tout ce qui l'entourait. Dans le feu de la jeunesse, et ne connaissant aucun obstacle, il avait tenté ce passage, entouré d'une centaine d'hommes armés de perches et de flambeaux. Toutefois la voiture se mit à la nage, il courut le plus grand danger, et se crut réellement perdu. Or, en cet instant, il s'éveillait au milieu d'une conflagration, la voiture était soulevée, il retrouvait en lui toutes les impressions du Tagliamento, lesquelles, du reste, n'eurent que la durée d'une seconde; car une effroyable

détonation se fit aussitôt entendre. « Nous » sommes minés ! « furent les paroles qu'il adressa à Lannes et à Bessières qui se trouvaient avec lui. Ceux-ci voulaient arrêter à toute force ; mais il leur dit de s'en bien donner de garde. Le Premier Consul arriva et parut à l'Opéra, comme si de rien n'était. Il fut sauvé par l'audace et la rapidité de son cocher. La machine n'atteignit qu'un ou deux hommes de la queue de l'escorte.

Les circonstances les plus triviales se combinent parfois avec les plus immenses résultats. Cê cocher était ivre, et il est certain que c'est cette ivresse qui a conservé les jours du Premier Consul. Son ivresse était telle que ce n'est que le lendemain qu'il sut ce qui était arrivé ; il avait pris la détonation pour un salut. Aussitôt après l'événement, on s'en prit aux Jacobins qu'on avait jadis convaincus de la préméditation de cet attentat ; et on en déporta un bon nombre : ils n'étaient pourtant pas les vrais coupables ; un autre hasard bien bizarre fit découvrir ceux-ci.

Trois ou quatre cents cochers de fiacre don-

nèrent un repas de corps, à un louis ou douze francs par tête, au cocher du Premier Consul, devenu pour eux le héros du jour et du métier. Dans la chaleur du repas, un des convives buvant à son habileté, lui dit qu'il savait qui lui avait joué ce tour là. On s'en saisit aussitôt, et il se trouva que le jour même, ou la veille de la fatale explosion, ce cocher s'était arrêté avec son fiacre devant une porte cochère pour laisser passer la petite charrette qui avait fait tout le mal. On courut à cet endroit, où l'on louait en effet des voitures de toute espèce; les propriétaires ne la renièrent pas; ils montrèrent le hangard où elle avait été raccommodée ; des traces de poudre y étaient encore. Ils croyaient, dirent-ils, l'avoir louée à des contrebandiers bretons. On retraça facilement tous ceux qui y avaient travaillé, celui qui avait vendu le cheval, etc., etc. ; et l'on acquit des indices que ce complot partait des royalistes chouans. On dépêcha quelques gens intelligens à leur quartier-général dans le Morbihan : ils ne s'en cachaient pas, ne se plaignant que de n'avoir pas réussi ; quelques cou-

pables, par-là, furent saisis et punis. On assure que le chef a depuis cherché dans les austérité de la religion l'expiation de son crime; qu'il s'est fait trapiste.

Mercredi 29. — Jeudi 30.

Conspiration de Georges, Pichegru, etc. — Affaire du duc d'Enghien. — Esclave Tobie. — Réflexions caractéristiques de Napoléon.

Je trouve ici, dans mon manuscrit, des détails précieux sur la conspiration de Georges, de Pichegru, de Moreau et sur le procès du duc d'Enghien; mais comme il en est question à différentes reprises dans mon journal, je renvoie plus loin ce qui se trouve ici, afin d'en présenter ailleurs l'ensemble complet.

Le petit jardin de M. Balcombe, où nous nous promenions souvent, se trouvait cultivé par un vieux nègre. La première fois que nous le rencontrâmes, l'Empereur, suivant sa coutume, me le fit questionner, et son récit nous intéressa fort. C'était un Indien-Malais qui avait été frauduleusement enlevé de chez lui, il y avait nombre d'années, par un équipage

anglais, transporté à bord et vendu à Sainte-Hélène où il demeurait depuis dans l'esclavage. Sa narration portait tout le caractère de la sincérité ; sa figure était franche et bonne, ses yeux spirituels et encore vifs; tout son maintien nullement avili, mais tout à fait attachant.

Nous fûmes indignés au récit d'un tel forfait; et à peu de jour de là l'Empereur pensa à l'acheter pour le faire reconduire dans son pays. Il en parla à l'Amiral dont le premier mot, en défense des siens, fut de prétendre que le vieux Tobie, c'était le nom du malheureux esclave, ne devait être qu'un imposteur, et que la chose était impossible. Toutefois il fit une enquête à ce sujet, et la chose ne se trouva que trop vraie; alors il partagea notre indignation, et promit d'en faire son affaire. Nous avons quitté Briars, nous avons été transportés à Longwood, et le pauvre Tobie, partageant le sort commun de toutes choses ici bas, a été bientôt oublié; je ne sais pas ce que le tout est devenu.

Quoi qu'il en soit, lorsque nous venions dans le jardin, l'Empereur s'arrêtait la plupart

du temps près de Tobie, et me le faisait questionner sur son pays, sa jeunesse, sa famille, sa situation actuelle; on eût dit qu'il cherchait à étudier ses sensations. L'Empereur terminait toujours la conversation en me lui faisant donner un napoléon.

Tobie s'était fort attaché à nous; notre venue semblait être sa joie; interrompant aussitôt son travail, et appuyé sur sa bêche, il contemplait, d'un air satisfait, nos deux figures, n'entendant pas un mot de notre langage entre nous, mais souriant d'avance aux premières paroles que je lui traduirais. Il n'appelait l'Empereur que le *bon Monsieur* (the good gentleman) : c'était le seul nom qu'il lui donnait; il n'en savait pas davantage.

Je me suis arrêté sur ces détails, parce que les rencontres de Tobie étaient suivies, de la part de l'Empereur, de réflexions toujours neuves, piquantes et surtout caractéristiques. On connaît la mobilité de son esprit; aussi la chose était-elle traitée chaque fois sous une face nouvelle. Je me suis contenté de consigner ici les suivantes.

« Ce pauvre Tobie que voilà, disait-il une » fois, est un homme volé à sa famille, à son » sol, à lui-même et vendu : peut-il être de » plus grand tourment pour lui! de plus grand » crime dans d'autres! Si ce crime est l'acte » du capitaine anglais tout seul, c'est à coup » sûr un des hommes les plus méchans; mais » s'il a été commis par la masse de l'équipage, » ce forfait peut avoir été accompli après tout, » par des hommes peut-être pas si méchans » que l'on croirait; car la perversité est tou» jours individuelle, presque jamais collective. » Les frères de Joseph ne peuvent se résoudre » à le tuer; Judas, froidement, hypocritement, » avec un lâche calcul, livre son maître au » supplice. Un philosophe a prétendu que les » hommes naissaient méchans : ce serait une » grande affaire et fort oiseuse que d'aller re» chercher s'il a dit vrai. Ce qu'il y a de certain, » c'est que la masse de la société n'est point » méchante; car si la très-grande majorité vou» lait être criminelle, et méconnaître les lois, » qui est-ce qui aurait la force de l'arrêter » ou de la contraindre? Et c'est là précisément

» le triomphe de la civilisation, parce que cet » heureux résultat sort de son sein et naît de » sa propre nature. La plupart des sentimens » sont des traditions; nous les éprouvons parce » qu'ils nous ont précédés : aussi la raison » humaine, son développement, celui de nos » facultés, voilà toute la clef sociale, tout le » secret du législateur. Il n'y a que ceux qui » veulent tromper les peuples, et gouverner à » leur profit, qui peuvent vouloir les retenir » dans l'ignorance; car plus ils sont éclairés, » plus il y aura de gens convaincus de la né- » cessité des lois, du besoin de les défendre; » et plus la société sera assise, heureuse, pros- » père. Et s'il peut arriver jamais que les lu- » mières soient nuisibles dans la multitude, ce » ne sera que quand le gouvernement, en hos- » tilité avec les intérêts du peuple, l'acculera » dans une position forcée, ou réduira la der- » nière classe à mourir de misère; car alors il » se trouvera plus d'esprit pour se défendre » ou devenir criminel.

» Mon seul Code, par sa simplicité, a fait plus » de bien en France que la masse de toutes les

» lois qui m'ont précédé. Mes écoles, mon en-» seignement mutuel, préparent des générations » inconnues. Aussi sous mon règne les crimes » allèrent-ils en décroissant avec rapidité, tandis » que chez nos voisins, en Angleterre, ils al-» laient au contraire croissant d'une manière » effrayante. Et c'en est assez, il me semble, » pour pouvoir prononcer hardiment sur les » deux administrations respectives ! *

» Et voyez comme aux États-Unis, sans force » apparente, sans efforts aucuns, tout y pros-

* Cette vérité se trouve développée par des documens authentiques qui présentent des résultats bien plus grands, sans doute, qu'on ne saurait se l'imaginer. (Voyez, *Situation de l'Angleterre*, par *M. de Montvéran.*)

FRANCE.			ANGLETERRE.	
HABITANS.	C^ons A MORT.	ANNÉES.	HABITANS.	C^ons A MORT.
34,000,000.	882.	1801.	16,000,000.	3,400.
42,000,000.	392.	1811.	17,000,000.	6,400.

D'où l'on voit qu'en 1801, en France, il y avait 26 condamnations à mort par million d'habitans, et

» père ; combien on y est heureux et tranquille :
» c'est qu'en réalité c'est la volonté, ce sont les
» intérêts publics qui y gouvernent. Mettez le
» même gouvernement en guerre avec la vo-
» lonté, les intérêts de tous, et vous verrez
» aussitôt quel tapage, combien de tiraillemens,
» de troubles, de confusion, et surtout quel
» accroissement de crimes.

» Arrivé au pouvoir, on eût voulu que j'eusse
» été un Washington : les mots ne coûtent rien,

---

qu'en 1811, dix ans après, elles avaient déjà diminué de deux tiers ; n'y en ayant plus que 9 par million d'habitans.

En Angleterre, au contraire, où les condamnations étaient de 212 par million en 1801, elles s'étaient accrues de plus de moitié, étant en 1811 de 376 par million d'habitans.

On peut observer aussi, en passant, que ces condamnations en Angleterre, se trouvaient alors à celles de France, comme 9 est à 376, ou comme 1 à 42.

Le rapport de la mendicité en France, aux pauvres à la charge des paroisses, en Angleterre, est bien autrement prodigieux : la France ne présentant, en 1812, guère que 80 mille individus, sur 43 millions d'habitans, tandis qu'en Angleterre, même année, le quart de la population, ou 4 millions 250 mille pauvres, se trouvait à la charge des paroisses. (*Montvéran.*)

» et bien sûrement ceux qui l'ont dit avec au-» tant de facilité, le faisaient sans connaissance » des temps, des lieux, des hommes et des » choses. Si j'eusse été en Amérique, volontiers » j'eusse été aussi un Washington, et j'y eusse » eu peu de mérite; car je ne vois pas com-» ment il eût été raisonnablement possible de » faire autrement. Mais si lui se fût trouvé en » France, sous la dissolution du dedans et sous » l'invasion du dehors, je lui eusse défié d'être » lui-même, ou s'il eût voulu l'être, il n'eût été » qu'un niais, et n'eût fait que continuer de » grands malheurs. Pour moi, je ne pouvais être » qu'*un Washington couronné*. Ce n'était que » dans un congrès de rois, au milieu des rois » convaincus ou maîtrisés, que je pouvais le de-» venir. Alors, et là seulement, je pouvais mon-» trer avec fruit sa modération, son désintéresse-» ment, sa sagesse; je n'y pouvais raisonnable-» ment parvenir qu'au travers *de la dictature » universelle*: j'y ai prétendu, m'en ferait-on un » crime? Penserait-on qu'il fût au-dessous des » forces humaines de s'en démettre? Sylla, » gorgé de crimes, a bien osé abdiquer, pour-

» suivi par l'exécration publique. Quel motif eût » pu m'arrêter, moi qui n'aurais eu que des bé- » nédictions à recueillir !.... Il me fallait vaincre » à Moscow !.... Combien, avec le temps, re- » gretteront mes désastres et ma chute !.... Mais » demander de moi, avant le temps ce qui n'é- » tait pas de saison, était d'une bêtise vulgaire; » moi l'annoncer, le promettre eût été pris » pour du verbiage, du charlatanisme; ce n'était » point mon genre.... Je le répète, il me fallait » vaincre à Moscow !.... »

Une autre fois, arrêté devant Tobie, il disait : « Ce que c'est pourtant que cette pauvre ma- » chine humaine ! pas une enveloppe qui se » ressemble ; pas un intérieur qui ne diffère ! Et » c'est pour se refuser à cette vérité qu'on com- » met tant de fautes ! Faites de Tobie un Brutus, » il se serait donné la mort; un Esope, il serait » peut-être aujourd'hui le conseiller du gouver- » neur; un chrétien ardent et zélé, il porterait » ses chaînes en vue de Dieu et les bénirait. » Pour le pauvre Tobie, il n'y regarde pas de si » près, il se courbe et travaille innocemment !» Et après l'avoir considéré quelques instans en

» silence, il dit en s'éloignant : « Il est sûr qu'il » y a loin du pauvre Tobie à un roi Richard !.... » Et toutefois, continuait-il en marchant, le » forfait n'en est pas moins atroce ; car cet » homme, après tout, avait sa famille, ses jouis- » sances, sa propre vie. Et l'on a commis un » horrible forfait en venant le faire mourir ici » sous le poids de l'esclavage. » Et s'arrêtant tout à coup, il me dit : « Mais je lis dans vos » yeux ; vous pensez qu'il n'est pas le seul exem- » ple de la sorte à Sainte-Hélène ! » Et soit qu'il fût heurté de se voir en parallèle avec Tobie, soit qu'il crût que mon courage eût besoin d'être relevé, soit enfin toute autre chose, il poursuivit avec feu et majesté : « Mon cher, il ne saurait » y avoir ici le moindre rapport ; si l'attentat est » plus relevé, les victimes aussi offrent bien » d'autres ressources. On ne nous a point soumis » à des souffrances corporelles ; et l'eût-on » tenté, nous avons une âme à tromper nos » tyrans !.... Notre situation peut même avoir » des attraits !.... L'univers nous contemple !.... » Nous demeurons les martyrs d'une cause im- » mortelle !.... des millions d'hommes nous

» pleurent, la patrie soupire, et la gloire est en » deuil!.... Nous luttons ici contre l'oppression » des dieux, et les vœux des nations sont pour » nous!.... » Et, après une pause de quelques secondes, il reprit : « Mes véritables souffrances » ne sont point ici!.... Si je ne considérais que » moi, peut-être aurais-je à me réjouir!.... » Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur » gloire!.... L'adversité manquait à ma car- » rière!.... Si je fusse mort sur le trône, dans » les nuages de ma toute puissance, je serais » demeuré un problème pour bien des gens; » aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra » me juger à nu! »

Vendredi 1 Décembre au Dimanche 3.

Origine des Guides. — Autre danger de Napoléon. — Un gros Officier allemand. — Un Chien.

Un grand nombre d'objets remplissent ces journées; j'en élague une partie comme inutile, et j'en tais une autre par convenance; je ne retranscris ici que quelques traits nouveaux, relatifs au Général en chef de l'armée d'Italie.

Napoléon, après le passage du Mincio, toutes

les mesures ordonnées, et l'ennemi poursuivi dans toutes les directions, s'arrêta dans un château, sur la rive gauche. Il souffrait de la tête, et prit un bain de pieds. Un gros détachement ennemi, égaré et perdu, arrive, en remontant le fleuve, jusqu'à ce château. Napoléon y était presque seul; la sentinelle en faction à la porte n'a que le temps de la pousser, en criant aux armes, et le général de l'armée d'Italie, au sein de sa victoire, est réduit à s'évader par les derrières du jardin, avec une seule botte, l'autre jambe nue. S'il eût été pris avant que sa réputation ne l'eût consacré, les actes de génie par lesquels il venait de débuter, n'eussent peut-être jamais été, pour le vulgaire que des échauffourées heureuses et blâmables.

Le danger auquel venait d'échapper le général français, circonstance qui, dans sa manière d'opérer, pouvait se renouveler souvent, devint l'origine des guides, chargés de garder sa personne. Ils ont été imités depuis par les autres armées.

Napoléon, dans la même campagne, courut

encore un aussi pressant danger ; Wurmser, réduit à se jeter dans Mantoue, et débouchant subitement dans une plaine, apprit d'une vieille femme qu'il n'y avait qu'un instant que le général français, presque seul de sa personne, se trouvait arrêté devant sa porte, et qu'il avait pris la fuite à la vue même des Autrichiens. Wurmser expédia aussitôt un bon nombre de cavaliers dans toutes les directions, ne doutant pas de la précieuse capture. « Mais » il recommandait surtout, il faut lui rendre » cette justice, disait l'Empereur, de ne pas » me tuer, ni de me faire aucun mal. » Heureusement la vitesse de son cheval et son heureuse étoile sauvèrent le jeune général.

On va voir que la nouvelle manière de faire la guerre, pratiquée par Napoléon, déconcertait tout le monde. A peine la campagne était ouverte que toute la Lombardie était inondée dans toutes les directions, et qu'on faisait déjà les approches de Mantoue, pêle-mêle au milieu des ennemis. Le général en chef se trouvant dans les environs de Pizzighitone, rencontra un gros capitaine ou colonel allemand qu'on

venait de faire prisonnier. Napoléon eut la fantaisie de le questionner, sans en être connu, et lui demanda comment allaient les affaires. « Oh! » très-mal, lui dit l'autre : je ne sais pas com- » ment cela finira; mais on n'y comprend plus » rien. On nous a envoyés pour nous combattre » un jeune étourneau qui vous attaque à droite, » à gauche, par-devant, par-derrière; on ne » sait plus que faire. Cette manière est insup- » portable; aussi, pour ma part, je suis tout » consolé d'avoir fini. »

Napoléon disait qu'à la suite d'une de ses grandes affaires d'Italie, il traversa, lui trois ou quatrième, le champ de bataille dont on n'avait pu encore enlever les morts : « C'était par un » beau clair de lune et dans la solitude pro- » fonde de la nuit, disait l'Empereur; tout à » coup un chien sortant de dessous les vête- » mens d'un cadavre, s'élança sur nous et re- » tourna presqu'aussitôt à son gîte, en poussant » des cris douloureux; il léchait tour à tour le » visage de son maître, et se lançait de nouveau » sur nous; c'était tout à la fois demander du » secours et rechercher la vengeance. Soit dis-

» position du moment, continuait l'Empereur,
» soit le lieu, l'heure, le temps, l'acte en lui-
» même, ou je ne sais quoi, toujours est-il vrai
» que jamais rien, sur aucun de mes champs de
» bataille, ne me causa une impression pareille.
» Je m'arrêtai involontairement à contempler ce
» spectacle. Cet homme, me disais-je, a peut-
» être des amis; il en a peut-être dans le camp,
» dans sa compagnie, et il gît ici abandonné de
» tous, excepté de son chien! Quelle leçon la
» nature nous donnait par l'intermédiaire d'un
» animal!...

» Ce qu'est l'homme! et quel n'est pas le
» mystère de ses impressions! J'avais sans émo-
» tion ordonné des batailles qui devaient déci-
» der du sort de l'armée; j'avais vu, d'un œil
» sec, exécuter des mouvemens qui amenaient
» la perte d'un grand nombre d'entre nous; et
» ici, je me sentais ému, j'étais remué par les
» cris et la douleur d'un chien!... Ce qu'il y
» a de bien certain, c'est qu'en ce moment
» j'eusse été plus traitable pour un ennemi sup-
» pliant: je concevais mieux Achille rendant
» le corps d'Hector aux larmes de Priam. »

Lundi 4. — Mardi 5.

Guerre. — Principes. — Application. — Paroles sur divers généraux.

Mes yeux étaient devenus fort malades ; j'ai été obligé d'interrompre mon travail : ils s'en vont tout à fait, je les aurais perdus sur la campagne d'Italie.

Depuis quelque temps la température éprouvait une variation sensible ; au demeurant, nous n'entendions plus rien aux saisons : le soleil passant dans l'année deux fois sur nos têtes, nous devions avoir, disions-nous, du moins deux étés ou, pour mieux dire, le tout, dans nos idées accoutumées, ne ressemblait plus à rien ; car, pour achever la confusion, nous devions faire tous nos calculs désormais au rebours de l'Europe, puisque nous nous trouvions dans l'hémisphère méridional. Quoiqu'il en fût, il pleuvait souvent, l'atmosphère était très-humide, il faisait plus froid. L'Empereur ne sortait plus le soir ; il s'enrhumait à chaque instant, il ne reposait pas bien. Il fut obligé de cesser de manger sous la tente, et de faire

servir de nouveau dans sa chambre : il s'y trouvait mieux; mais il ne pouvait y bouger. La conversation continuait à table après qu'on avait desservi. Aujourd'hui il entreprit le général Gourgaud, qui était resté pour dîner, sur les élémens et sur les premiers exercices de l'artillerie. Celui-ci sortait de cette arme, était encore tout frais émoulu. L'examen fut très-curieux et fort gai; l'Empereur ne fut jamais le plus faible : on eût dit qu'il venait de passer lui-même son examen à l'école.

On parla ensuite de guerre, de grands capitaines. « Le sort d'une bataille, disait l'Empe» reur, est le résultat d'un instant, d'une pensée : » on s'approche avec des combinaisons diverses, » on se mêle; on se bat un certain temps, le » moment décisif se présente, *une étincelle mo-» rale* prononce, et la plus petite réserve ac-» complit. » Il a été parlé de Lutzen et de Bautzen, etc., etc.

Plus tard l'Empereur a dit qu'à la campagne de Waterloo, s'il avait suivi la pensée de tourner la droite ennemie, il y eût réussi facilement; il avait préféré de percer le centre et de séparer

les deux armées. Mais tout a été fatal dans cette affaire, qu'il dit avoir pris la teinte d'une absurdité, et pourtant il devait obtenir la victoire. Jamais aucune de ses batailles n'avait présenté moins de doute à ses yeux; il est encore à concevoir ce qui est arrivé.

« *Grouchi* s'est égaré, a-t-il dit.

» *Ney* était tout hors de lui.

» *Derlon* s'est rendu inutile.

» Personne n'a été soi-même, etc., etc. »

Si le soir il eût connu la position de Grouchi, continuait-il, et qu'il eût pu s'y jeter, il lui eût été possible au jour, avec cette magnifique réserve, de rétablir les affaires, et peut-être même de détruire les alliés par un de ces prodiges, de ces retours de fortune qui lui étaient familiers et qui n'eussent surpris personne; mais il n'avait nulle connaissance de Grouchi, et puis il n'était pas facile de se gouverner au milieu des débris de cette armée. « On se la » peindrait difficilement dans cette nuit de dou» leur, disait-il; c'était un torrent hors de son » lit, elle entraînait tout. »

Laissant ensuite cela, il disait que les périls des généraux de nos jours ne pouvaient se comparer à ceux des temps anciens; il n'y avait pas de position aujourd'hui où un général ne pût être atteint par l'artillerie; jadis les généraux ne couraient de risque que quand ils chargeaient eux-mêmes; ce qui n'était arrivé à César que deux ou trois fois.

Il était rare et difficile, disait-il dans un autre moment, de réunir toutes les qualités nécessaires à un grand général. Ce qui était le plus désirable et tirait aussitôt quelqu'un hors de ligne, c'est que chez lui l'esprit ou le talent fût en équilibre avec le caractère ou le courage : c'est ce qu'il appelait être *carré* autant de base que de hauteur. Si le courage, continuait-il, était de beaucoup supérieur, le général entreprenait vicieusement au-delà de ses conceptions; et, au contraire, il n'osait pas les accomplir, si son caractère ou son courage demeurait au-dessous de son esprit. Il citait alors le *Vice-Roi*, chez lequel cet équilibre était le seule mérite, et suffisait néanmoins pour en faire un homme très-distingué.

Delà on a beaucoup parlé du courage physique et du courage moral; et l'Empereur disait, au sujet du courage physique, qu'il était impossible à *Murat* et à *Ney* de n'être pas braves; mais qu'on n'avait pas moins de tête qu'eux, le premier surtout.

Quant au courage moral, il avait trouvé fort rare, disait-il, celui de deux heures après minuit; c'est-à-dire le courage de l'improviste qui, en dépit des événemens les plus soudains, laisse néanmoins la même liberté d'esprit, de jugement et de décision. Il n'hésitait pas à prononcer qu'il était celui qui s'était trouvé avoir le plus de ce courage de deux heures après minuit, et qu'il avait vu fort peu de personnes qui ne fussent demeurées de beaucoup en arrière.

Il disait, à la suite de cela, qu'on se faisait une idée peu juste de la force d'âme nécessaire pour livrer, avec une pleine méditation de ses conséquences, une de ces grandes batailles d'où vont dépendre le sort d'une armée, d'un pays, la possession d'un trône. Aussi observait-il qu'on trouvait rarement des généraux empressés à donner bataille : « Ils prenaient bien leur

» position, s'établissaient, méditaient leurs com-
» binaisons; mais là commençaient leurs indé-
» cisions; et rien de plus difficile et pourtant de
» plus précieux que de savoir se décider. »

Passant à un grand nombre de généraux, et daignant répondre à quelques questions : « *Kléber*, disait-il, était doué du plus grand talent; » mais il n'était que l'homme du moment : il » cherchait la gloire comme la seule route aux » jouissances; d'ailleurs nullement national, il » eût pu, sans effort, servir l'étranger : il avait » commencé dans sa jeunesse sous les Prussiens, » dont il demeurait fort engoué.

» *Desaix* possédait à un degré très-supérieur » cet équilibre précieux défini plus haut.

» *Moreau* était peu de chose dans la première » ligne des généraux : la nature, en lui, n'avait » pas fini sa création; il avait plus d'instinct que » de génie.

» Chez *Lannes* le courage l'emportait d'abord » sur l'esprit; mais chez lui l'esprit montait » chaque jour pour se mettre en équilibre. Il » était devenu très-supérieur quand il a péri : » je l'avais pris *pigmée*, je l'ai perdu *géant*. »

Chez tel autre qu'il nommait, l'esprit, au contraire, surpassait le caractère : on ne pouvait lui refuser de la bravoure assurément ; mais enfin il calculait le boulet, ainsi que beaucoup d'autres.

Parlant d'ardeur et de courage, l'Empereur disait : « Il n'est aucun de mes généraux dont » je ne connaisse ce que j'appelle son *tirant-* » *d'eau*. Les uns, disait-il en s'accompagnant du » geste, en prennent jusqu'à la ceinture, d'au- » tres jusqu'au menton, enfin d'autres jusque » par-dessus la tête, et le nombre de ceux-ci » est bien petit, je vous assure. »

Suchet était quelqu'un chez qui le caractère et l'esprit s'étaient accrus à surprendre.

Masséna avait été un homme très-supérieur qui, par un privilége très-particulier, ne possédait l'équilibre tant désiré qu'au milieu du feu : il lui naissait au milieu du danger.

« Les généraux qui semblaient devoir s'éle- » ver, les destinées de l'avenir, terminait-il, » étaient *Gérard*, *Clausel*, *Foy*, *Lamarque*, etc. : » c'étaient mes nouveaux maréchaux. »

Mercredi 6.

Situation des princes d'Espagne à Valencey. — Le Pape à Fontainebleau. — Réflexions, etc.

L'Empereur, après m'avoir dicté ce matin, a travaillé successivement avec ces messieurs, et a prolongé quelque temps sa promenade avec eux. A leur départ je l'ai suivi dans l'allée inférieure : il était triste, silencieux; sa physionomie avait quelque chose de contrarié et de sévère. « Eh! bien, m'a-t-il dit en remontant » pour dîner, nous aurons à Longwood des sen» tinelles sous nos fenêtres ; on voudrait me » forcer d'avoir un officier étranger à ma table, » dans mon salon; je ne saurais monter à cheval » sans en être accompagné; en un mot, nous » ne saurions faire un pas, un mouvement sous » peine d'un outrage !.... »

Je lui ai dit que c'était une goutte d'absinthe de plus dans le calice amer que nous devions boire à sa gloire et à sa toute puissance passée; que son stoïcisme d'ailleurs suffisait pour défier ses ennemis, et les ferait rougir de leur brutalité

à la face des nations. Je me suis hasardé de dire que les princes d'Espagne à Valencey, le Pape à Fontainebleau, n'avaient sans doute jamais rien éprouvé de pareil. « Je le crois bien, a-t-il » repris ; les princes chassaient à Valencey, ils » y donnaient des bals, sans soupçonner physi- » quement leurs chaînes ; le respect, les égards, » les entouraient de toutes parts. Le vieux roi » Charles IV avait été transféré de Compiègne à » Marseille, et de Marseille à Rome, quand il » l'avait voulu. Et, cependant, quelle différence » de ces localités à celles d'ici ! Le Pape, à Fon- » tainebleau, bien qu'on en ait osé dire dans le » monde, avait été traité de même ; et encore » ne sait-on point le nombre de personnes qui, » malgré tous ces adoucissemens, avaient refusé » dans ces circonstances d'en être les gardiens ; » refus qui ne m'avaient point offensé, parce » qu'ils m'avaient paru simples : ces emplois » étaient du domaine de la délicatesse inté- » rieure, et nos mœurs européennes veulent » que le pouvoir se trouve limité par l'hon- » neur. » Il ajoutait que quant à lui, comme homme et officier, il n'eût pas hésité à refuser

de garder le Pape, dont il n'avait jamais ordonné d'ailleurs la translation en France.

Ma figure exprimait une grande surprise : « Ceci vous étonne, a-t-il repris, vous ne le » saviez pas? Cela est pourtant vrai ainsi que » beaucoup d'autres choses semblables que vous » apprendrez avec le temps. D'ailleurs, faudrait- » il encore distinguer les actes du souverain qui » agit collectivement, de ceux de l'homme privé » que rien ne gêne dans son sentiment : la po- » litique admet, ordonne même à l'un ce qui » demeurerait souvent sans excuse dans l'autre. »

Le moment du dîner amena d'autres conversations, et trompa son chagrin; la gaîté prit le dessus.

Cependant l'Empereur songeait sérieusement à quitter sa mauvaise cabane, quelqu'inconvénient d'ailleurs que fît pressentir la nouvelle demeure. Il m'a chargé, en allant finir ma soirée chez notre hôte, de lui porter une boîte avec son chiffre, et de lui dire qu'il était fâché de tout l'embarras qu'il devait lui avoir causé.

Jeudi 7.

Sur la Nouvelle Héloïse, et sur l'amour. — Contrariétés.

L'Empereur m'a fait descendre de bonne heure chez lui. Il s'est mis à lire la Nouvelle Héloïse, s'arrêtant souvent sur l'art et la force des raisonnemens, le charme du style et des expressions; il a lu plus de deux heures. Cette lecture produisit sur moi une grande impression, une forte mélancolie mêlée de douceur et de peine. Cette production m'avait toujours fort attaché, elle réveillait d'heureux souvenirs, créait de tristes regrets; l'Empereur en sourit plus d'une fois. Durant le déjeûner, l'ouvrage demeura le sujet de la conversation.

Jean-Jacques avait chargé son sujet, disait l'Empereur, il avait peint la frénésie; l'amour devait être un plaisir et non pas un tourment. Moi j'affirmais qu'il n'y avait rien dans Jean-Jacques qu'un homme n'ait pu sentir, et que le tourment même, dont parlait l'Empereur, était un bonheur. « Je vois, me disait-il en riant, » que vous avez donné dans le *romanesque:* » cela vous a-t-il rendu heureux? — Je ne me

» plains pas de ma destinée, Sire, répondais-» je; si j'avais à recommencer, je n'y voudrais » rien changer. »

L'Empereur a repris la lecture après le déjeûner. Cependant, à mesure que nous avancions, il s'arrêtait de temps à autre; la magie l'atteignait à son tour. Il finit par laisser le livre, et nous avons pris la route du jardin. « En effet, disait-il chemin faisant, cet ouvrage » a du feu; il remue, il inquiète. » Le sujet a été traité à fond; nous avons débité beaucoup de verbiage, à la suite duquel il a été conclu que l'amour parfait était le bonheur idéal; que tous deux étaient aussi aériens l'un que l'autre, aussi fugitifs, aussi mystérieux, aussi inexplicables, et que l'amour du reste devait être l'*occupation* de l'homme oisif, la *distraction* du guerrier, l'*écueil* du souverain. . .

Le Grand-Maréchal et M. Gourgaud nous ont rejoints, ils arrivaient de Longwood. L'Amiral, depuis quelques jours, était fort pressé de nous y envoyer; l'Empereur n'était pas moins désireux de s'y rendre; il était si mal à Briars! Toutefois il fallut que l'odeur de la peinture le lui

permit; il était impossible à son organisation particulière de la supporter; jamais, dans les palais impériaux, il n'était arrivé de l'y exposer. Souvent, dans ses voyages, on avait été obligé de changer à la hâte les logemens qu'on lui avait préparés. A bord du Northumberland il avait été malade de la seule peinture du vaisseau. Ici on lui avait dit la veille que tout était prêt, qu'il n'y avait plus d'odeur. Il avait dès-lors résolu de partir pour Longwood le surlendemain samedi, afin de jouir de l'absence des ouvriers le dimanche; mais le Grand-Maréchal et M. Gourgaud lui ont déclaré en cet instant, qu'ils venaient de vérifier la place, qu'elle ne serait pas tenable; ils se sont étendus longuement sur cet objet. L'Empereur a pris beaucoup d'humeur du premier rapport qu'on lui avait fait, et de la résolution qu'il lui avait fait prendre. Ces deux messieurs s'en sont retournés; nous avons gagné l'allée inférieure, l'Empereur toujours assez mal disposé. M. de Montholon est arrivé de Longwood fort mal à propos; il a répété que tout était préparé, que l'Empereur pouvait y aller quand il voudrait; la contrariété

et l'humeur ont éclaté à ces deux rapports aussi voisins et aussi contradictoires. Heureusement l'instant du dîner est venu faire diversion; on avait mis le couvert dans la chambre à coucher, l'Empereur était assez enrhumé pour ne plus pouvoir supporter la tente. Après le dîner, il a repris sa lecture; il a fini la journée, comme il l'avait commencée, avec la Nouvelle Héloïse.

Vendredi 8. — Samedi 9.

Lieutenant anglais. — Singularité. — Départ pour Longwood arrêté. — Politique. — État de la France. — Mémoire justificatif de Ney.

Le doute élevé hier sur l'odeur de la peinture à Longwood m'ayant donné l'idée d'aller le vérifier moi-même, et désirant pouvoir en rendre compte à l'Empereur à son déjeûner, je suis parti de très-grand matin, faisant les trois quarts de la route à pied, parce que personne n'était encore levé aux écuries; j'étais de retour avant neuf heures. Il était très-vrai que les appartemens sentaient peu; mais c'était encore trop pour l'Empereur.

Le neuf, l'Empereur a reçu, au jardin, la pré-

sentation du capitaine du Minden, de soixante-quatorze, venant du Cap, et repartant sous peu de jours pour l'Europe. Ce capitaine avait déjà eu l'honneur de lui être présenté à Paris, sous le consulat, douze ans auparavant. Il a demandé la permission de présenter à l'Empereur un de ses lieutenans, à cause de quelques circonstances personnelles qui nous ont paru bien singulières. Ce jeune homme était né à Bologne, précisément lors de la première entrée de l'armée française dans cette ville. Le Général français, lui Napoléon, était même intervenu pour quelque chose, que le jeune homme ne sut pas expliquer, dans la cérémonie de son baptême; et le Général français avait fait présent, à cette occasion, d'une cocarde tricolore, conservée précieusement depuis dans la famille.

Après le départ de ces personnes, le Grand-Maréchal arriva de Longwood; il trouvait que l'odeur était réellement peu de chose. L'Empereur était si mal! une portion de ses effets était déjà partie, il arrêta de se rendre à Longwood le lendemain. J'en fus bien aise pour mon compte; depuis quelques jours j'avais pu

me convaincre du parti pris d'obliger l'Empereur à déguerpir. J'avais gardé pour moi les communications publiques ou secrètes qu'on m'en avait faites; je me faisais une loi de lui épargner autant de contrariétés que possible, me contentant d'agir en conséquence. Il y avait deux jours qu'on était venu enlever la tente, sans que nous l'eussions désiré; l'officier qui en était chargé avait aussi ordre d'enlever en même temps les contre-vents de la demeure de l'Empereur. Je pris sur moi de m'y opposer; cela ne se pouvait pas, lui dis-je, l'Empereur dormait encore, et je le renvoyai. D'un autre côté, afin de m'effrayer, on me dit, on me confia avec mystère et sous le secret que si l'Empereur demeurait plus long-temps, il était question d'envoyer cent soldats camper aux portes de l'enclos. Je répondis que c'était très-bien, et n'en tins nul compte, etc., etc.

Quel pouvait être le motif de cette presse nouvelle? Je soupçonnai que le caprice de nos geoliers et l'exercice de l'autorité y avaient beaucoup plus de part que toute autre chose.

Nous avions reçu des papiers jusqu'au quinze

septembre; ils devinrent le sujet de la conversation; l'Empereur les analysa : l'avenir demeurait enveloppé des nuages les plus sinistres. Toutefois trois grands résultats seulement s'offraient à la pensée, disait l'Empereur : le partage de la France, le règne des Bourbons, ou une dynastie nouvelle. Louis XVIII, observait-il, avait pu régner facilement en 1814, en se faisant national; aujourd'hui il ne lui restait plus que la chance, fort odieuse et très-incertaine, d'une excessive sévérité, celle de la terreur; sa dynastie pouvait demeurer, ou celle qui lui succéderait n'être encore que dans le secret du temps. Un de nous ayant observé qu'il pourrait se faire que ce fût le Duc d'Orléans; l'Empereur a, par un mouvement fort serré, fort éloquent, prouvé qu'à moins que le Duc d'Orléans n'arrivât au trône par son tour de succession, il eût été dans l'intérêt bien entendu de tous les souverains de l'Europe de le préférer, lui Napoléon, au Duc d'Orléans arrivant par un crime; « car, que prétend aujourd'hui la doc-
» trine des Rois contre les événemens du jour?
» Empêcher le renouvellement de l'exemple que

» j'ai fourni contre ce qu'ils appellent la légiti-» mité ? Or, l'exemple que j'ai fourni ne se » renouvelle pas dans des siècles : celui que » donnerait le Duc d'Orléans, proche parent » du monarque sur le trône, peut se renou-» veler chaque jour, à chaque instant, dans » chaque pays. Il n'est pas de souverain qui » n'ait à quelques pas de lui, dans son propre » palais, des cousins, des neveux, des frères, » quelques parens, propres à imiter facilement » celui qui une fois les aurait remplacés. »

Nous lûmes, dans les mêmes papiers, l'extrait du Mémoire justificatif du maréchal Ney. L'Empereur le trouvait des plus pitoyables : il n'était pas propre à lui sauver la vie, et ne relevait nullement son honneur. Ses moyens étaient pâles, sans couleurs, pour ne pas dire plus. Avec ce qu'il avait fait, il protestait encore de son dévouement au Roi, et surtout de son éloignement pour l'Empereur. « Système » absurde, disait Napoléon, que semblent avoir » généralement adopté ceux qui ont paru dans » ces momens mémorables, sans faire attention » que je suis tellement identifié avec nos pro-

» diges, nos monumens, nos institutions, tous
» nos actes nationaux, qu'on ne saurait plus
» m'en séparer sans faire injure à la France : sa
» gloire est à m'avouer ! et quelque subtilité,
» quelque détour, quelque mensonge qu'on
» emploie pour essayer de prouver le contraire,
» je n'en demeurerai pas moins encore tout cela
» aux yeux de cette nation.

» La défense politique de Ney, continuait
» l'Empereur, semblait toute tracée : il avait
» été entraîné par un mouvement général qui
» lui avait paru la volonté et le bien de la patrie ;
» il y avait obéi sans préméditation, sans trahi-
» son. Des revers avaient suivi, il se trouvait
» traduit devant un tribunal, il ne lui restait
» plus rien à répondre sur ce grand événement.
» Quant à la défense de sa vie, il n'avait rien à
» répondre encore, si ce n'est qu'il était à l'abri
» derrière une capitulation sacrée qui garan-
» tissait à chacun le silence et l'oubli sur tous
» les actes, sur toutes les opinions politiques.
» Si, dans ce système, il succombait, ce serait
» du moins à la face des peuples, en violation
» des lois les plus saintes ; laissant le souvenir

» d'un grand caractère, emportant l'intérêt des » âmes généreuses, et couvrant de réprobation » et d'infamie ceux qui, au mépris d'un traité » solennel, l'abandonnaient sans pudeur. Mais ce » rôle est peut-être au-dessus de ses forces mo» rales, disait l'Empereur. Ney est le plus brave » des hommes : là se bornent toutes ses facultés. »

Il est certain que Ney quitta Paris tout au Roi ; qu'il n'a tourné qu'entraîné par ses soldats. Si alors il s'est montré ardent en sens contraire, c'est qu'il sentait qu'il avait beaucoup à se faire pardonner. Du reste, il est juste de dire qu'après son fameux ordre du jour, il écrivit à l'Empereur que ce qu'il venait de faire était principalement dans l'intérêt de la patrie ; et que ne devant pas lui être agréable, il le priait de trouver bon qu'il se retirât. L'Empereur lui fit répondre de venir, qu'il le recevrait comme le lendemain de la bataille de la Moscowa. Ney, rendu près de Napoléon, lui disait encore que d'après ce qui était arrivé à Fontainebleau, il devait lui rester, sans doute, des préventions sur son attachement et sa fidélité ; qu'en conséquence il ne lui demandait d'autre poste que

celui de grenadier dans sa garde. L'Empereur, pour réponse, lui tendit la main, en l'appelant le Brave des Braves, comme il faisait souvent. Plus tard il disait à l'Empereur. . . . .

. . . .

L'Empereur comparaît la situation de Ney à celle de Turenne. Ney pouvait être défendu; Turenne était injustifiable, et pourtant Turenne fut pardonné, honoré, et Ney allait probablement périr.

« En 1649, Turenne, disait-il, commandait » l'armée du Roi; ce commandement lui avait » été conféré par Anne d'Autriche, régente du » royaume. Malgré qu'il eût prêté serment de » fidélité, il corrompit son armée, se déclara » pour la Fronde, et marcha sur Paris. Mais dès » qu'il fut reconnu coupable de *haute-trahison*, » son armée repentante l'abandonna, et Turenne, » pousuivi, se réfugia auprès du prince de Hesse, » pour échapper à la justice.

» Ney, au contraire, fut entraîné par le vœu, » par les clameurs unanimes de son armée. Il » n'y avait que neuf mois seulement qu'il re- » connaissait un monarque qu'avaient précédé

» six cent mille baïonnettes étrangères; monarque qui n'avait pas accepté la constitution à lui présentée par le sénat, comme condition formelle et nécessaire de son retour, et qui déclarant qu'il régnait depuis dix-neuf ans, manifestait par-là qu'il regardait tous les gouvernemens précédens comme des usurpations.
» Ney, élevé dans la souveraineté nationale, avait combattu pendant vingt-cinq ans pour soutenir cette cause, et de simple soldat s'était élevé au rang de maréchal. Si sa conduite au vingt mars n'est pas honorable, elle est au moins explicable, et sous quelques rapports excusable; mais celle de Turenne était véritablement criminelle, parce que la Fronde était un parti allié à l'Espagne, lequel faisait alors la guerre à son Roi; enfin, parce qu'il était poussé par son propre intérêt et celui de sa famille, espérant obtenir une souveraineté aux dépens de la France, et par conséquent au préjudice de sa patrie. »

ÉTABLISSEMENT
A LONGWOOD.

Dimanche 10.

Translation à Longwood. — Description de la route. — Prise de possession. — Premier bain, etc.

L'Empereur m'a fait appeler vers les neuf heures pour le suivre dans le jardin ; il était contraint de sortir de bonne heure de sa chambre, tout devant en être enlevé le matin même pour être transporté à Longwood. Arrivé au jardin, l'Empereur y a fait appeler notre hôte, M. Balcombe, et a demandé son déjeûner; il a voulu que M. Balcombe déjeûnât avec lui. Il était à merveille; sa conversation a été fort gaie.

Vers les deux heures on a annoncé l'Amiral; il s'avançait avec un certain embarras : la manière dont l'Empereur s'était vu traiter à Briars, les gênes imposées à ceux des siens demeurés à la ville, avaient créé de l'éloignement; l'Empereur avait cessé de recevoir l'Amiral : toutefois il l'a traité en ce moment comme s'ils s'étaient vus la veille.

B. Ce tracé est précisément celui dont les journaux
tems ont parlé, comme fait par le jeune Las-Cases,
bord pour sa mère, et inclus plus tard dans une lettre
Marie Louise, interceptée. C'est aussi celui mentionné
la lettre au prince Lucien ou relation des évènemens
S.te Hélène.
s circonstances l'ont fait conserver ici sans y rien
nger.



nd logeant dans une autre maison, à deux milles



Enfin on a quitté Briars, on s'est mis en route pour Longwood. L'Empereur a monté le cheval qu'on lui avait fait venir du Cap : il le voyait pour la première fois; il était petit, vif, assez gentil. L'Empereur avait repris son uniforme des chasseurs de la garde; sa grâce et sa bonne mine étaient particulièrement remarquables ce jour-là; tout le monde en faisait l'observation autour de nous, et je me complaisais à l'entendre dire. L'Amiral lui prodiguait ses soins. Beaucoup de monde s'était réuni sur la route pour le voir passer, et plusieurs officiers anglais, joints à nous, grossissaient sa suite.

Pour se rendre de Briars à Longwood on revient pendant quelque temps vers la ville, puis tournant tout à coup à droite, on franchit, à l'aide de trois ou quatre sinuosités, la chaîne qui forme un des côtés de la vallée; alors on se trouve sur un plateau un tant soit peu ascendant, et l'on découvre un nouvel horizon, de nouveaux sites. On laisse derrière soi la chaîne des montagnes pelées, et des rocs stériles qui caractérisent le côté du débarquement; on a en front une nouvelle chaîne transversale, dont

le pic de Diane est le sommet le plus élevé, en même temps qu'il semble être la clef et le noyau de tout le système environnant; sur la gauche, qui est la partie orientale de l'île ou le côté de Longwood, l'horizon est fermé par la chaîne crevassée de rochers nus qui forment le contour et la barrière de l'île; le sol se montre entièrement en désordre, inculte et désert : mais sur la droite l'œil plonge sur un terrain assez étendu, fort tourmenté il est vrai, mais du moins montrant de la verdure, un assez grand nombre d'habitations et toutes les traces de la culture; de ce côté le tableau, il faut l'avouer, est tout à fait romantique et même agréable.

A mesure qu'on avance sur une route en fort bon état, se creuse sur la gauche une vallée profonde. Au bout de deux milles, la route fait brusquement un coude à gauche, à ce coude se trouve *hut's-gate*, mauvaise petite maison choisie pour la demeure du Grand-Maréchal et de sa famille. A quelques pas de là, la vallée de gauche, qui va toujours en se creusant, forme alors un gouffre circulaire, auquel son étendue, sa profondeur et son ensemble gigantesque, ont

fait donner le nom de *Bol-de-Punch-du-Diable;* la route étant fort rétrécie en cet endroit par une éminence à droite, on se trouve obligé de prolonger à gauche et de très-près, ce précipice jusqu'à ce qu'elle s'en détache pour atteindre Longwood, qu'on rencontre bientôt sur la droite *.

A la porte de Longwood s'est trouvé une garde sous les armes, rendant les honneurs prescrits à l'auguste Captif. Son cheval, vif et indocile, peu accoutumé à tout ce spectacle et effrayé par le tambour, se refusait obstinément à franchir le seuil, et ce n'est que par la force de l'éperon que le cavalier est venu à bout de l'y lancer; et alors aussi des regards significatifs se sont échangés involontairement entre ceux

* Ce serait peut-être ici le lieu de placer la carte géographique qui a été promise; mais ayant été travaillée avec assez de soin pour en faire une espèce de gravure, on a eu l'idée de ne plus mettre dans le volume cette carte, qui se trouverait gâtée par ses plis; mais de la donner séparément, de manière à ce qu'on pût la faire encadrer, si on en avait la fantaisie.

Il a été dessiné aussi, et comme pendant à cette carte géographique, quatre différentes vues de Sainte-Hélène, sous un même cadre, qu'on pourra se procurer à volonté.

qui formaient son escorte; et nous nous sommes trouvés enfin dans notre nouvelle demeure.

L'Amiral s'est empressé de tout montrer dans les plus petits détails; il avait constamment tout dirigé, certains ouvrages étaient même de ses mains. L'Empereur a trouvé le tout très-bien; l'Amiral s'en est montré des plus heureux; on voyait qu'il avait redouté la mauvaise humeur et le dédain; mais l'Empereur au contraire témoignait une bonté parfaite.

Il s'est retiré vers les six heures, et m'a fait signe de le suivre dans sa chambre. Il a parcouru alors divers petits meubles qui s'y trouvaient, s'informant si j'en avais autant; sur la négative, il me les a fait emporter avec une grâce charmante, disant : « Prenez toujours; » pour moi je ne manquerai de rien, on me » soignera plus que vous. » Il se trouvait très-fatigué; il m'a demandé s'il n'en portait pas les traces. C'était le résultat de cinq mois d'un repos absolu : il avait beaucoup marché le matin, et venait de faire quelques milles à cheval.

Cette nouvelle demeure se trouvait garnie d'une baignoire que l'Amiral était venu à bout

de faire exécuter, tant bien que mal, par ses charpentiers. L'Empereur, qui avait été privé de bains depuis la Malmaison, et pour qui ils étaient devenus une des nécessités de la vie, a voulu en prendre un dès l'instant même. Il m'a dit de lui tenir compagnie durant ce temps, et là il traçait les petits détails de notre établissement nouveau; et comme le local qu'on m'avait assigné était des plus mauvais, il a voulu que je m'établisse, durant le jour, dans ce qu'il a appelé son cabinet topographique, attenant à son propre cabinet. Le tout, disait-il, afin que je me trouvasse moins éloigné de lui. Tout cela était dit avec une bonté qui me pénétrait. Il l'a poussée même jusqu'à me dire, à plusieurs reprises, qu'il fallait que je vinsse le lendemain prendre aussi un bain dans sa baignoire; et sur ce que mon attitude s'en excusait par un respect profond et une retenue indispensable : « Mon » cher, a-t-il dit, en prison il faut savoir s'en- » tr'aider. Je ne saurais après tout occuper cette » machine tout le jour, et ce bain vous ferait » autant de bien qu'à moi. » On eût dit qu'il cherchait à me dédommager de ce que j'allais

le perdre, de ce que je ne serais plus le seul auprès de lui. En effet, tant de bonté me donnait du bonheur, il est vrai; mais ce n'était pas sans quelque tristesse. Tout ce que faisait là l'Empereur était le prix de mes assiduités de Briars, sans doute; mais cela m'annonçait aussi peut-être la fin de cette habitude journalière que j'avais due à notre solitude profonde.

Après son bain, l'Empereur ne voulant pas se rhabiller, a dîné dans sa chambre et m'a retenu avec lui; nous étions seuls, la conversation a conduit à une circonstance toute particulière, dont le résultat pouvait être d'une *grande importance*. Il m'en a demandé mon avis et m'a chargé de lui en présenter le lendemain mes idées. . . . .

Lundi 11 au Jeudi 14.

Description de Longwood, etc. — Détail des Appartemens.

Enfin se déroulait pour nous une portion nouvelle de notre existence, sur le malheureux rocher de Sainte-Hélène. On venait de nous établir dans nos futures demeures et de nous

assigner les limites de notre sauvage prison.

Longwood, dans le principe, simple ferme de la compagnie, abandonnée au sous-gouverneur pour lui tenir lieu de maison de campagne, se trouve dans une des parties les plus élevées de l'île. Le thermomètre anglais marque dix degrés de différence en moins avec la vallée où nous avions débarqué. C'est un plateau assez étendu sur la côte orientale, et assez près du rivage. Des vents éternels, parfois violens et toujours de la même partie, en balayent constamment la surface; des nuages le couvrent presque toujours; le soleil qui y paraît rarement, n'en a pourtant pas moins d'influence sur l'atmosphère : il attaque le foie, si on ne s'en préserve avec soin *; des pluies abondantes et soudaines achèvent d'empêcher qu'on ne distingue ici aucune saison régulière; il n'en est point à Longwood, ce n'est qu'une continuité de vent, de nuages, d'humidité; toujours une température modérée et monotone qui présente du reste peut-être plus d'ennui que d'in-

* Voyez l'ouvrage du docteur O'Méara. (*Bechet aîné*, 1824.)

salubrité. L'herbe, en dépit des fortes pluies, disparaît rongée par le vent ou flétrie par la chaleur; l'eau y est amenée par un conduit, et se trouve si malsaine que le sous-gouverneur, que nous avons remplacé, n'en faisait usage, pour lui ou pour ses gens, qu'après l'avoir fait bouillir; nous avons été contraints d'en faire autant nous-mêmes. Les arbres qu'on y voit, et qui de loin lui prêtent un aspect riant, ne sont que des arbres à gomme, arbuste chétif et bâtard qui ne donne point d'ombre. Une partie de l'horizon présente au loin l'immense mer; le reste n'offre plus que d'énormes rochers stériles, des abîmes profonds, des vallées déchirées, et au loin la chaîne nuageuse et verdie du Pic-de-Diane. En résumé, l'aspect de Longwood ne saurait être agréable qu'au voyageur fatigué d'une longue navigation, pour qui toute terre a des charmes. S'il s'y trouve transporté par un beau jour, frappé des objets bizarres qui s'offrent soudainement à sa vue, il peut s'écrier même : que c'est beau! Mais cet homme n'y est que pour un instant; et quel supplice sa fausse admiration ne fait-elle pas

éprouver alors aux captifs condamnés à y demeurer toujours!

Depuis deux mois on n'avait pas cessé de travailler pour mettre Longwood en état de nous recevoir; toutefois les résultats étaient bien peu de chose.

On entre à Longwood par une pièce qui venait d'être bâtie, destinée à servir tout-à-la-fois d'anti-chambre et de salle à manger; de là on passe dans une pièce attenante, dont on avait fait le salon; on entre ensuite dans une troisième fort obscure, en travers sur celles-ci; on l'avait désignée pour recevoir les cartes et les livres de l'Empereur: elle est devenue plus tard la salle à manger. En tournant à droite, dans cette chambre, on trouvait la porte de l'appartement de l'Empereur; cet appartement consistait en deux très-petites pièces égales, à la suite l'une de l'autre, formant son cabinet et sa chambre à coucher; un petit corridor extérieur, en retour de ces deux pièces, lui servait de salle de bain. A l'opposite de l'appartement de l'Empereur, à l'autre extrémité du bâtiment, était le logement de madame de

Montholon, de son mari et de son fils, local qui a formé depuis la bibliothèque de l'Empereur. En dehors de tout cela, et au travers d'issues informes, une petite pièce carrée, au rez-de-chaussée, contiguë à la cuisine, fut ma demeure. Au travers d'une trappe pratiquée au plancher, et à l'aide d'une échelle de vaisseau, on arrivait au gîte de mon fils, véritable grenier qui ne renfermait guère que la place de son lit. Nos fenêtres et nos lits demeuraient sans rideaux; le peu de meubles de nos chambres provenait évidemment de ce dont les habitans s'étaient défait dans cette circonstance; heureux, sans doute, de trouver cette occasion de les placer à profit pour les renouveler ensuite avec avantage.

Le Grand-Maréchal, sa femme et ses enfans avaient été laissés à deux milles en arrière de nous, dans un abri tel que dans le pays même, il porte le nom de *Hutte* (Hut's-gate).

Le général Gourgaud fut mis sous une tente, ainsi que le médecin * et l'officier préposé à

* Ce médecin était le docteur O'Méara, du Northumberland, qui voyant Napoléon partir pour Sainte-Hélène,

notre garde, en attendant que l'on eût achevé leurs chambres, que construisaient à la hâte les matelots du Northumberland.

Une espèce de jardin régnait autour de nous; mais le défaut d'eau, la nature du climat, le peu de soins que nous pouvions lui donner, faisaient qu'il n'en avait réellement que le nom. En face de nous, et séparé par un ravin assez profond, était campé, à une assez petite distance, le 53e, dont divers postes couronnaient les sommités voisines : tel était notre nouveau séjour.

Le douze, je rendis compte à l'Empereur de l'objet particulier sur lequel il m'avait dit, deux jours auparavant, de lui présenter mes idées; il ne décida rien, croyant la chose tout-à-fait inutile. J'avais osé insister parce que, dans le

---

sans médecin, s'offrit généreusement, aux grands applaudissemens de tous les siens, et à la vive reconnaissance de nous tous. Les ministres anglais seuls semblent s'en être irrités : tout le monde sait les outrages, les injustices révoltantes, les persécutions que leur froide et barbare furie ont accumulés plus tard sur la tête de ce digne Anglais, qui n'avait fait pourtant qu'honorer l'humanité, son pays et son cœur.

doute même, il n'y avait du moins rien à risquer ni à perdre : c'était se donner la chance de la loterie sans la dépense de la mise. L'événement a prouvé du reste qu'il avait bien jugé; la chose eût été parfaitement inutile; elle n'eût pu amener aucun résultat. . . . .
. . . .

Le même jour le colonel Wilks, ancien gouverneur pour la compagnie, que l'Amiral était venu déplacer, vint faire sa visite à l'Empereur; je servis d'interprète. Le lendemain ou le surlendemain, le Minden fit voile pour l'Europe; j'en profitai pour écrire à Londres et à Paris.

Vendredi 15. — Samedi 16.

Régularisation de la maison de l'Empereur. — Situation morale des captifs entre eux, etc.—Quelques nuances du caractère de l'Empereur. — Portrait de Napoléon par M. de Pradt, traduit d'une gazette anglaise. — Réfutation.

La maison domestique de l'Empereur, au départ de Plymouth, se trouva composée encore de onze personnes. Je me fais un plaisir

de consacrer ici leurs noms; je le dois à leur dévouement.

Quelque nombreuse que se trouvât cette maison de l'Empereur, on pourrait dire cependant que, depuis notre départ d'Angleterre, durant notre traversée, et depuis notre débarquement à Sainte-Hélène, elle avait cessé d'exister pour lui *.

Notre dispersion, les incertitudes de notre

---

* PERSONNES COMPOSANT LE SERVICE DE L'EMPEREUR.

CHAMBRE.

MARCHAND........	Parisien......	1er valet de chambre.
St-DENIS, dit ALY..	de Versailles.	valet de chambre.
NOVERRAZ..........	Suisse........	*idem.*
SANTINI.............	Corse.........	huissier.

LIVRÉE.

ARCHAMBAULT aîné,	de Fontainebleau.	piqueur.
ARCHAMBAULT cadet......	*idem*.........	*idem.*
GENTILINI...........	Elbois................	valet de pied.

BOUCHE.

CYPRIANI..	Corse..	mort à Ste-Hélène.	maître-d'hôtel.
PIERRON.............		Parisien............	officier.
LEPAGE..............		....	cuisinier.
ROUSSEAU...........		de Fontainebleau.	argentier.

établissement, nos besoins, l'irrégularité avec laquelle ils étaient satisfaits, avaient nécessairement créé le désordre.

Dès que nous nous trouvâmes tous réunis à Longwood, l'Empereur voulut régulariser tout ce qui était autour de lui, et chercha à employer chacun de nous suivant la pente de son esprit. Conservant au Grand-Maréchal le commandement et la surveillance du tout en grand, il confia à M. de Montholon tous les détails domestiques; il donna au général Gourgaud la direction de l'écurie, et me réserva le détail des meubles avec l'administration intérieure de ce qui nous serait fourni. Cette dernière partie me semblait tellement en contact avec les détails domestiques, et je trouvais que l'unité sur ce point devait être si avantageuse au bien commun, que je me prêtai le plus que je pus à m'en faire dépouiller; ce qui ne fut ni difficile ni long.

Ces nouvelles dispositions de l'Empereur arrêtées, tout commença à marcher tant bien que mal, et nous en fûmes certainement beaucoup mieux. Toutefois ces dispositions, quelque rai-

sonnables qu'elles fussent, ne laissèrent pas de semer parmi nous des germes d'éloignement qui poussèrent de légères racines, et reparurent parfois à la surface : l'un trouvait qu'il avait perdu, l'autre voulait donner trop de lustre à sa partie, un autre se trouvait lésé dans le partage. Nous n'étions pas les membres d'une même famille qui s'employant chacun selon leurs moyens, ne songent qu'à faire prospérer la masse commune. Ce que la nécessité eût dû nous contraindre de faire, nous étions loin de le mettre en pratique; nous nous débattions encore sur les débris de quelque luxe, et les restes de quelque ambition.

Quand l'attachement à la personne de l'Empereur nous réunit autour de lui, le hasard seul, et non pas les sympathies, présida à notre agglomération; ce fut un ensemble purement fortuit, et non le résultat des affinités. Aussi formions-nous masse à Longwood, plutôt par encerclure que par cohésion. Et comment en eût-il été autrement? Nous étions presque tous étrangers les uns aux autres, et malheureusement les circonstances, l'âge, le caractère, étaient

en nous autant de dispositions à le demeurer.

Ces circonstances, bien que légères, ont eu pourtant la conséquence fâcheuse de nous priver, en grande partie, de nos plus douces ressources. Elles ont empêché parmi nous cette confiance, cet épanchement, cette union intime qui peuvent répandre quelques charmes, même au sein des plus cruelles infortunes. Mais aussi par contre, ces mêmes circonstances m'ont bien souvent rendu témoin des dispositions privées du cœur de l'Empereur : ses invitations indirectes à nous unir et à confondre nos sentimens; son soin constant à nous épargner tout juste motif de jalousie; cette distraction calculée qui lui dérobait ce dont il ne voulait pas s'apercevoir; enfin, jusqu'aux gronderies même si paternelles, dont nous nous rendions quelquefois l'objet, et qui, pour le dire en passant à l'honneur de chacun de nous, étaient évitées avec autant de zèle, reçues avec autant de respect que si elles fussent émanées du trône des Tuileries.

Qui aujourd'hui sur la terre pourrait se flatter de connaître dans l'Empereur l'homme privé

plus que moi ? Qui a possédé les deux mois de solitude au désert de Briars ? Qui a joui de ces longues promenades au clair de lune, de ces heures nombreuses écoulées avec lui ? Qui a eu comme moi l'instant, le lieu, le sujet des conversations ? Qui a reçu le ressouvenir des charmes de l'enfance, le récit des plaisirs de la jeunesse, l'amertume des douleurs modernes ? Aussi puis-je m'expliquer à présent bien des circonstances qui semblaient, dans le temps, à plusieurs, difficiles à entendre. Je comprends bien, surtout aujourd'hui, ce qui nous frappait si fort, et le caractérisait particulièrement aux jours de sa puissance ; savoir : Qu'on n'était jamais complétement perdu avec lui, que quelqu'éclatante qu'eût été la disgrâce, quelque profond qu'eût été l'abîme où l'on avait été jeté, on devait toujours espérer d'en revenir ; qu'une fois auprès de lui, quelque faute que l'on fît, quelque déplaisir que l'on causât, il était bien rare de s'en voir éloigné tout-à-fait. C'est qu'il est dans l'Empereur, à un degré éminent, deux qualités bien précieuses : un grand fond de justice et une disposition natu-

relle à s'attacher. Quelque soyent les contrariétés et les mouvemens de colère qu'il vient à éprouver, il est encore un sentiment de justice qui reste tout puissant sur lui; on est toujours sûr de le rendre attentif à de bonnes raisons; on est même sûr, si l'on garde le silence, de les lui voir produire lui-même, s'il s'en présente à son esprit. D'un autre côté, il n'oublie jamais les services une fois rendus; pas davantage les habitudes prises; tôt ou tard le ressouvenir lui en vient à l'esprit; il se dit tout ce que l'on a dû souffrir, trouve que le châtiment a été assez long, et fait alors chercher au loin celui que le monde même avait oublié; celui-ci reparaît au grand étonnement de tous, à l'étonnement de lui-même. On en connaît une foule d'exemples.

L'Empereur, sans être démonstratif, s'attache sincèrement. Une fois qu'il a pris l'habitude de quelqu'un, il ne pense pas qu'il puisse s'en séparer; il en aperçoit les fautes, il les condamne, il blâme son propre choix, il gronde même avec force; mais on n'a rien à craindre, ce sont comme autant de nouveaux liens.

On sera surpris sans doute de me voir es-

quisser ces traits du caractère de Napoléon avec autant de simplicité. Tout ce qu'on en écrit ordinairement est si recherché ; on se croit obligé à tant d'antithèses, à tant de brillant ; c'est qu'en général les autres cherchent l'effet, ils se torturent l'esprit ; moi j'écris ici ce que je vois, j'exprime ce que je sens. Cette réflexion du reste ne saurait venir plus à propos.

L'Empereur parcourait aujourd'hui avec moi, dans les papiers anglais, un portrait de lui par l'archevêque de Malines, hérissé d'antithèses et d'esprit alambiqué, de contrastes et d'afféterie : il a voulu que le Grand-Maréchal le lui transcrivît mot à mot, en voici les principaux traits :

. . . . . « L'esprit de Napoléon (dit l'abbé » de Pradt dans son ambassade de Varsovie, en » 1812) était vaste ; mais à la manière des Orien- » taux, et, par une disposition contradictoire, » il retombait, comme de son propre poids, » dans des détails qu'on pourrait dire ignobles. » Le premier jet était toujours grand, et le » second petit et vil. Il en était de son esprit » comme de sa bourse, dont la munificence et » la lésine tenaient chacune un cordon. Son

» génie, fait à la fois pour la scène du monde
» et pour les tréteaux, représentait un manteau
» royal joint à un habit d'arlequin. C'était
» l'homme des deux extrêmes ; l'homme qui,
» ayant commandé aux Alpes de s'abaisser,
» au Simplon de s'aplanir, à la mer de s'appro-
» cher ou de s'éloigner de ses rivages, a fini par
» se livrer lui-même à une croisière anglaise.

» Doué d'une sagacité merveilleuse, infinie;
» étincelant d'esprit ; saisissant, créant, dans
» toute question, des rapports inaperçus et nou-
» veaux ; abondant en images vives, pittores-
» ques, en expressions animées, et pour ainsi
» dire dardées, plus pénétrantes par l'incorrec-
» tion même de son langage, toujours un peu
» empreint d'*étrangeté;* sophiste et subtile, mo-
» bile à l'excès, il s'était fait d'autres règles
» d'optique que les autres hommes. Joignez à ces
» dispositions, l'ivresse du succès, l'habitude de
» boire dans la coupe enchantée, de s'enivrer
» de tout l'encens de l'univers, et vous serez
» sur la voie de l'homme qui, unissant dans ses
» bizarreries tout ce qu'il y a de plus élevé et
» de plus vil parmi les mortels, de plus majes-

» tueux dans l'éclat de la souveraineté, de plus » péremptoire dans le commandement, avec ce » qu'il y a de plus ignoble et de plus lâche jus- » que dans ses plus grands attentats; joignant » les guet-à-pens aux détrônemens, présente une » espèce de *Jupiter Scapin*, qui n'avait pas en- » core paru sur la scène du monde. »

Certes, voilà de l'esprit, et du plus recherché. Je passerai sur l'inconvenance, le scandale du caractère grave d'un prêtre, d'un archevêque comblé des bienfaits de son souverain, auquel, durant sa prospérité, il fit la cour la plus assidue; qu'il entoura des plus grandes flatteries, et qui se permet, au jour de l'infortune, des expressions aussi triviales, aussi grotesques, aussi injurieuses que celles qu'on vient de lire plus haut...... (*Napoléon en habit d'Arlequin!... Un Jupiter Scapin!...*)

Je ne m'arrêterai que sur le mérite du jugement de M. l'abbé de Pradt quand il dit que : » le premier jet de l'Empereur était toujours » grand, le second petit; que c'était l'homme » des extrêmes; l'homme qui, ayant commandé » aux Alpes de s'abaisser, au Simplon de s'apla-

» nir, a fini par se livrer lui-même à une croi-
» sière anglaise. »

M. l'abbé de Pradt a donc bien peu senti l'élévation, la grandeur, la magnanimité d'une si noble démarche. Se séparer d'un peuple qu'égarent des meneurs infidèles, afin de lui faciliter ses destinées; sacrifier ses intérêts personnels aux maux d'une guerre civile, sans résultats nationaux; dédaigner des asiles honorables, assurés, mais dépendans; préférer le refuge chez un peuple dont on fut pendant vingt ans le constant ennemi; lui supposer une magnanimité égale à la sienne; honorer assez ses lois, pour s'y croire à l'abri de l'ostracisme de l'Europe. Certes, de telles pensées, de telles déterminations, ne sauraient être l'opposé du gigantesque, du noble et du grand.

N. B. Ici venaient, dans mon journal, plusieurs pages pleines de très-mauvais détails sur M. l'archevêque de Malines, tous sortis de la bouche de l'Empereur, ou produits par nous-mêmes; je les passe aujourd'hui, je crois le devoir à la satisfaction que l'on m'a dit avoir été éprouvée plus tard par l'Empereur à la lecture

des concordats écrits par M. de Pradt; je cède, pour mon compte, à celle que m'ont causée depuis, cent autres témoignages de même nature et de la même source.

L'amende honorable, spontanée des gens, est de mille fois supérieure à toutes les rétorsions qu'on pourrait accumuler contre eux. Et puis, il est des personnes pour qui un retour n'est pas sans mérite, et qui se plaisent à en tenir compte : je suis de ce nombre.

Au moment où j'écrivais ceci, on m'a fait lire, de M. l'abbé de Pradt, des lignes nouvelles qui sont certainement très-belles dans leur diction; mais qui sont bien plus belles encore par leur justesse et leur vérité. Je ne puis me refuser à les transcrire ici; elles seront une compensation de celles qui précèdent.

Une déclaration des souverains, émanée de Laybach, qualifiant avec réprobation Napoléon de représentant de la révolution, M. l'archevêque de Malines s'exprime ainsi :

« Il est trop tard pour insulter Napoléon
» quand il est sans armes, lorsque pendant tant
» d'années on a fléchi devant lui, quand à son

» tour il en avait.... Des mains armées doivent » respecter les mains désarmées, et la gloire » du vainqueur se compose en partie d'égards » pour les captifs; surtout quand ce n'est pas » sous le génie, mais sous le nombre, qu'on a » succombé. Il est trop tard d'appeler Napoléon » révolutionnaire, après l'avoir appelé long- » temps restaurateur de l'ordre en France, et » par elle en Europe; il est trop tard pour » lui lancer un trait flétrissant, après lui avoir » tendu la main comme ami, donné sa foi » comme allié, et cherché des appuis pour » un trône ébranlé, en mêlant son sang avec » le sien. »

Plus loin il dit :

» *Lui, Représentant de la révolution?*

» Elle rompt les liens de la France avec » Rome, il les renoue.

» Elle a abattu et fermé les temples, il les » relève.

» Elle a fait deux clergés ennemis, il les » rappelle à l'amitié.

» Elle a profané Saint-Denis, il le purifie et » offre des expiations aux cendres des Rois.

» Elle a abattu le trône, il le relève et le » rehausse.

» Elle a éloigné de leur patrie les hautes » classes de la France; il leur en ouvre les » portes avec celles de son palais, quoiqu'il les » connaisse pour ses irréconciliables ennemies, » et pour la plupart ennemies des services pu- » blics; il les incorpore de nouveau avec la » société dont elles avaient été si violemment » séparées.

» C'est le *Représentant d'une révolution*, à » laquelle on attache la note d'anti-sociale, qui » a fait venir de Rome le chef de l'église pour » verser sur son front l'huile qui consacre les » diadêmes?

» C'est le *Représentant d'une révolution*, « qu'on déclare ennemie des Rois, celui qui en » a rempli l'Allemagne, qui a fait passer les » princes à des rangs supérieurs à ceux qu'ils » occupaient, qui a refait la haute-royauté, et » recréé un modèle effacé.

» C'est le *Représentanl d'une révolution*, » qu'on veut faire passer pour un principe d'a- » narchie, celui qui, nouveau Justinien, a fait

» rédiger, au milieu du tumulte des armes, des » embûches de la politique extérieure, tous ces » Codes qui sont ce qu'il y a encore de moins » défectueux dans la législation humaine, et de » la main duquel est sortie cette machine de » gouvernement, la plus vigoureuse qui existe » sur la terre.

» C'est le *Représentant d'une révolution*, » accusée vulgairement d'avoir tout détruit, » celui qui a refait les universités, les écoles, » qui a couvert son empire de chefs-d'œuvre » des arts; c'est l'auteur des travaux les plus » vastes, les plus hardis qui aient étonné et » honoré l'esprit humain; c'est en présence des » Alpes aplanies à sa voix; des mers domptées » à Cherbourg, à Flessingue, au Helder, à » Anvers; des fleuves docilement courbés sous » le poids des ponts d'Iéna, de Sèvres, de » Bordeaux, de Turin; des canaux liant les mers » entre elles, dans un cours indomptable pour » le souverain des mers; enfin, c'est en pré- » sence de Paris, métamorphosé par lui, qu'on » le dit un agent général de destruction! Celui » qui a tout refait, *représente* ce qui a tout

» détruit ! Encore une fois, à quels hommes » privés de discernement croit-on donc parler ! etc., etc. »

Dimanche 17.

Ma situation matérielle adoucie. — Mon lit changé, etc.

L'Empereur m'a fait demander à deux heures; il commençait sa toilette. En me voyant il m'a trouvé pâle; je lui ai dit que cela pouvait venir de l'atmosphère de ma chambre, dont le voisinage de la cuisine faisait une véritable étuve, souvent remplie de fumée. Il a voulu alors que je m'emparasse tout à fait du cabinet topographique pour y travailler le jour, et y coucher la nuit, dans le lit même que l'Amiral lui avait fait préparer, et dont il n'avait pas voulu faire usage, préférant son lit de campagne habituel. En finissant sa toilette et choisissant parmi deux ou trois tabatières qu'il avait sous la main, il en a donné une assez brusquement à son valet de chambre (Marchand). « Serrez cela, a-t-il » dit, je la retrouve toujours sous mes yeux; » elle me fait mal. » Je ne saurais dire ce que

c'était; je présume toutefois qu'il s'agissait d'un portrait du Roi de Rome.

L'Empereur est sorti, je l'ai suivi; il a fait le tour de la maison et a voulu entrer dans ma chambre. Touchant un miroir de toilette, il m'a demandé si c'était celui qu'il m'avait donné. Puis, portant la main à la muraille que chauffe la cuisine, il m'a répété que je ne pouvais pas demeurer là; qu'il voulait absolument que je couchasse désormais dans son lit du cabinet topographique, ajoutant la parole charmante que c'était le *lit d'un ami*.

Nous nous sommes dirigés ensuite vers une mauvaise ferme qui était en vue. Sur notre chemin se trouvait le casernement des Chinois : ce sont des hommes de main-d'œuvre, des laboureurs, etc., que les bâtimens anglais enrôlent à Macao, qui restent dans l'île au service de la compagnie un certain nombre d'années, et s'en retournent après avoir recueilli un petit pécule, à la manière de nos Auvergnats. L'Empereur a voulu leur faire beaucoup de questions, mais nous n'avons jamais pu nous entendre.

Nous avons voulu ensuite entrer dans ce qu'on

appelle la ferme de Longwood. L'expression avait séduit l'Empereur; il croyait trouver ces belles fermes de Flandres ou d'Angleterre; ce n'était que la fange de nos plus sales métairies. De là nous sommes descendus au jardin de la compagnie, formé dans la rigole des deux ravins opposés. L'Empereur a fait venir le jardinier et celui qui surveille le bétail de la compagnie et commande les Chinois; il leur a fait, à chacun, une foule de questions relatives à leurs emplois. Il est rentré très-fatigué de sa course à pied : nous avions pourtant à peine fait un mille; mais c'était sa première excursion.

Avant dîner, l'Empereur m'a fait appeler, ainsi que mon fils, pour notre travail accoutumé. Il m'appelait paresseux, et me faisait observer que mon fils en riait sous cape. Il m'en a demandé la raison; j'ai répondu que c'était sans doute parce que Sa Majesté le vengeait. «Ah! » j'entends, a-t-il dit en riant, je suis ici le » grand-père. »

Lundi 18. — Mardi 19.

Habitudes et heures de l'Empereur. — Son style aux deux Impératrices. — Détails. — Maximes de l'Empereur sur la police. — Police secrète des lettres. — Détails curieux. — L'Empereur pour un gouvernement fixe et modéré.

Peu à peu nos heures et nos habitudes se régularisèrent et s'établirent. L'Empereur déjeûnait vers les dix heures dans sa chambre, sur un guéridon, parfois il appelait l'un de nous. A la table de service nous déjeûnions à peu près à la même heure; l'Empereur, pour notre agrément particulier, nous avait laissés libres d'en faire les honneurs et d'y inviter qui bon nous semblerait.

Il n'y avait pas encore d'heures fixes pour la promenade; la chaleur était très-forte dans le jour, l'humidité prompte et grande vers le soir. On annonçait depuis long-temps des chevaux de selle et de voiture venant du cap de Bonne-Espérance; mais ils n'arrivaient point. L'Empereur travaillait dans la journée avec plusieurs de nous; il me réservait d'ordinaire pour le

temps qui précédait le dîner, lequel n'était guères servi que sur les huit ou neuf heures. Il me faisait donc venir sur les cinq ou six heures avec mon fils; je n'écrivais ni ne lisais plus, à cause de l'état de mes yeux; mon fils était venu à bout de me remplacer; c'était lui qui écrivait ce que l'Empereur dictait; je n'étais plus là que pour l'aider à se retrouver plus tard dans son griffonnage, ce à quoi je m'étais habitué de manière à pouvoir reproduire, presque littéralement et dans leur entier, toutes les paroles de l'Empereur.

La campagne d'Italie était finie, nous la repassions en entier; l'Empereur corrigeait ou dictait de nouveau. On dînait, ainsi que je viens de le dire, de huit à neuf heures; la table était mise dans la première pièce en entrant; Mme de Montholon était à la droite de l'Empereur, j'étais à sa gauche; MM. de Montholon, Gourgaud et mon fils étaient dans les parties opposées. La salle avait encore de l'odeur, surtout quand le temps était humide; et quelque peu qu'il y en eût, c'était encore assez pour incommoder l'Empereur; aussi nous n'étions pas dix minutes

à table. On préparait le dessert dans la pièce voisine, qui était le salon; nous allions nous y remettre à table, on y servait le café; la conversation se prolongeait, on lisait quelques scènes de Molière, de Racine, de Voltaire; nous regrettions chaque fois de n'avoir pas Corneille. De là on passait à une table de reversi; c'était le jeu de l'Empereur au temps de sa jeunesse, disait-il. Ce ressouvenir lui était agréable; il pensait qu'il pouvait s'en amuser long-temps; il ne tarda pas à se détromper; du reste, nous le jouyons avec toutes ses variantes, ce qui amenait beaucoup de mouvement; j'ai vu jusqu'à 15 ou 18,000 fiches de remises. L'Empereur essayait presqu'à chaque coup de faire le reversi, c'est-à-dire de faire toutes les levées, ce qui est assez difficile, et cela lui réussissait néanmoins souvent : le caractère perce toujours et partout ! On se retirait de dix à onze heures.

Aujourd'hui dix-neuf, quand j'aborde l'Empereur, il me donne à lui traduire un libelle qui lui était tombé sous la main. A travers mille inepties, nous arrivons à des lettres privées qu'il adressait à l'Impératrice Joséphine, sous

la forme solennelle de *Madame et chère épouse*. Ensuite c'était une combinaison d'espions et d'agens, à l'aide desquels l'Empereur lisait dans l'intérieur de toutes les familles en France, et perçait dans l'obscurité de tous les cabinets de l'Europe. L'Empereur n'a pas voulu aller plus loin, et m'a fait jeter le livre, en me disant : « C'est par trop bête ! »

Le fait est que Napoléon, dans ses relations privées, n'a jamais cessé d'écrire très-bourgeoisement *tu* à l'Impératrice Joséphine, et *ma bonne petite Louise* à Marie-Louise.

La première fois que j'ai vu de l'écriture suivie de l'Empereur, c'est à Saint-Cloud, après la bataille de Friedland, entre les mains de l'Impératrice Joséphine, qui se plaisait à nous la faire déchiffrer comme des espèces d'hyérogliphes. Elle portait : « Mes enfans viennent d'illustrer » encore une fois ma carrière ; la journée de » Friedland s'inscrira dans l'histoire à côté de » celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. *Tu* » feras tirer le canon ; Cambacérès fera publier » le bulletin..... » Plus tard la même faveur me procura la vue de la même écriture, lors du traité

de Tilsit. Elle disait : « La reine de Prusse est » réellement charmante ; elle est pleine de » coquetterie pour moi ; mais n'en sois pas » jalouse ; je suis une toile cirée sur laquelle tout » cela ne fait que glisser. Il m'en coûterait trop » cher pour faire le galant. »

A ce sujet on racontait alors parmi nous, dans le salon de Joséphine, que la reine de Prusse tenant à sa main une fort belle rose, l'Empereur la lui avait demandée, la Reine avait d'abord hésité quelques instans, disait-on, puis elle l'avait donnée en disant : « Pourquoi faut-il que » je vous donne si facilement, vous qui demeurez » inflexible sur tout ce que je vous demande ? » Faisant allusion à la place de Magdebourg, qu'elle avait ardemment sollicitée. Circonstance du reste tant soi peu variée, ainsi qu'on pourra s'en convaincre plus tard par le récit même de Napoléon qu'on trouvera par la suite.

Telle était pourtant la nature des rapports privés, que des ouvrages anglais d'un certain mérite, ont défigurés au point de démontrer l'Empereur comme un tyran farouche, insolent et brutal ; prêt à faire violence, à l'aide de ses

mamelouks, à cette belle Reine, sous les yeux mêmes de son mari malheureux.

Mais voici précisément, sur le même sujet et de la même époque, une lettre authentique, dont je n'ai eu connaissance que depuis peu, et qui achèvera de donner une idée juste du style de Napoléon vis-à-vis de Joséphine, en même temps qu'elle fera connaître des formes aimables, et surtout une sensibilité et une galanterie domestiques qu'amis et ennemis étaient assurément bien loin de soupçonner alors en celui que, par toute l'Europe, la calomnie et le mensonge étaient venus à bout de faire passer pour le plus dur, le plus brutal, le plus insensible des hommes. Cette lettre de Napoléon est une réponse à des observations que lui adressait Joséphine sur le bulletin de la grande armée, qui s'exprimait avec trop peu de ménagement sur la reine de Prusse.

« J'ai reçu la lettre où tu me parais fâchée du » mal que je dis des femmes. Il est vrai que je » hais les femmes intrigantes au-delà de tout ; » je suis accoutumé à des femmes bonnes, » douces et conciliantes : ce sont celles que

» j'aime. Si elles m'ont gâté ce n'est pas ma » faute, mais la tienne. Au reste, tu verras que » j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée » sensible et bonne, Mme d'Hatzfeld. Lorsque » je lui montrai la lettre de son mari, elle me » dit, en sanglotant, avec une profonde sensi- » bilité et naïvement : c'est bien là son écriture. » Son accent allait à l'âme, elle me fit peine, je » lui dis : *Eh bien, Madame, jetez cette lettre au* » *feu, je ne serai plus assez puissant pour faire* » *condamner votre mari.* Elle brûla la lettre, et » me parut bien heureuse ; son mari est depuis » tranquille, deux heures plus tard il était » perdu. Tu vois donc que j'aime les femmes » bonnes, naïves et douces ; mais c'est que » celles-là seules te ressemblent, etc., etc. »

» 6 novembre 1806, à neuf heures du soir. »

Quant à ce grand échafaudage de police et d'espionnage dont parlait le mauvais livre que nous venons de parcourir, échafaudage qui a fait tant de bruit dans le monde à la même époque ; quel état du continent peut se vanter d'en avoir eu moins que le gouvernement français ? Et cependant quel terrain pouvait en

demander plus que la France ! Quelles circonstances le commandaient plus impérieusement ! Tous les pamphlets de l'Europe se sont dirigés sur ce point, pour rendre odieux chez autrui ce qu'ils cherchaient par là à cacher d'autant plus chez eux. Toutefois, ces mesures, si nécessaires en principe, avilissantes sans doute dans leurs détails, n'ont jamais été traitées que fort en grand par l'Empereur, et toujours d'après sa maxime constante, qu'il n'y a que ce qui est indispensable qui doive être fait. Je l'ai souvent entendu, au Conseil d'Etat, se faire rendre compte de ces objets, les traiter avec une sollicitude particulière, les corriger, chercher à en prévenir les inconvéniens, créer des commissions de son conseil pour aller visiter les prisons, et lui faire des rapports directs. Employé moi-même dans une mission de cette nature, j'ai pu me convaincre, en effet, de tous les abus, de toutes les vexations des subalternes ; mais aussi de toute l'inclination et de l'extrême désir du Souverain de les réprimer.

L'Empereur voulut même, disait-il, chercher à relever, aux yeux des peuples, cette branche

d'administration que flétrissaient en quelque sorte les préjugés et l'opinion, en la confiant à quelqu'un dont le caractère et la moralité seraient sans reproches. Il fit appeler, en 1810, à Fontainebleau, un de ses conseillers d'État. Celui-ci avait été émigré, ou à peu près. Sa famille, sa première éducation, ses premières opinions, tout eût pu le rendre suspect à quelqu'un de plus défiant que l'Empereur. Dans le cours de la conversation, il lui demanda : « Si » le comte de Lille se découvrait maintenant à » Paris, et que vous fussiez chargé de la police, » le feriez-vous arrêter? — Oui, sans doute, » répondit le conseiller d'État, parce qu'il aurait » rompu son ban, et qu'il y serait en opposition » à toutes les lois existantes. » Et l'Empereur continuant à poser des questions auxquelles il fut répondu à sa satisfaction, il termina, disant : « Eh! bien, retournez à Paris, je vous » y fais mon préfet de Police. »

Quant au secret des lettres sous le gouvernement de Napoléon, quoiqu'on en ait dit dans le public, on en lisait très-peu à la poste, assurait l'Empereur : celles qu'on rendait aux par-

ticuliers, ouvertes ou recachetées, n'avaient pas été lues la plupart du temps; jamais on n'en eût fini. Ce moyen était employé, bien plus pour prévenir les correspondances dangereuses, que pour les découvrir. Les lettres réellement lues n'en conservaient aucune trace; les précautions étaient des plus complètes. Il existait depuis Louis XIV, disait l'Empereur, un bureau de *police politique* pour découvrir les relations avec l'étranger. Depuis ce souverain, les mêmes familles en étaient demeurées en possession; les individus et leurs fonctions étaient inconnus; c'était un véritable emploi. Leur éducation s'était achevée à grands frais dans les diverses capitales de l'Europe; ils avaient leur morale particulière, et se prêtaient avec répugnance à l'examen des lettres de l'intérieur; c'était pourtant eux qui l'exerçaient. Dès que quelqu'un se trouvait couché sur la liste de cette importante surveillance, ses armes, son cachet étaient aussitôt gravés par le bureau, si bien que ses lettres, après avoir été lues, parvenaient néanmoins intactes, et sans aucun indice de soupçon, à leur adresse. Ces circonstances,

les graves inconvéniens qu'elles pouvaient amener, les grands résultats qu'elles pouvaient produire, faisaient la principale importance du directeur-général des postes, et commandaient dans sa personne beaucoup de prudence, de sagesse et de sagacité.

L'Empereur a donné à ce sujet de grandes louanges à M. Lavalette; il n'était nullement partisan, du reste, de cette mesure, disait-il; car, quant aux lumières diplomatiques qu'elle pouvait procurer, il ne pensait pas qu'elles pussent répondre aux dépenses qu'elles occasionnaient : ce bureau coûtait six cent mille francs. Et quant à la surveillance exercée sur les lettres des citoyens, il croyait qu'elle pouvait causer plus de mal que de bien. « Rarement, disait-il, » les conspirations se traitent par cette voie; et » quant aux opinions individuelles obtenues par » les correspondances épistolaires, elles peuvent » devenir plus funestes qu'utiles au prince, » surtout avec notre caractère. De qui ne nous » plaignons-nous pas avec notre expansion et » notre mobilité nationales? Tel que j'aurai » maltraité à mon lever, observait-il, écrira

» dans le jour que je suis un tyran : il m'aura
» comblé de louanges la veille, et le lendemain,
» peut-être, il sera prêt à donner sa vie pour
» moi. La violation du secret des lettres peut
» donc faire perdre au prince ses meilleurs amis,
» en lui inspirant à tort de la méfiance et des
» préventions; d'autant plus que les ennemis
» capables d'être dangereux sont toujours assez
» rusés pour ne pas s'exposer à ce danger. Il
» est tel de mes ministres dont je n'ai jamais
» pu surprendre une lettre. »

Je crois avoir déjà dit qu'au retour de l'île d'Elbe, on a trouvé, aux Tuileries, une foule de pétitions et de pièces où Napoléon se trouvait fort indécemment mentionné : il les fit brûler. « Elles eussent formé un recueil bien
» abject, disait l'Empereur. J'eus un moment
» l'idée d'en insérer quelques-unes dans le Moni-
» teur ; elles auraient dégradé quelques indivi-
» dus, mais n'eussent rien appris sur le cœur hu-
» main : les hommes sont toujours les mêmes! »

L'Empereur, du reste, était loin de connaître tout ce que la police exécutait en son nom sur les écrits et sur les individus : il n'en avait ni le

temps ni les moyens. Aussi tous les jours apprend-il de nous, ou par des pamphlets qui lui tombent sous la main, des arrestations d'individus ou des suppressions d'ouvrages qui sont tout à fait neuves pour lui.

En parlant des ouvrages cartonnés ou défendus par la police, sous son règne, l'Empereur disait que n'ayant rien à faire à l'île d'Elbe, il s'y était amusé à parcourir quelques-uns de ces ouvrages, et souvent il ne concevait pas les motifs que la police avait eus, dans la plupart des prohibitions qu'elle avait ordonnées.

De là il est passé à discuter la liberté ou la limitation de la presse. C'est selon lui une question interminable et qui n'admet point de demi-mesure. Ce n'est pas le principe en lui-même, dit-il, qui apporte la grande difficulté ; mais bien les circonstances sur lesquelles on aura à faire l'application de ce principe pris dans le sens abstrait. L'Empereur serait même par nature, disait-il, pour la liberté illimitée.

C'est sous ce même point de vue, et avec les mêmes raisonnemens, que je l'ai vu constamment traiter ici toutes les grandes questions;

aussi Napoléon a-t-il vraiment été et doit-il demeurer, avec le temps, le type, l'étendart et le prince des idées libérales : elles sont dans son cœur, dans ses principes, dans sa logique. Si parfois ses actions semblent s'en être écartées, c'est que les circonstances l'ont impérieusement maîtrisé. En voici une preuve que j'acquis dans le temps, et que je n'appréciais pas alors autant qu'aujourd'hui.

Causant à l'écart dans un de ces cercles du soir aux Tuileries, avec trois ou quatre personnes de la Cour groupées autour de lui, ainsi que cela arrivait souvent, il termina une grande question politique par ces paroles remarquables : « Car moi aussi je suis foncièrement et naturel» lement pour un gouvernement fixe et *modéré*. » Et comme la figure d'un des interlocuteurs lui exprimait quelque surprise. « Vous ne le croyez » pas, continua-t-il : pourquoi? Est-ce parce » que ma marche ne semble point d'accord avec » mes paroles? Mais, mon cher, que vous con» naîtriez peu les choses et les hommes! La né» cessité du moment n'est-elle donc rien à vos » yeux? Je n'aurais qu'à relâcher les rênes, et

» vous verriez un beau tapage; ni vous ni moi » ne coucherions peut-être pas après demain » aux Tuileries. »

Mercredi 20 au Samedi 23.

Première tournée de l'Empereur à cheval. — Dureté des instructions ministérielles à son égard. — Nos peines, nos plaintes. — Paroles de l'Empereur. — Réponses brutales.

L'Empereur est monté à cheval après déjeûner. Nous avons pris le chemin de la ferme; nous avons rencontré le fermier dans le jardin de la compagnie; nous nous en sommes fait suivre. Nous avons parcouru tout le terrain avec lui; l'Empereur lui faisant une foule de questions sur tous les détails de sa ferme, ainsi qu'il le faisait, me disait-il, dans ses chasses aux environs de Versailles, où il discutait avec les fermiers les idées du Conseil d'État, pour venir reproduire ensuite à ce même Conseil d'État les objections des fermiers. Nous avons prolongé le terrain de Longwood le long de la vallée, jusqu'à ce que les chevaux n'ayant plus de passage, nous nous sommes vus contraints de

rétrograder. Nous avons alors traversé le vallon, gagné le plateau du camp, couru jusqu'à la montagne des Signaux, et prolongeant sa crête, nous sommes venus, en dehors du camp, par la maison des Signaux, jusqu'au chemin qui conduit de Longwood chez Mme Bertrand. L'Empereur voulait d'abord aller jusque chez elle; mais à mi-chemin il s'est ravisé, et nous sommes rentrés dans Longwood.

Les instructions des ministres anglais, à l'égard de l'Empereur à Sainte-Hélène, avaient été dictées avec cette dureté et ce scandale qui ont présidé en Europe à leur violation solennelle du droit des gens. Un officier anglais devait être constamment à la table de l'Empereur; mesure barbare qui nous eût privés de la douceur de nous trouver en famille : on ne s'en abstint que parce que l'Empereur n'eût jamais mangé que dans sa chambre. Peut-être se repentait-il, et j'ai de bonnes raisons de le croire, de n'en avoir pas agi ainsi à bord du Northumberland.

Un officier anglais devait sans cesse accompagner l'Empereur à cheval; gêne cruelle qui tendait à ne pas lui permettre un moment de

distraction dans sa malheureuse situation. On y renonça, du moins pour l'intérieur de certaines limites qu'on nous fixa à cet effet, parce que l'Empereur avait déclaré qu'autrement il ne monterait jamais à cheval.

Dans notre triste situation, chaque jour venait ajouter quelque chose à nos contrariétés; c'était sans cesse une piqûre nouvelle, d'autant plus cruelle que le mal s'établissait pour un long avenir.

Ulcérés comme il était permis de l'être, nous étions sensibles à tout; et trop souvent les motifs qu'on nous donnait prenaient encore les couleurs de l'ironie. Ainsi des sentinelles étaient mises, à la nuit, sous les fenêtres de l'Empereur et jusqu'à nos portes; c'était, nous disait-on, pour notre propre sûreté. On gênait la libre communication avec les habitans, on nous mettait au secret, et l'on répondait que c'était pour que l'Empereur ne fût point importuné. Les consignes, les ordres, variaient sans cesse; nous vivions dans la perplexité, dans l'hésitation, dans la crainte d'être exposés à chaque pas à quelqu'affront imprévu. L'Empereur, qui ressentait

vivement toutes ces choses, prit le parti d'en faire écrire à l'Amiral par M. de Montholon. Il parlait avec chaleur, et accompagnait ses paroles d'observations dignes de remarque. « Que l'A-» miral ne s'attende pas, disait-il, que je traite » aucun de ces objets avec lui. S'il venait de-» main, malgré mon juste ressentiment, il me » trouverait le visage aussi riant et la conversa-» tion aussi insignifiante que de coutume; non » qu'il y eût de la dissimulation de ma part, ce » ne serait que le fruit de mon expérience. Je » me souviens encore de lord Withworth qui » remplit l'Europe d'une longue conversation » avec moi dont à peine quelques mots étaient » vrais. Toutefois ce fut alors ma faute; elle fut » assez forte pour m'apprendre à n'y plus reve-» nir. Aujourd'hui l'Empereur a gouverné trop » long-temps, pour ne pas savoir qu'il ne doit » point se commettre à la discrétion de quel-» qu'un, auquel il donnerait le droit de dire à » faux : *l'Empereur m'a dit cela;* car l'Empereur » n'aurait pas même la ressource d'affirmer que » non. Un témoignage en vaut un autre; il faut » donc de nécessité qu'il employe quelqu'un

» qui puisse dire au narrateur qu'il ment dans » ce qu'il lui fait dire, et qu'il est prêt à lui » rendre raison de son expression, ce que l'Em- » pereur ne saurait faire. »

La lettre de M. de Montholon était vive, la réponse fut injurieuse et brutale : *On ne connaissait pas telle chose à Sainte-Hélène qu'un Empereur; la justice et la modération du Gouvernement anglais à notre égard, seraient l'admiration des âges futurs*, etc., etc... Le docteur O'Méara fut chargé d'accompagner cette réponse écrite d'additions verbales les plus révoltantes; de demander par exemple, si l'Empereur désirait que l'Amiral lui envoyât des libelles et des lettres anonymes atroces qu'il avait reçus à son adresse, etc., etc....

Je travaillais avec l'Empereur quand on lui rendit compte de cette réponse. Je ne pus cacher l'étonnement et l'indignation que me causaient certaines expressions. Toutefois la philosophie seule devait nous tenir lieu de ressentiment : il fallait bien se dire que toute satisfaction était hors de notre pouvoir; car adresser une plainte directe au Prince Régent,

c'eût été ménager peut-être une jouissance à ce prince, et à celui qui nous offensait un titre méritoire; et puis d'ailleurs il ne pouvait exister de plaintes de l'Empereur adressées à qui que ce fût sur la terre; il n'était plus pour lui, à cet égard, d'autre tribunal que Dieu, les nations et la postérité.

Le 23, la frégate la Doris est arrivée du Cap : elle apportait sept chevaux qui y avaient été achetés pour l'Empereur.

Dimanche 24.

Mépris de l'Empereur pour la popularité; ses motifs, ses argumens, etc. — Sur ma femme. — La mère et la sœur du général Gourgaud.

L'Empereur lisait quelque chose dans lequel on le faisait parler avec trop de bonté; il s'est récrié sur l'erreur de l'écrivain : « Comment » a-t-on pu me faire dire cela? C'est trop tendre, » trop doucereux pour moi; on sait bien que je » ne le suis pas. — Sire, disais-je, on a eu une » bonne intention; la chose est innocente en » elle-même, et a pu produire un bon résultat » au dehors. Cette réputation de bonté, que

» vous semblez vouloir dédaigner, eût pu avoir » un poids immense sur l'opinion; elle eût pré- » venu du moins les couleurs, dont un système » en Europe a faussement peint Votre Majesté » aux yeux des peuples. Votre cœur, que je » connais à présent, est certainement aussi bon » que celui de Henri IV, que je n'ai pas connu; » eh bien! sa bonté est encore proverbiale; il » est demeuré une idole, et je soupçonne que » Henri IV était un tant soit peu charlatan; » pourquoi Votre Majesté a-t-elle dédaigné de » l'être? Elle montre trop d'horreur pour cette » espèce de moyen. Après tout, c'est le charla- » tanisme qui gouverne le monde; heureux » toutefois quand il n'est qu'innocent! »

L'Empereur s'est mis à rire de ce qu'il appelait mon verbiage. « Mon cher, qu'est-ce que » la popularité, la débonnaireté? disait-il. Qui » fut plus populaire, plus débonnaire que le » malheureux Louis XVI? Pourtant quelle a été » sa destinée? Il a péri! C'est qu'il faut servir » dignement le peuple, et ne pas s'occuper de » lui plaire : la belle manière de le gagner, c'est » de lui faire du bien; rien n'est plus dangereux

» que de le flatter : s'il n'a pas ensuite tout ce » qu'il veut, il s'irrite et pense qu'on lui a man- » qué de parole; et si alors on lui résiste, il » hait d'autant plus qu'il se dit trompé. Le » premier devoir du prince, sans doute, est de » faire ce que veut le peuple; mais ce que » veut le peuple n'est presque jamais ce qu'il » dit : sa volonté, ses besoins, doivent se trou- » ver moins dans sa bouche que dans le cœur » du prince.

» Tout système peut sans doute se soutenir : » celui de la débonnaireté comme celui de la » sévérité; chacun a ses avantages et ses incon- véniens : tout se balance dans ce bas monde. » Que si vous me demandez à quoi ont pu me » servir mes expressions et mes formes sévères, » je répondrai : « A m'épargner de faire ce dont » je menaçais. » « Quel mal, après tout, ai-je fait? » Quel sang ai-je versé? Qui peut se vanter, » dans les circonstances où je me suis trouvé, » qu'il eût fait mieux? Quelle époque de l'his- » toire, semblable à mes difficultés, offre mes » innocens résultats? Car que me reproche-t-on, » On a saisi les archives de mon administration,

» on est demeuré maître de mes papiers, qu'a-» t-on eu à mettre au grand jour? Tous les » souverains, dans ma position, au milieu des » factions, des troubles, des conspirations, ne » sont-ils pas entourés de meurtres et d'exécu-» tions? Voyez pourtant quel a été avec moi le » calme subit de la France? Cette marche vous » étonne, continua-t-il en riant, vous qui parfois » montrez la douceur et la *naïveté* d'un enfant? »

Et me voilà, dans ma propre défense, soutenant vivement à mon tour que tous les systèmes pouvaient avoir leur avantage. « Tout homme, » convenais-je, doit se créer sans doute un » caractère par l'éducation; mais il faut qu'il » en pose les bases sur celui que lui a donné la » nature; autrement il court le risque de perdre » les avantages de celui-ci, sans obtenir ceux du » caractère qu'il voudrait se donner; ce pourrait » n'être plus qu'un instrument qui fausserait » sans cesse. Le cours de la vie de chacun doit » être, après tout, le résultat évident, le vrai » jugement de son caractère. Or, de quoi pour-» rai-je avoir à me plaindre? Du dernier degré » de la misère? Je me suis relevé seul à une

» assez belle aisance, et du pavé de Londres, je » suis parvenu aux marches de votre trône, aux » siéges de votre conseil; le tout sans que j'aie » à être embarrassé, devant qui que ce soit, » d'aucune parole, d'aucun écrit, d'aucune dé- » marche. N'est-ce pas aussi avoir produit en » petit mes petites merveilles? Et qu'aurais-je » donc pu faire de mieux avec un autre tour » donné à mon caractère? »

On est venu interrompre la conversation, pour dire à l'Empereur que l'Amiral et des dames, venues par la Doris, sollicitaient la faveur d'être présentés. L'Empereur a répondu sèchement qu'il ne voyait personne, qu'on le laissât tranquille.

Au point où nous en étions, la politesse personnelle de l'Amiral était une injure de plus, et quant à ceux qui le suivaient, comme on ne pouvait venir à nous qu'avec la permission de l'amiral, l'Empereur ne pouvait accorder qu'on fît ainsi les honneurs de sa personne : s'il était au secret, il fallait qu'on le signifiât; s'il n'y était pas, il devait voir qui bon lui semblait sans l'intervention de personne. Il ne fallait pas

surtout qu'on se targuât en Europe de l'entourer de toutes sortes d'égards et de respects, quand on ne l'abreuvait que d'inconvenances et de caprices.

L'Empereur est sorti à cinq heures et s'est promené dans le jardin. Le général, colonel du 53e régiment, est venu l'y trouver, et lui a demandé la permission de lui présenter, le lendemain, son corps d'officiers; l'Empereur l'a accepté pour trois heures.

Demeurés seuls nous deux, l'Empereur a prolongé sa promenade; il s'est arrêté devant une des plates-bandes, à considérer une fleur, et m'a demandé si ce n'était pas là un lys; c'en était un magnifique . . . .

Après le dîner, durant notre reversi accoutumé, dont l'Empereur commençait du reste à se fatiguer: « Où croyez-vous, m'a-t-il dit tout-» à-coup, que soit en ce moment Mme de Las » Cases? — Hélas! Sire, lui ai-je répondu, » Dieu le sait! — Elle est à Paris, a-t-il con-» tinué, c'est aujourd'hui mardi, il est neuf » heures, elle est à l'Opéra. — Non, Sire, elle » est trop bonne femme pour être au spectacle

» quand je suis ici. — Voilà bien les maris, » disait l'Empereur en riant, toujours confians » et crédules ! » Puis passant au général Gourgaud, il l'a plaisanté de même sur sa mère et sa sœur. Celui-ci, s'en attristant beaucoup, et ses yeux se mouillant, l'Empereur le regardant de côté, disait d'une manière charmante : » N'est-ce pas bien méchant à moi, bien bar» bare, bien tyran, de toucher ainsi des cordes » si tendres? * »

L'Empereur me demandait ensuite combien j'avais d'enfans ; quand et comment j'avais connu Mme de Las Cases. Je lui répondais que Mme de Las Cases était ma première connaissance dans la vie; que notre mariage était un nœud que nous avions lié nous-mêmes dans

* Le général Gourgaud avait pour sa mère et sa sœur une tendresse extrême ; il en était aimé de même. Ses soins pour elles allaient au point de leur peindre, dans ses lettres, Ste.-Hélène comme un lieu de délices, afin de les tranquilliser sur son compte : c'étaient des forêts d'orangers, de citronniers ; un printemps perpétuel, en un mot tout à fait du roman. Et les ministres anglais n'ont pas rougi, plus tard, de faire tourner contre lui ces innocentes supercheries de sa sollicitude filiale ! ! !

notre enfance, et que pourtant il avait fallu la plupart des événemens de la révolution pour pouvoir l'accomplir, etc., etc.

Lundi 25.

L'Empereur souvent blessé dans ses campagnes. — Cosaques. — Jérusalem délivrée.

L'Empereur, qui n'avait pas été bien la veille, a continué d'être indisposé, et a fait prévenir qu'il ne pourrait pas recevoir les officiers du 53e, ainsi qu'il l'avait fixé. Vers le milieu du jour il m'a fait appeler, et nous avons relu quelque chapitres de la campagne d'Italie. Je comparais celui de la bataille d'Arcole à un chant de l'Iliade.

Quelque temps avant l'heure du dîner, nous nous trouvions réunis autour de lui dans sa chambre; on est venu nous dire que nous étions servis; il nous a renvoyés; je sortais le dernier, il m'a retenu. « Restez, m'a-t-il dit, » nous dînerons ensemble. Nous sommes les » vieux, laissons aller les jeunes; nous nous » tiendrons compagnie. » Puis il a voulu s'ha-

biller, ayant l'intention, disait-il, de passer dans le salon après son dîner.

En faisant sa toilette, il passait sa main sur sa cuisse gauche, où se voyait un trou considérable; il y enfonçait le doigt en me le montrant significativement, et voyant que j'ignorais ce que ce pouvait être, il m'a dit que c'était le coup de baïonnette qui avait failli lui coûter la cuisse au siége de Toulon. Marchand, qui l'habillait, s'est permis d'observer qu'on le savait bien à bord du Northumberland; qu'un des hommes de l'équipage lui avait dit, lorsqu'on y arriva, que c'était un Anglais qui, le premier avait blessé notre Empereur.

L'Empereur prenant alors ce sujet, disait qu'on avait généralement admiré et prôné le rare bonheur qui le tenait comme invulnérable au milieu de tant de batailles. « Et l'on était » dans l'erreur, ajoutait-il, seulement j'avais » toujours fait mystère de tous mes dangers. » Et il a raconté qu'il avait eu trois chevaux tués sous lui au siége de Toulon; qu'il en avait eu plusieurs tués ou blessés dans ses campagnes d'Italie; trois ou quatre au siége de Saint-Jean-

d'Acre. Qu'il avait été blessé maintes fois : qu'à la bataille de Ratisbonne, une balle lui avait frappé le talon ; qu'à celle d'Esling ou de Wagram, je ne saurais dire laquelle, un autre coup de feu lui avait déchiré la botte, le bas et la peau de la jambe gauche ; en 1814, il avait perdu un cheval et son chapeau à Arcis-sur-Aube, ou dans son voisinage ; et après le combat de Brienne, en rentrant le soir à son quartier-général, triste et méditatif, il se trouva chargé inopinément par des Cosaques qui avaient passé sur les derrières de l'armée ; il en repoussa un de la main, et se vit contraint de tirer son épée pour sa défense personnelle ; plusieurs de ces Cosaques furent tués à ses côtés. « Mais ce qui donne un prix bien extraor» dinaire à cette circonstance, disait-il, c'est » qu'elle se passa auprès d'un arbre que je con» sidérais en cet instant, et que je reconnais» sais pour être celui au pied duquel, durant » nos récréations, à l'âge de douze ans, je ve» vais lire la Jérusalem délivrée. » C'était donc là que Napoléon avait éprouvé sans doute les premières émotions de la gloire !

L'Empereur répétait qu'il avait été très-souvent exposé dans ses batailles; mais on le taisait toujours avec le plus grand soin. Il avait recommandé, une fois pour toutes, le silence le plus absolu sur toutes les circonstances de cette nature. « Quelle confusion, quel désordre » n'eussent pas résulté du plus léger bruit, du » plus petit doute touchant mon existence, disait-il. A ma vie, se rattachait le sort d'un » grand empire, toute la politique et les destinées de l'Europe! »

Cette habitude, du reste, de tenir ces circonstances secrètes, faisait, ajoutait-il en ce moment, qu'il n'avait pas songé à les relater dans ses campagnes; et puis elles étaient aujourd'hui presque hors de sa mémoire; ce n'était plus guère, disait-il, que par hasard et dans le cours de ses conversations qu'elles pouvaient lui revenir, etc., etc.

Mardi 26.

Ma conversation avec un Anglais.

L'Empereur a continué d'être indisposé.

Un des Anglais, dont la femme avait été re-

fusée hier à la suite de l'Amiral, est venu me rendre visite ce matin, dans l'intention d'essayer une nouvelle et dernière tentative pour parvenir à Napoléon. Cet Anglais parlait très-bien le français, ayant demeuré en France pendant toute la guerre. C'était un de ceux connus dans le temps sous le nom de *détenus ;* un de ceux qui, venus en France comme voyageurs, s'y trouvèrent arrêtés par le Premier Consul, lors de la rupture du traité d'Amiens, en représaille de ce que le gouvernement anglais avait, suivant sa coutume, saisi nos bâtimens marchands avant de nous déclarer la guerre. Cette circonstance causa une longue et vive discussion entre les deux gouvernemens, et empêcha même, durant toute la guerre, un cartel d'échange. Les ministres anglais s'obstinèrent à ne vouloir pas regarder leurs compatriotes arrêtés comme des prisonniers, dans la crainte que ce ne fût une renonciation implicite à leur espèce de *droit de piraterie.* Toutefois cette obstination de leur part valut une longue captivité à leurs compatriotes; ils ont été retenus en France plus de dix ans : c'est

l'absence du siége de Troye, aussi longue, aussi pénible; mais moins glorieuse.

Cet Anglais était beau-frère de l'Amiral Burton, qui venait de mourir, commandant la station de l'Inde. Cette circonstance pouvait lui donner quelques rapports directs avec les ministres, à son arrivée en Angleterre; il pouvait avoir été choisi par l'Amiral pour y rendre bien des choses qui nous concernent; je n'ai donc pas refusé la conversation, je l'ai même prolongée. Elle a duré plus de deux heures, toute calculée de ma part sur ce qu'il pouvait redire à l'Amiral, répéter au gouvernement ou dans les cercles en Angleterre. J'en fais grâce; on n'y retrouverait que l'éternelle récapitulation de nos reproches et de nos griefs, la fastidieuse répétition de nos plaintes et de nos douleurs; ce serait encore et toujours, la violation des droits estimés les plus sacrés; l'outrage fait à notre bonne foi; l'arrogance, l'impudeur, les plus basses insultes du pouvoir, etc. J'ai particulièrement appuyé sur les mauvais traitemens qu'on nous faisait éprouver ici; sur le travers d'esprit de celui qui tenait ici nos chaînes. « Sa gloire, disais-je, n'est

» pas de nous soumettre ; mais bien plutôt de » nous satisfaire. Il devrait nous faire oublier, » à force d'égards, toute la rigueur et les injus- » tices de la politique. Rechercherait-il la ré- » probation des hommes, lorsque sa bonne for- » tune le conduisait à mêler noblement son » nom à celui de l'homme du temps, du héros » de l'histoire? Objecterait-il ses instructions ? » Mais encore, dans nos mœurs européennes, » l'honneur est là pour les interpréter convena- » blement, etc., etc.

Mon Anglais m'a écouté avec beaucoup d'attention ; il a montré même parfois un intérêt marqué, approuvant fort plusieurs de mes observations ; mais aura-t-il été sincère, et ne tiendra-t-il pas à Londres un langage tout à fait différent ?

Chaque fois qu'un bâtiment arrive de Sainte-Hélène en Angleterre, les papiers publics présentent aussitôt sur les captifs de Longwood des relations infidèles, absurdes, qui doivent nécessairement les rendre ridicules à la masse du public. Comme nous nous en exprimions ici avec amertume, des Anglais honnêtes et distingués,

nous dirent : « Ne vous y méprenez pas, ces » injures ne viennent pas sans doute de nos » compatriotes qui vous visitent ici ; mais bien » de nos ministres à Londres ; car aux excès et » à la violence du pouvoir, l'administration qui » nous gouverne aujourd'hui, joint toute la pe- » titesse des intrigues les plus basses et les » plus viles. »

Mercredi 27.

Sur l'émigration. — Bienfaisance des Anglais. — Ressources des émigrés, etc.

L'Empereur se trouvant mieux est monté à cheval vers une heure, et au retour a reçu les officiers du 53ᵉ. Il a été pour eux tout à fait aimable et gracieux.

Après cette visite, l'Empereur, qui m'avait dit de demeurer avec lui, s'est promené dans le jardin ; je lui ai rendu compte de ma conversation de la veille avec l'Anglais qui était venu me faire visite. De là ses questions se sont portées sur l'émigration, Londres et les Anglais.

Je lui disais que l'émigration n'aimait pas les Anglais ; mais qu'il y avait peu d'émigrés qui ne se fussent attachés à quelque Anglais : que

les Anglais n'aimaient point l'émigration; mais qu'il y avait peu de familles anglaises qui n'eussent adopté quelque Français. Ce devait être là toute la clef des sentimens et des rapports, souvent contradictoires, qu'on rencontre d'ordinaire sur cet objet. Quant au bien qu'ils nous avaient fait, surtout la classe mitoyenne, qui est celle qui caractérise toujours un peuple, il était au-delà de toute expression, et nous endette envers elle d'une véritable reconnaissance. Il est difficile d'énumérer les bienfaits particuliers, les institutions bienveillantes, les mesures charitables employées vis-à-vis de nous; se sont les particuliers qui, par leur exemple, ont amené le Gouvernement à des secours réguliers; et quand ceux-ci ont été établis, les autres n'ont point cessé.

L'Empereur me demandait si j'avais participé à ces secours. J'avais trouvé plus doux de ne rien devoir qu'à mon travail, et l'organisation sociale et industrielle de l'Angleterre était telle, qu'avec ce sentiment on était sûr de réussir.

« Mais n'avez-vous jamais aperçu l'occasion de » faire fortune? — Deux fois. Un évêque de

» Rodez, *Colbert*, Ecossais de naissance, qui » m'aimait beaucoup, me proposa de suivre son » frère à la Jamaïque : il y allait chef du pou- » voir exécutif, était un des planteurs les plus » considérables; il m'eût confié la gestion de ses » biens, et m'eût fait avoir celle de ses amis; » l'évêque me garantissait en trois ans une véri- » table fortune. Je ne pus m'y résoudre, je pré- » férai continuer une vie misérable, à m'éloi- » gner des côtes de France.

» Une autre fois, des amis voulaient m'en- » voyer dans l'Inde; j'y eusse été employé, pro- » tégé; on me garantissait encore, en très-peu » de temps, une fortune considérable. Je ne » voulus pas; je me trouvais trop âgé, c'était » trop loin, disais-je. Il y a vingt ans de cela, » et je suis à Sainte-Hélène.

» Cependant il en était peu dont l'émigration, » dans le principe, eût été plus dure, bien » qu'il n'en fût pas de plus brillante vers sa fin. » Je m'étais vu plus d'une fois à la veille de » manquer littéralement de tout; pourtant je » n'avais jamais été découragé ni même mal- » heureux. J'avais trouvé le vrai trésor de la phi-

» losophie en me comparant au grand nombre
» de ceux qui, autour de moi, étaient plus mal-
» heureux encore; aux vieillards, aux femmes,
» à ceux qui, dépourvus d'une certaine instruc-
» tion, de certaines facultés, n'apprendraient
» jamais une langue étrangère, ne sauraient
» jamais se créer aucun moyen. Moi, j'avais de
» la jeunesse, de l'ardeur, je me sentais capable
» de quelque chose, j'étais plein d'espérance; je
» montrais ce que je ne savais pas, tout ce
» qu'on voulait; j'apprenais la veille ce qu'on
» me demandait pour le lendemain. Plus tard
» mon Atlas historique fut une idée heureuse
» qui m'ouvrit une mine d'or; ce n'était pour-
» tant alors qu'une véritable esquisse; mais, à
» Londres, tout s'encourage, tout se vend; et
» puis le Ciel bénit mes efforts. Débarqué à
» l'entrée de la Tamise, j'avais gagné Londres à
pied, n'ayant que sept louis dans ma poche,
sans connaissances, sans recommandations sur
» ces rives étrangères; j'en sortis en poste, pos-
» sédant deux mille cinq cents guinées, ayant
» fait des amis tendres pour lesquels j'aurais
» donné ma vie. »

« Mais moi, si j'avais émigré, disait l'Empe-
» reur, quel eût été mon sort, mon lot? » Il parcourait alors inutilement diverses directions, et s'arrêtait constamment sur le militaire. « J'y
» aurais toujours bien fourni ma carrière, après
» tout, disait-il. — Cela n'est pas sûr, répon-
» dais-je, Sire; vous vous fussiez trouvé étouffé
» dans la foule. Arrivé à Coblentz ou dans tout
» corps français, vous eussiez été classé d'après
» le rang du tableau; rien n'eût pu vous le faire
» franchir; car nous étions stricts observateurs
» des formes, etc., etc. »

L'Empereur me demandait ensuite quand et comment j'étais rentré. — « Après la paix d'A-
» miens, par le bienfait de votre amnistie; en-
» core m'étais-je glissé par contrebande dans
» une famille anglaise, pour atteindre Paris plus
» tôt. Dès que j'y fus arrivé, de peur de com-
» promettre cette famille, j'allai moi-même faire
» ma déclaration à la police, qui me donna une
» carte que je devais faire viser toutes les se-
» maines ou tous les mois; je n'en fis rien, et
» il ne m'en arriva rien. J'étais décidé à me
» conduire sagement; qu'avais-je à craindre?

» disais-je. Cependant, une fois, je vis qu'il eût » pu m'en coûter cher : c'était le moment le » plus violent de la crise de Georges et Piche- » gru ; d'ordinaire je passais mes soirées dans » des sociétés intimes dans ma propre maison, je » ne sortais presque jamais ; mais ici, conduit » par la fatalité, peut-être par le vif intérêt que » je prenais à la chose du jour, je m'égarai un » soir assez tard dans le faubourg Saint-Germain ; » je manquai le passage du pont Louis XVI, » que je connaissais si bien, et allai déboucher » sur le boulevard des Invalides, sans plus savoir » où je me trouvais. Les postes étaient doublés » partout et multipliés, je demandai ma route » à une sentinelle ; j'entendis distinctement son » camarade, à quelques pas de là, lui deman- » der pourquoi il ne m'arrêtait pas ; celui-ci ré- » pondit que je ne faisais aucun mal. Je gagnai » mon gîte à pas redoublés, frémissant sur le » danger que je venais de courir : j'étais en con- » travention formelle vis-à-vis de la police ; mon » émigration, mon nom, mes habitudes, mes » opinions, me classaient parmi les mécontens ; » tous les renseignemens qu'on eût pris m'eus-

» sent été défavorable, je n'aurais pu me récla-
» mer de personne; on eût trouvé dans ma po-
» che, et c'est ce qui me frappait davantage,
» cinq guinées : bien que je fusse en France
» depuis plus de deux ans, c'était les dernières
» que m'avait valu mon travail, je les portais
» toujours, je les ai ici, leur vue était pour moi
» une espèce de bonheur, elles me rappelaient
» un temps pénible qui n'était plus. Or, que ne
» pouvait-il, que ne devait-il pas arriver par le
» concours de toutes ces circonstances? J'aurais
» eu beau nier, affirmer; personne ne m'eût
» cru; j'eusse beaucoup souffert sans doute, et
» pourtant je n'étais nullement coupable. Voilà
» cependant la justice des hommes! Toutefois,
» je ne me mis pas plus en règle vis-à-vis de la
» police, et il ne m'arriva jamais rien.

» Lorsque je fus présenté à la Cour de Votre
» Majesté, les émigrés qui étaient dans le même
» cas que moi, firent lever leur surveillance
» qui était de dix ans; moi, je me promis bien
» de laisser finir la mienne de sa belle mort.
» Invité, au nom de Votre Majesté, à une fête
» qu'elle donnait à Fontainebleau, je trouvai

» plaisant d'aller à la police demander un passe-
» port. On convint qu'il m'était régulièrement
» nécessaire; mais on me le refusa, pour ne pas
» rendre, dit-on, l'administration ridicule. Plus
» tard, devenu Chambellan de Votre Majesté,
» j'eus à faire un voyage privé; et pour cette
» fois, ils m'affranchirent pour toujours, et en
» riant de toute formalité future.

» Au retour de Votre Majesté, en 1815,
» voulant rendre service à quelques émigrés
» qui étaient revenus avec le Roi, j'allai pour
» eux à la police. J'étais un conseiller d'État,
» tous les registres me furent ouverts. Après
» l'article de mes amis, je fus curieux de con-
» naître le mien; j'appris que j'y étais noté
» comme grand courtisan de M. le Comte d'Ar-
» tois, à Londres. Je ne pus m'empêcher de
» réfléchir sur ce que pouvaient amener la diffé-
» rence des temps et la bizarrerie des révolu-
» tions. Du reste, ma note était tout à fait
» inexacte; j'allais bien, il est vrai, chez M. le
» Comte d'Artois; mais de mois en mois tout
» au plus peut-être; pour en être courtisan,
» avec la meilleure volonté, je ne l'aurais pas

» pu ; j'avais à pourvoir à ma subsistance de » chaque jour ; j'avais la fierté de vouloir vivre » de mes occupations, le temps m'était pré- » cieux. » J'amusais beaucoup l'Empereur par mon récit, et je trouvais un grand charme à le lui faire.

Aujourd'hui, la frégate la Doris a fait voile pour l'Europe.

Jeudi 28.

La famille de Briars est venue dans l'espoir de voir l'Empereur ; mais il s'est trouvé incommodé de nouveau. Sa santé s'altère ; cet endroit lui est visiblement contraire. Il m'a fait appeler à trois heures ; il avait eu un léger accès de fièvre, il se trouvait mieux. Il m'a beaucoup parlé de ses dispositions domestiques intérieures, qui parfois laissaient venir jusqu'à lui quelques tracasseries. Ensuite il a fait sa toilette pour essayer de se promener. Je l'ai décidé à remettre son gilet de flanelle que, dans ce lieu de température humide et inconstante, il avait imprudemment mis de côté.

Nous sommes allé nous promener au jardin ;

la conversation continuant toujours sur le même sujet que ci-dessus. L'Empereur marchant à l'aventure, a gagné les arbres à gomme qui prolongent le parc, causant de notre situation locale, de nos rapports avec les autorités, formant des conjectures sur les événemens politiques de l'Europe etc., etc. La pluie est venue nous surprendre, et nous a forcés à nous abriter sous un arbre. Le Grand-Maréchal et M. de Montholon sont venus nous joindre. Au retour l'Empereur m'a dit de le suivre, et s'est mis à jouer au piquet dans le salon avec Mme de Montholon. Il faisait fort humide, l'Empereur a désiré du feu; à peine allumé, la fumée nous a chassés, il a fallu nous réfugier dans la chambre même de l'Empereur où la partie a continué. Bientôt il n'a plus fait que tenir les cartes; sa conversation était venue tout à fait des plus intéressantes : il nous racontait des anecdotes de son plus petit intérieur, confirmant, redressant ou détruisant celles que Mme de Montholon ou moi lui disions avoir circulé dans le monde; rien n'était plus piquant, c'était une conversation toute confidentielle; aussi fût-ce un vrai

chagrin pour nous d'entendre annoncer à l'Empereur qu'il était servi.

Vendredi 29.

Excursion difficile. — Premier essai de notre vallée. — Marais perfide. — Momens caractéristiques. — Anglais désabusés. — Poison de Mithridate.

Il est un endroit de notre enclos d'où l'on voit au loin la partie de la mer où apparaissent les vaisseaux qui arrivent; là est un arbre au pied duquel on peut la considérer à son aise. J'étais dans l'habitude depuis quelques jours, d'y aller dans mes momens d'oisiveté pour voir arriver, me disais-je, le vaisseau qui doit terminer notre exil. Le célèbre Munich est demeuré vingt ans au fond de la Sibérie, buvant chaque jour à son retour à Saint-Pétersbourg, avant de voir arriver cet instant désiré. J'aurai son courage; mais j'espère n'avoir pas besoin de sa patience.

Depuis quelques jours des bâtimens se succédaient; de très-bon matin on en avait aperçu trois, dont j'en jugeai deux bâtimens de guerre. En revenant on me dit que l'Empereur était

déjà levé ; j'allai le trouver dans le jardin pour lui faire part de ma découverte. Il voulut déjeûner sous un arbre et me retint. Après le déjeûner il me dit de le suivre à cheval. Nous prolongeâmes, en dehors de Longwood, tous les arbres à gomme, et essayâmes, à l'extrémité, de descendre dans une vallée très-rapide et profondément sillonnée : c'étaient des sables, des cailloux presque mouvans, parsemés de ronces marines ; nous fûmes obligés de descendre de cheval. L'Empereur ordonna au général Gourgaud de prendre par un autre côté avec les chevaux et les deux piqueurs qui formaient notre suite ; il s'obstina à continuer, de sa personne, au milieu des difficultés où nous nous trouvions. Je lui donnais le bras ; nous descendions et regrimpions avec peine tous les ravins ; il regrettait la légèreté de sa jeunesse ; me reprochait d'être plus leste que lui : il y trouvait plus de différence que le peu d'âge qui nous sépare. C'est, disais-je, que je rajeunissais pour le servir. Chemin faisant il observait que ceux qui pourraient nous considérer en ce moment reconnaîtraient sans peine l'inquiétude et l'im-

patience françaises. « Au fait, disait-il, il n'y a » que des Français auxquels il puisse venir dans » l'idée de faire ce que nous faisons en cet ins- » tant. » Nous arrivâmes enfin tout haletans au bas de la vallée. * Ce que nous avions pris de loin pour un chemin tracé n'était qu'un petit ruisseau d'un pied et demi de large; nous voulûmes le traverser en attendant nos chevaux; mais les bords de ce petit ruisseau étaient perfides, ils semblaient d'une terre sèche qui nous supporta d'abord; mais bientôt nous nous sentîmes enfoncer subitement, comme si nous eussions été sur de la glace qui se fût brisée; nous étions menacés de disparaître. J'en avais déjà presque au-dessus du genou quand un effort m'en a fait sortir; je me suis retourné pour donner la main à l'Empereur, il était enfoncé des deux jambes, ses mains à terre, s'efforçant de se dégager. Ce n'est pas sans peine ni sans boue que nous avons retrouvé la terre ferme; moi ne pouvant m'empêcher de m'écrier : *Marais d'Arcole! Marais d'Arcole!* Nous

* Voyez la Carte géographique.

les avions travaillés quelques jours auparavant; Napoléon avait failli y demeurer. Pour lui il répétait en considérant ses vêtemens : « Mon cher, » voici une sale aventure. » Et puis il disait : « Si nous avions disparu ici, qu'eût-on dit en » Europe? Les caffards prouveraient sans nul » doute que nous avons été engloutis pour tous » nos crimes. »

Les chevaux nous ayant enfin rejoints, nous avons continué, forçant des haies, escaladant des murs, et avons remonté à grande peine toute la vallée qui sépare Longwood du pic de Diane. Nous sommes rentrés par le côté de Mme Bertrand; il était trois heures. On est venu nous dire que les bâtimens aperçus ce matin étaient un brick et un transport venus d'Angleterre, et un Américain.

Sur les sept heures l'Empereur m'a fait demander; il était avec le Grand-Maréchal qui lui lisait les papiers-nouvelles depuis le 9 jusqu'au 16 octobre; cela ne finissait pas; il était neuf heures. L'Empereur, étonné qu'il fût si tard, s'est levé brusquement, et impatienté qu'on ne lui donnât pas son dîner, a marché

droit à la table; se plaignant qu'on l'eût fait attendre. On a eu la gaucherie de lui donner une raison fort ridicule; cette inconvenance domestique l'a vivement choqué; puis il s'est choqué intérieurement encore de s'être montré si choqué; aussi le dîner a-t-il été sombre et silencieux.

Revenu dans le salon pour le dessert, l'Empereur a cependant pris la parole sur les nouvelles que nous avaient apportées les gazettes : les conditions de la paix, les forteresses livrées aux étrangers, la fermentation des grandes villes. Il a traité ces sujets en maître; mais il s'est retiré de bonne heure, l'instant qui avait précédé le dîner lui demeurait visiblement sur le cœur.

Peu de temps après il m'a fait demander, voulant continuer les papiers. Comme je me mettais en devoir de lire, il s'est rappelé l'état de mes yeux et ne l'a plus voulu. J'insistai disant que je parcourais vite, et que ce ne serait pas long; mais il les a éloignés lui-même, ajoutant : « La nature ne se commande pas; je vous » le défends; j'attendrai demain. » Il s'est mis à marcher, et bientôt ce qu'il avait dans le cœur en est sorti. Qu'il me semblait aimable dans ses

reproches et ses plaintes! Qu'il était homme et bon; car ce qu'il disait était juste et vrai! Mais c'étaient de ces momens précieux où la nature, prise sur le fait, montre à nu le fond du cœur et du caractère. Et je me disais en le quittant, ce que j'ai d'ailleurs si souvent l'occasion de me redire : « Bon Dieu, que l'Empereur a été mal » connu dans le monde! »

Au demeurant, on lui rend déjà ici plus de justice. Ces Anglais si acharnés, si excusables d'ailleurs par les fausses peintures dont on les a si constamment nourris, commencent à prendre une idée plus juste de son caractère; ils avouent qu'ils sont étrangement détrompés chaque jour, et que Napoléon est bien différent de ce Bonaparte que les intérêts politiques et le mensonge leur avaient tracé sous des aspects si odieux. Tous ceux qui ont pu le voir, l'entendre et avoir à faire à lui, n'ont plus qu'une voix là-dessus; il est échappé plus d'une fois à l'Amiral, au travers de nos querelles avec lui, de se récrier que l'Empereur était sans contredit le meilleur naturel de toute la bande, le plus raisonnable, le plus juste, le plus facile; et il disait vrai.

Une autre fois, un honnête Anglais, que nous voyions souvent, confessait à Napoléon, dans toute l'humilité de son âme, et en forme d'expiation, qu'il avait à se reprocher et qu'il était honteux d'avouer qu'il avait cru fermement toutes les abominations débitées sur son compte : ses étranglemens, ses massacres, ses fureurs, ses brutalités ; enfin jusqu'aux difformités de sa personne et aux traits hideux de sa figure. « Après tout, ajoutait-il candidement, » comment ne l'aurais-je pas cru ? Tous nos » livres en étaient pleins, c'était dans toutes » nos bouches ; pas une voix ne s'élevait pour » le contredire. » — Eh bien ! dit Napoléon en » souriant, c'est à vos ministres pourtant que » j'ai l'obligation de toutes ces gentillesses ; ils » ont inondé l'Europe de pamphlets et de » libelles contre moi. Peut-être auraient-ils à » dire pour excuse qu'ils ne faisaient que ré- » pondre à ce qu'ils recevaient de France même ; » et ici, il faut être juste, ceux d'entre nous » qu'on a vu danser sur les ruines de leur » patrie, ne s'en faisaient pas faute, et les » tenaient abondamment pourvus.

» Quoiqu'il en soit, on me tourmenta souvent, au temps de ma puissance, pour que je fisse contrebattre ces menées; je m'y refusai toujours. A quoi m'eût servi qu'on m'eût défendu? On eût dit que j'avais payé, et cela ne m'eût que discrédité un peu davantage. Une victoire, un monument de plus; voilà la meilleure, la véritable réponse, disais-je constamment. Le mensonge passe, la vérité reste. Les gens sages, la postérité surtout, ne jugent que sur des faits. Aussi qu'est-il arrivé? Déjà le nuage se dissipe, la lumière perce, je gagne tous les jours; bientôt il n'y aura rien de piquant en Europe que de me rendre justice. Ceux qui m'ont succédé tiennent les archives de mon administration, les archives de la police, les greffes des tribunaux; ils ont à leur disposition, à leur solde, ceux qui eussent été les exécuteurs, les complices de mes atrocités et de mes crimes; eh bien! qu'ont-ils publié? qu'ont-ils fait connaître?

» Aussi la première fureur passée, les gens d'esprit et de jugement me reviendront; je ne conserverai pour ennemis que des sots ou des

» méchans. Je puis demeurer tranquille, je n'ai » qu'à laisser faire, et la suite des événemens, » les débats des partis opposés, leurs productions adverses, feront luire chaque jour les » matériaux les plus sûrs, les plus glorieux de » mon histoire. Et à quoi ont abouti, après tout, » les immenses sommes dépensées en libelles » contre moi? Bientôt il n'y en aura plus de » traces; tandis que mes monumens et mes » institutions me recommanderont à la postérité » la plus reculée.

» Aujourd'hui, du reste, on ne saurait plus » recommencer ces torts envers moi; la calomnie » a épuisé tous ses venins sur ma personne; elle » ne saurait plus me heurter; elle n'est plus » pour moi que *le poison de Mithridate.* »

Samedi 30.

L'Empereur laboure un sillon. — Denier de la veuve. — Entrevue avec l'Amiral. — Nouveaux arrangemens. — Le Polonais Piontkowsky.

L'Empereur m'avait fait appeler avant huit heures. Pendant qu'il faisait sa toilette, je lui ai achevé les papiers commencés la veille. Une

fois habillé, il est sorti, a marché vers les écuries, a demandé son cheval et est parti seul avec moi, tandis qu'on préparait encore ceux de la suite. Nous nous sommes promenés à l'aventure; arrivés dans un champ qu'on labourait, l'Empereur est descendu de son cheval, dont je me suis emparé, a saisi la charrue, au grand étonnement de celui qui la conduisait, et a tracé lui-même un sillon d'une longue étendue; le tout avec une rapidité singulière et sans autres paroles entre nous que de me dire, en quittant, de donner un Napoléon. Remonté à cheval, il a continué sans intention dans le voisinage. Les piqueurs ont rejoint successivement.

Au retour, l'Empereur a voulu déjeûner sous un arbre dans le jardin, et nous a retenus. Il nous avait dit durant sa course qu'il venait de nous faire un petit cadeau, bien léger à la vérité, observait-il; mais tout se mesure aux circonstances, et, dans celle-ci, c'était pour lui, disait-il, *le denier de la veuve.* C'était un traitement mensuel qu'il venait d'arrêter pour chacun de nous. Or ce traitement devait être prélevé sur une somme assez peu forte que nous avions

dérobée à la vigilance anglaise, et cette somme demeurait ici l'unique et seule ressource de Napoléon. On sent combien elle devenait précieuse; aussi j'ai employé le premier instant où je me suis trouvé seul avec lui, pour lui exprimer ma pensée à cet égard, et ma résolution personnelle de ne pas profiter de son bienfait. Il en a beaucoup ri, et comme j'insistais toujours : « Eh bien, m'a-t-il dit en me saisissant l'oreille, » si vous n'en avez point besoin, gardez-le moi, » je saurai où le retrouver quand il me le » faudra. »

Après son déjeûner, l'Empereur est rentré dans son intérieur, et je l'ai suivi pour finir les papiers-nouvelles. Il y avait long-temps que je lisais; M. de Montholon a fait demander à être introduit; il venait de causer longuement avec l'Amiral, qui désirait beaucoup voir l'Empereur. L'Empereur a interrompu ma traduction, s'est promené quelque temps comme s'il eût hésité; puis, prenant son chapeau, il a gagné le salon pour y recevoir l'Amiral. J'en ai eu une vive joie; s'il était possible que notre état d'hostilité cessât, j'étais sûr que deux minutes de lui apla-

niraient plus de difficultés que deux journées entières d'aucun de nous. En effet, j'ai compris que ses argumens, sa logique, sa bonhomie avaient tout entraîné. On m'a assuré que l'Amiral était sorti enchanté. Pour l'Empereur, il était fort content; il est loin de haïr l'Amiral, il a même peut-être un faible pour lui. « Vous pouvez » être un très-habile homme de mer, doit-il lui » avoir dit; mais vous n'entendez rien à notre » situation. Nous ne vous demandons rien; nous » pouvons nous nourrir à l'écart de nos peines et » de nos privations, nous suffire à nous-mêmes; » mais notre estime vaut bien qu'on s'en mette » en peine. » L'Amiral s'est rejeté sur ses instructions. « Mais ne sait-on pas, répliquait l'Empereur, l'espace immense qui existe entre » la dictée des instructions et leur exécution? » Tel les ordonne de loin, qui s'y opposerait » lui-même s'il devait les voir exécuter. Qui ne » sait encore, continuait-il, qu'au moindre dif- » férend, à la moindre contrariété, au premier » cri de l'opinion, les ministres désavouent des » instructions, ou blâment vivement de ne les » avoir pas mieux interprétées, etc., etc. »

L'Amiral a été à merveille; l'Empereur n'a eu qu'à se louer de lui; toutes les aspérités se sont émoussées, on s'est entendu sur tout. Ainsi il a été convenu que l'Empereur pourrait aller désormais dans l'île; que l'officier que les instructions attachaient à sa personne, n'exercerait qu'une surveillance lointaine, qui ne pourrait blesser les regards de l'Empereur; que les visitans arriveraient à l'Empereur, non par la permission de l'Amiral, qui était le surveillant de Longwood, mais par celle du Grand-Maréchal, qui en faisait les honneurs.

Ce jour notre petite colonie s'est accrue d'un Polonais, le capitaine Piontkowsky. Il était du nombre de ceux que nous avions laissés à Plymouth. Son dévouement pour l'Empereur, sa douleur d'en être séparé, avaient vaincu les Anglais et leur avaient arraché la permission de venir le rejoindre.

Dimanche 31.

Sous-gouverneur Skelton.

Le sous-gouverneur, colonel Skelton et sa femme, qui s'étaient toujours montrés fort

prévenans pour nous, sont vénus présenter leurs hommages à l'Empereur, qui, après une bonne heure de conversation, dont j'étais l'interprête, m'a fait traduire au colonel Skelton l'invitation de le suivre dans sa promenade à cheval; le colonel a accepté avec joie. Nous nous sommes mis en route et avons parcouru la vallée qui nous sépare du pic de Diane, au grand étonnement du colonel, pour qui cette course était tout à fait nouvelle; il la trouvait fatigante, et même en certains endroits n'hésitait pas à la prononcer dangereuse. L'Empereur l'a retenu à dîner ainsi que sa femme, et s'est montré fort aimable pour eux.

Lundi 1 Janvier 1816 au Mercredi 3.

Premier de l'an. — Fusils de chasse, etc. — Famille du gouverneur Wilks.

Le premier jour de l'an, nous nous sommes tous réunis vers les dix heures du matin pour présenter nos hommages à l'Empereur, au sujet de la nouvelle année; il nous a reçus quelques instans après; nous avions bien plutôt à lui offrir des vœux que des félicitations. L'Empereur a

voulu que nous déjeûnassions et passassions tout ce jour ensemble en véritable famille, a-t-il dit, et il s'est arrêté sur notre situation ici. « Vous ne » composez plus qu'une poignée au bout du » monde observait-il, et votre consolation doit » être au moins de vous y aimer. » Nous l'avons tous accompagné dans le jardin, où il a été se promener pendant qu'on préparait le déjeûner. En cet instant on lui a apporté ses fusils de chasse, qui avaient été jusque là retenus par l'Amiral. Cet envoi n'était, du reste, de la part de l'Amiral, qu'un procédé qui témoignait ses dispositions nouvelles; ces fusils ne pouvaient être d'aucun autre agrément pour l'Empereur, la nature du terrain et le défaut de gibier ne lui permettant aucune illusion sur le divertissement de la chasse : il ne se trouvait, parmi nos arbres à gomme, que des tourterelles que quelques coups de fusil de la part du général Gourgaud et de mon fils eurent bientôt détruites ou forcées à l'émigration.

Mais il était dit que les meilleures intentions de l'Amiral, les plus bienveillantes, porteraient toujours quelques restrictions, quelques teintes

de caprice propres à en détruire l'effet : avec les deux ou trois fusils de l'Empereur, il s'en trouvait deux ou trois autres à nous ; ils nous furent délivrés, mais avec la condition qu'ils seraient remis chaque soir dans la tente de l'officier de garde. On s'imagine bien qu'une pareille sujétion fit remercier sans hésitation l'offre d'une telle faveur, et ces fusils ne nous restèrent sans condition qu'après quelques pourparler. Cependant, qui étions nous ? quelques malheureux isolés du reste de l'univers, entourés de sentinelles, gardés par tout un camp ! Et de quoi s'agissait-il ? de deux fusils de chasse. Je cite cette circonstance, elle est bien petite en elle-même ; mais elle est caractéristique, et peindra mieux que beaucoup d'autres choses la vérité de notre situation et la nature de nos peines.

Le trois, j'ai été déjeûner chez Mme Bertrand, avec laquelle je devais aller dîner chez le Gouverneur. La distance de Plantation-House, sa demeure, demande une heure et demie de voyage avec six bœufs ; un attelage de chevaux serait dangereux. On traverse ou on tourne cinq ou six gorges bordées de précipices de plusieurs

centaines de pieds de profondeur; * on ôte quatre bœufs aux descentes trop rapides, et on les remet aux montées. Nous nous sommes arrêtés aux trois quarts de la route pour visiter une vieille bonne dame de quatre-vingt-trois ans, qui avait fait beaucoup de prévenances aux enfans de Mme Bertrand. Sa demeure était agréable; il y avait seize ans qu'elle n'en était sortie, lorsque apprenant l'arrivée de l'Empereur, elle se mit en route pour la ville, disant que dût-il lui en coûter la vie, elle serait heureuse si elle parvenait à l'apercevoir; elle avait eu le bonheur de réussir.

Plantation-House est le lieu le mieux situé et le plus agréable de l'île; le château, le jardin et les dépendances rappellent les demeures, dans nos provinces, des familles de vingt-cinq à trente mille livres de rente. Cet endroit est bien soigné et tenu avec goût : enfermé dans l'enceinte de Plantation-House, on pourrait se croire en Europe, et ne pas soupçonner les lieux de désolation qui composent la plus grande partie

---

* Voyez la Carte géographique.

du reste de l'île. Le maître de la maison en ce moment, le colonel Wilks, le gouverneur pour la compagnie que l'Amiral était venu déplaplacer, est un homme du meilleur ton, fort agréable; sa femme est bonne et aimable; sa fille charmante.

Le gouverneur avait réuni une trentaine de personnes; les manières, les expressions, les formes, tout y était européen. Nous y avons passé quelques heures qui ont été les seules d'oubli et de distraction que j'aie éprouvées depuis notre sortie de France. Le colonel Wilks me montrait une partialité et une bienveillance toutes particulières; nous en étions aux complimens et à la sympathie de deux auteurs qui s'encensent réciproquement. Nous avions fait échange de nos productions : il comblait M. Le Sage de choses flatteuses, et celles que je lui rendais étaient des plus sincères; car son ouvrage renferme des points intéressans et nouveaux sur l'Indostan, qu'il a habité long-temps en mission diplomatique; une douce philosophie, beaucoup d'instruction et un style fort pur, concourent à en faire un livre distingué. M. Wilks,

dans ses opinions politiques, est, du reste, un homme très-froid, qui juge avec calme et sans passion des affaires du moment; qui conserve les idées saines, les principes libéraux d'un Anglais sage et indépendant.

Au moment de nous mettre à table, à notre grande surprise, on nous a annoncé que l'Empereur venait de passer avec l'Amiral, presqu'à la porte de Plantation-House; et un des convives (M. Doveton de Sandy-bay), nous dit alors avoir eu la bonne fortune de le posséder ce matin même chez lui, pendant trois quarts d'heure.

Jeudi 4 au Lundi 8.

Vie de Longwood. — Course à cheval, de l'Empereur. —Notre Nymphe. — Sobriquets. — Des îles, de leur défense. — Grandes forteresses, Gibraltar. — Culture et lois de l'île. — Enthousiasme, etc.

Quand je suis entré chez l'Empereur pour lui rendre compte de notre excursion de la veille, il m'a dit en me saisissant l'oreille : « Eh bien! » vous m'avez abandonné hier; j'ai pourtant » bien fini ma soirée. N'allez pas croire que je

» ne saurais me passer de vous. » Paroles charmantes, que le ton qui les accompagnait et la connaissance que j'avais de lui désormais me rendaient délicieuses.

Tous les jours le temps a été beau, la température sèche, la chaleur forte, mais tombant subitement, ainsi que de coutume, vers les cinq ou six heures.

L'Empereur, depuis son arrivée à Longwood, avait interrompu ses dictées ordinaires : il passait son temps à lire dans son intérieur, faisait sa toilette de trois à quatre heures, et sortait ensuite à cheval avec deux ou trois de nous autres. Les matinées devaient lui paraître plus longues ; mais sa santé s'en trouvait mieux. Nos courses étaient toutes dirigées vers la vallée voisine, dont j'ai déjà parlé ; soit que nous la remontassions en la prenant dans la partie inférieure et revenant par la maison du Grand-Maréchal ; soit au contraire que nous commençassions par ce dernier côté, pour la parcourir en descendant. Une fois même ou deux, nous la franchîmes en écharpe et traversâmes de la sorte d'autres vallées pareilles. Nous explorâmes ainsi

le voisinage et visitâmes le peu d'habitations qui s'y trouvaient : toutes étaient pauvres et misérables. Les chemins étaient parfois impraticables, il nous fallait même de temps en temps descendre de cheval ; nous avions à franchir des haies, à escalader des murs de pierre qu'on rencontre fort souvent ; mais rien ne nous arrêtait.

Dans ces courses habituelles, nous avions adopté depuis quelques jours une station régulière dans le milieu de la vallée ; là, entourée de roches sauvages, s'était montrée une fleur inattendue : sous un humble toît nous avait apparu un visage charmant de quinze à seize ans. Nous l'avions surprise le premier jour dans son costume journalier, il n'annonçait rien moins que l'aisance ; le lendemain nous retrouvâmes la jeune personne avec une toilette fort soignée ; mais alors notre jolie fleur des champs ne nous parut plus qu'une fleur de parterre assez ordinaire. Toutefois, nous nous y arrêtions chaque jour quelques minutes ; elle s'avançait alors de quelques part pour entendre les deux ou trois phrases que l'Empereur lui adressait ou lui faisait traduire en passant, et nous

continuions notre route tout en devisant sur ses attraits. Dès cet instant elle augmenta la nomenclature spéciale de Longwood ; elle ne fut plus que *notre Nymphe.*

L'Empereur, dans son intimité, avait la coutume de baptiser insensiblement tout ce qui l'entourait : ainsi la vallée que nous parcourions d'habitude en cet instant, n'avait plus d'autre nom que la *Vallée du silence;* notre hôte de Briars, n'était que notre *Amphitrion;* son voisin, le Major aux six pieds de haut, notre *Hercule;* sir George Cockburn, *Monseigneur l'Amiral* tant qu'on était en gaîté ; dès que l'humeur arrivait, ce n'était plus que le *Requin*, etc. , etc.

Notre nymphe est précisément l'héroïne de la petite pastorale dont il a plu au docteur Warden d'embellir ses lettres, bien que j'eusse redressé son erreur lorsqu'il m'en donna lecture avant son départ pour l'Europe, lui disant : « Si » vous avez le projet de créer un conte, c'est » bien ; mais si vous avez voulu peindre la » vérité, vous avez tout à changer. » Apparemment qu'il aura pensé que son conte avait beaucoup plus d'intérêt, et il l'a conservé.

Du reste, on m'a appris que Napoléon avait porté bonheur à notre nymphe : la petite célébrité qu'elle en avait acquise a attiré la curiosité des voyageurs; ses attraits ont fait le reste : elle est devenue la femme d'un très-riche négociant ou capitaine de la compagnie des Indes.

Au retour de nos courses, nous trouvions déjà rendues les personnes que l'Empereur invitait à dîner. Il eut successivement le général-colonel du 53e, plusieurs de ses officiers et leurs femmes, l'Amiral; la bonne, belle et douce Mme Hodson, la femme de notre Hercule, que l'Empereur avait été visiter un jour dans le fond de Briars, et dont il avait tant caressé les enfans, etc., etc.

Après le dîner, l'Empereur faisait une partie, et le reste de la compagnie une autre.

Le jour où y dîna l'Amiral, l'Empereur, en prenant son café, a causé quelques instans sur la position de l'île. L'Amiral a dit que le 66e venait renforcer le 53e; l'Empereur en a ri, et lui a demandé s'il ne se croyait pas déjà assez fort. Puis passant à des observations générales,

il a dit qu'un soixante-quatorze de plus valait mieux qu'un régiment; que la sûreté d'une île, c'était des vaisseaux; que des fortifications n'étaient qu'un retard; qu'un débarquement, fait à forces supérieures, était un résultat tout obtenu, au temps près, si la distance n'admettait point un secours.

L'Amiral lui ayant demandé quelle était, dans son opinion, la place la plus forte du monde; l'Empereur a répondu qu'il était impossible de l'assigner, parce que la force d'une place se compose de ses moyens propres, et de circonstances étrangères indéterminées. Pourtant il a nommé Strasbourg, Lille, Metz, Mantoue, Anvers, Malte, Gibraltar. L'Amiral ayant dit qu'en Angleterre on lui avait supposé, pendant quelque temps, le dessein d'attaquer Gibraltar. « Nous nous en serions bien » donné de garde, a dit l'Empereur; cela nous » servait trop bien. Cette place ne vous est d'au- » cune utilité; elle ne défend, n'intercepte rien; » ce n'est qu'un objet d'amour-propre national » qui coûte fort cher à l'Angleterre, et blesse » singulièrement la nation espagnole. Nous au-

» rions été bien maladroits de détruire une
» pareille combinaison. »

Le six j'ai été invité, avec Mme Bertrand et mon fils, à dîner à Briars, où notre ancien hôte avait réuni beaucoup de monde. Nous en sommes revenus fort tard, et non sans quelque danger, par les difficultés de la route et l'obscurité de la nuit, qui nous a forcés de faire une partie du chemin à pied, par égard pour la prudence de Mme Bertrand.

Le sept, l'Empereur a reçu la visite du secrétaire du gouvernement et d'un des membres du conseil de l'île. Il les a beaucoup questionnés, suivant sa coutume, sur la culture, la prospérité et les améliorations susceptibles de leur colonie. Ils répondaient qu'en 1772, on avait adopté le système de fournir, des magasins de la compagnie, de la viande à moitié prix aux habitans; il en était résulté une grande paresse dans l'industrie, et l'abandon de l'agriculture. Depuis cinq ans on avait changé ce système; ce qui, joint à d'autres circonstances, avait ramené l'émulation, et porté l'île à un état supérieur à ce qu'elle avait jamais été. Il est à craindre que

notre venue ne soit un coup mortel pour cette prospérité croissante.

Sainte-Hélène, de sept à huit lieues de tour, environ la grandeur de Paris, obéit aux lois générales d'Angleterre et à des lois locales de l'île; ces lois locales se font ici par le conseil, et se sanctionnent en Angleterre par la cour de la compagnie des Indes. Le conseil se compose du gouverneur, de deux membres civils et d'un secrétaire qui tient les registres; tous sont nommés par la compagnie, et sont révocables à volonté. Les membres du conseil sont législateurs, administrateurs et magistrats; ils décident sans appel, à l'aide du juri, au civil et au criminel. Il n'y a ni procureur ni avocat dans l'île; le secrétaire du conseil légitime tous les actes, et se trouve une espèce de notaire unique. La population de l'île est en ce moment de cinq à six mille âmes environ, y compris les noirs et la garnison.

Je me promenais seul un de ces après-midi, dans le jardin avec l'Empereur; un matelot de vingt-deux à vingt-trois ans, d'une figure franche et ouverte, nous a abordés avec l'émotion

de l'empressement et de la joie, et l'inquiétude d'être aperçu du dehors. Il ne parlait qu'anglais, et me disait avec précipitation, avoir bravé deux fois l'obstacle des sentinelles et tous les dangers d'une défense sévère pour voir de près l'Empereur; qu'il obtenait ce bonheur, disait-il, tout en le considérant, qu'il mourrait content; qu'il faisait des vœux au Ciel pour que Napoléon se portât bien, et qu'il fût un jour plus heureux. Je l'ai congédié, et en nous abandonnant, il se cachait encore derrière les arbres, les haies, afin de nous apercevoir plus long-temps. Nous recevions souvent ainsi des preuves non équivoques du sentiment bienveillant de ces marins. Ceux du Northumberland surtout se croyaient désormais des rapports établis avec l'Empereur: lors de notre séjour à Briars, où notre réclusion était moins complète, ils venaient souvent rôder le dimanche autour de nous, disant qu'ils venaient revoir leur compagnon de vaisseau (ship's mate). Le jour où nous quittâmes cet endroit, étant seul avec l'Empereur dans le jardin, il s'en était présenté un à la porte, me demandant s'il pouvait y faire un pas sans offenser. Je lui

demandai son pays et sa religion ; sa réponse fut plusieurs signes de croix rapides en signe d'intelligence et de fraternité ; puis fixant l'Empereur, devant lequel il se trouvait, et levant les yeux au Ciel, il commença, avec lui-même, une conversation de gestes, que sa grosse figure réjouie rendait partie grotesque, partie sentimentale. Cependant il était difficile d'exprimer avec plus de vérité l'admiration, le respect, les vœux et la sympathie ; de grosses larmes commençaient à rouler dans ses yeux. « Dites à ce » cher homme que je ne lui veux pas de mal, » me disait-il, que je lui souhaite bien du bon» heur. Nous sommes beaucoup comme cela : il » faut qu'il se porte bien et long-temps. » Il avait à la main un bouquet de fleurs champêtres ; il indiquait la pensée de vouloir les offrir ; mais distrait ou retenu par ce qu'il voyait ou ce qu'il éprouvait, chancelant et comme combattu en lui-même, il nous fit subitement un salut brusque et disparut.

L'Empereur ne put s'empêcher de se montrer sensible à ces deux circonstances, tant la figure, l'accent, le geste de ces hommes portaient le

caractère de la vérité. Il disait alors : « Ce que » c'est pourtant que le pouvoir de l'imagination ! » tout ce qu'elle peut sur les hommes ! Voilà » des gens qui ne me connaissaient point, qui » ne m'avaient jamais vu, seulement ils avaient » entendu parler de moi ; et que ne sentent-ils » pas, que ne feraient-ils pas en ma faveur ! Et » la même bizarrerie se renouvelle dans tous les » pays, dans tous les âges, dans tous les sexes ! » Voilà le fanatisme ! Oui, l'imagination gou- » verne le monde ! »

Mardi 9.

L'Empereur vivement contrarié. — Nouvelles brouilleries avec l'Amiral.

L'enceinte tracée autour de Longwood, où nous avons la liberté de nous promener, ne permet guère qu'une demi-heure de course à cheval ; ce qui a porté l'Empereur, pour agrandir l'espace ou gagner du temps, à descendre dans le fond des ravins par des chemins très-mauvais et parfois dangereux.

L'île n'ayant pas trente milles de tour ; il eût

été désirable que l'enceinte eût été portée à un mille des bords de la mer; alors on eût pu se promener et varier même ses courses sur des espaces de quinze à dix-huit milles; la surveillance n'eût été ni plus pénible ni moins effective en la plaçant sur les rives de la mer et les débouchés des vallées; en traçant même par des signaux tous les pas de l'Empereur. On nous avait fait observer, il est vrai, que l'Empereur était le maître de parcourir toute l'île sous l'escorte d'un officier anglais; mais l'Empereur était décidé à ne sortir jamais, s'il devait se priver, durant sa promenade, d'être absolument à lui-même ou à l'intimité des siens. L'Amiral, dans sa dernière entrevue avec l'Empereur, avait très-délicatement arrêté et promis que lorsque l'Empereur voudrait sortir des limites, il en ferait prévenir le capitaine anglais de service à Longwood; que celui-ci se rendrait au poste pour ouvrir le passage à l'Empereur, et qu'ensuite la surveillance serait faite, s'il en existait, de manière que l'Empereur, durant le reste de sa promenade, soit qu'il entrât dans quelques maisons ou profitât de quelque beau site pour

travailler, n'aperçût rien qui pût le distraire d'un moment de rêverie.

D'après cela, l'Empereur se proposait ce matin, de monter à cheval à sept heures; il avait fait préparer un petit déjeûner, et comptait aller dans la direction de Sandy-bay, chercher une source d'eau, et profiter de quelques belles végétations, dont on est privé à Longwood, pour y passer la matinée et y travailler quelques heures.

Nos chevaux étaient prêts; au moment de monter j'ai été prévenir le capitaine anglais, qui, à mon grand étonnement, a déclaré que son projet était de se mêler avec nous; que l'Empereur ne pouvait trouver mauvais, après tout, qu'un officier ne jouât pas le rôle d'un domestique, en restant seul de l'arrière. J'ai répondu que l'Empereur approuverait sans doute ce sentiment; mais qu'il renoncerait dès l'instant à sa partie. « Vous devez trouver simple » et sans vous en croire offensé, lui ai-je dit, » qu'il répugne à la présence de celui qui le » garde. » L'officier se montrait fort peiné, et me disait que sa situation était des plus embar-

rassantes. « Nullement, lui ai-je observé, si » vous n'exécutez que vos ordres. Nous ne vous » demandons rien, vous n'avez à vous justifier » de rien; il doit vous être aussi désirable qu'à » nous de voir les limites poussées vers les » bords de la mer; vous seriez délivré d'un » service pénible et peu digne; le but qu'on se » propose n'en serait pas moins bien rempli; » j'oserais vous dire qu'il le serait davantage : » quand on veut garder quelqu'un, il faut » garder la porte de sa chambre ou celles de » son enceinte; les portes intermédiaires ne » sont plus que des peines sans efficacité : vous » perdez de vue l'Empereur, tous les jours, » quand il descend dans les ravins de l'enceinte, » vous ne connaissez son existence que par son » retour; eh bien, faites-vous un mérite de » cette concession qu'amène la force des choses, » étendez-là jusqu'à un mille du rivage; aussi » bien vous pouvez le tracer sans cesse à l'aide » de vos signaux, du haut de vos sommités. »

Mais l'officier en revenait toujours à dire qu'il ne demandait ni regard ni parole de l'Empereur, qu'il serait avec nous comme s'il n'y

était pas. Il ne pouvait comprendre, et ne comprenait pas en effet que sa vue seule pût faire du mal à l'Empereur. Je lui ai dit qu'il était une échelle pour la manière de sentir, et que la même mesure n'était pas celle de tout le monde. Il semblait croire que nous interprétions les sentimens de l'Empereur, et que si les raisons qu'il me donnait lui étaient expliquées, il s'y rendrait; il était tenté de lui écrire. Je l'assurai que pour ce qui lui était personnel, il n'en dirait jamais autant à l'Empereur que j'en pourrais dire moi-même; que du reste, j'allais de ce pas lui rendre mot à mot notre conversation. Je suis revenu bientôt lui confirmer ce que je lui avais dit d'avance : l'Empereur avait dès l'instant renoncé à sa partie.

Voulant toutefois, pour mon compte, éviter tout malentendu qui aurait pu accroître les discussions toujours fâcheuses, je lui ai demandé s'il aurait aucune objection à me montrer le compte qu'il rendait à l'Amiral. Il m'a dit qu'il n'en aurait aucune; mais qu'il ne le lui rendrait que de vive voix. Résumant alors notre longue conversation en deux mots, je l'ai réduite à

deux points biens positifs : lui, à m'avoir dit vouloir se joindre au groupe de l'Empereur; moi, à lui avoir répondu que l'Empereur dès-lors renonçait à sa partie, et ne sortirait pas des limites; ce qui a été parfaitement agréé de nous deux.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre; dévorant en silence le contre-temps qu'il venait d'éprouver, il se trouvait déjà déshabillé et en robe de chambre. Il m'a retenu à déjeûner, et a fait observer que le temps tournait à la pluie, que nous aurions eu un mauvais jour pour notre excursion; mais c'était un faible adoucissement à la contrainte aiguë qui venait de troubler un plaisir innocent.

Le fait est que l'officier avait reçu de nouveaux ordres; mais l'Empereur n'avait eu l'idée de sa petite excursion que sur les promesses antérieures de l'Amiral; promesses pour lesquelles l'Empereur s'était plu à lui témoigner de la satisfaction. Ce changement actuel, sans en faire rien dire à l'Empereur, devait nécessairement lui être très-sensible : on lui manquait de parole ou l'on avait voulu le rendre

dupe. Ce tort de l'Amiral est un de ceux qui ont le plus pesé sur le cœur de l'Empereur.

L'Empereur a pris un bain et n'a point dîné avec nous. A neuf heures il m'a fait appeler dans sa chambre; il lisait Don Quichotte, ce qui nous a menés à causer de la littérature espagnole, des traductions de Lesage, etc., etc. Il était fort triste et causait peu; il m'a renvoyé au bout de trois quarts d'heure.

Mercredi 10.

Chambre de Marchand. — Linge, vêtemens de l'Empereur, manteau de Marengo. — Eperons de Champaubert, etc., etc.

Vers les quatre heures, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre : il était habillé et en bottes; il comptait monter à cheval ou se promener dans le jardin; mais il pleuvait un peu. Nous avons marché et causé en attendant que le temps s'éclaircît. Il a ouvert la porte de sa chambre sur le cabinet topographique, afin d'alonger sa promenade de toute l'étendue de ce cabinet. En approchant du lit qui s'y trouve, il m'a demandé si j'y couchais toujours; je lui

ai répondu que j'avais cessé dès l'instant où j'avais su qu'il voulait sortir de bon matin. « Qu'importe, m'a-t-il dit, revenez-y; je sor- » tirai au besoin par ma porte de derrière. » Le salon s'est entr'ouvert, il y est entré; messieurs de Montholon et Gourgaud s'y trouvaient. On travaillait à établir un petit lustre assez joli et une petite glace sur la cheminée; l'Empereur a fait redresser cette dernière qui penchait de quelques lignes sur un côté. Il s'est réjoui de cette amélioration dans l'ameublement du salon; ce qui prouve combien tout est relatif! Qu'eussent été ces objets à ses yeux, il y a si peu de temps encore, lui qui avait pour quarante millions de mobilier dans ses palais!

Nous sommes rentrés dans le cabinet topographique, et la pluie continuant, il a renoncé à la promenade; mais il regrettait que le Grand-Maréchal ne fût pas arrivé; il se sentait aujourd'hui disposé au travail; depuis quinze jours il l'avait interrompu. En attendant Bertrand, il cherchait à tuer le temps. « Allons chez Mme de Montholon, m'a-t-il dit. » Je l'y ai annoncé; il s'est assis, m'a fait asseoir, et nous avons

causé d'ameublement et de ménage. Il s'est mis alors à faire l'inventaire de l'appartement pièce à pièce, et l'on est demeuré d'accord que le mobilier ne s'élevait guère au-delà de trente napoléons. Sortant de chez Mme de Montholon, il a couru de chambre en chambre, et s'est arrêté devant l'escalier qui, dans le corridor, conduit en haut chez les gens : c'est une espèce d'échelle de vaisseau fort rapide. « Voyons, dit-il, l'appartement de Marchand : » on dit qu'il y est comme une petite maîtresse. » Nous avons grimpé ; Marchand s'y trouvait ; sa petite chambre est propre, il y a collé du papier qu'il a peint lui-même. Son lit n'était point garni ; Marchand ne couche point si loin de la porte de son maître ; à Briars, lui et les deux autres valets de chambre ont constamment couché par terre en travers de la porte de l'Empereur ; si bien que, quand j'en sortais tard, il me fallait leur marcher sur le corps. L'Empereur s'est fait ouvrir les armoires, elles n'ont présenté que son linge et ses habits ; le tout était fort peu considérable, et pourtant il s'étonnait encore d'être si riche.

On y voyait son habit de Premier Consul, en velours rouge, brodé soie et or; il lui avait été présenté par la ville de Lyon; circonstance qui faisait sans doute qu'il se trouvait ici, son valet de chambre sachant qu'il l'affectionnait beaucoup, parce qu'il lui venait, disait-il, de sa chère ville de Lyon.

On y voyait aussi le manteau de Marengo, manteau glorieux sur lequel ont été plus tard exposés religieusement les restes mortels de l'immortel vainqueur; manteau qui figure aujourd'hui dans les objets spécialement légués par Napoléon à son fils *.

Après un léger inventaire, qui n'était pas sans prix pour moi : « Combien ai-je d'éperons, a-t-il » dit, en se saisissant d'une paire? — Quatre » paires, a répondu Marchand. — Y en a-t-il » de plus distingués les uns que les autres? —

* O bizarre succession des événemens, des personnes et des choses! ainsi donc ce manteau de Marengo se verra dans les palais autrichiens, au sein des princes d'Autriche et précisément comme monument de famille, tandis que l'événement qui le rendit si célèbre avait semblé dans le temps les menacer de la destruction, eux et leur monarchie.

» Non, Sire. — Eh bien, j'en veux donner une » à Las Cases. Ceux-ci sont-ils vieux? — Oui, » Sire, ils sont presque usés, ils ont servi à » Votre Majesté dans la campagne de Dresde et » dans celle de Paris. — Tenez, mon cher, » m'a-t-il dit en me les donnant, voilà pour » vous. » J'aurais voulu qu'il me fût permis de les recevoir à genoux. Je recevais là quelque chose qui tenait réellement aux belles journées de Champaubert, Montmirail, Nangis, Montereau! Au temps des Amadis, fut-il jamais de plus digne monument de chevalerie! « Votre » Majesté me fait chevalier, lui ai-je dit; mais » comment gagner ces éperons? Je ne puis plus » prétendre à aucun fait d'armes; et quant à » l'amour, au dévouement, depuis long-temps, » Sire, je n'ai plus rien à donner. »

Cependant, le Grand-Maréchal ne venait pas, et l'Empereur voulait travailler. « Vous ne pou- » vez donc plus écrire, m'a-t-il dit, vos yeux » sont tout à fait perdus? » Depuis que nous étions ici j'avais interrompu tout travail, ma vue disparaissait, et j'en éprouvais une tristesse mortelle. « Oui, Sire, lui ai-je répondu, ils le

» sont tout à fait, et ma douleur est de les avoir » perdus sur la campagne d'Italie, sans avoir eu » le bonheur et la gloire de l'avoir faite. » Il a cherché à me consoler en me disant qu'avec du repos ma vue se réparerait sans doute, ajoutant : « Ah! que ne nous ont-ils laissé Planat; » ce bon jeune homme me serait aujourd'hui » d'un grand service. » Et il a fait venir le général Gourgaud pour lui dicter.

Jeudi 11.

Amiral Taylor, etc.

Après le déjeûner, vers midi et demi, me promenant devant la porte, j'ai vu arriver une nombreuse cavalcade, précédée du général colonel du 53e : c'était l'Amiral Taylor, arrivé la veille du Cap avec son escadre, et repartant le surlendemain pour l'Europe. Parmi ses capitaines était son fils, ayant un bras de moins; il l'avait perdu à Trafalgar, où son père commandait le Tonnant.

L'Amiral Taylor était venu payer ses respects, me dit-il, à l'Empereur; mais on venait de lui

répondre qu'il était malade, et il en était cruellement désapointé. Je lui fis observer que le climat de Longwood était très-défavorable à Napoléon. Je choisissais mal mon temps; le ciel était très-beau et le lieu déployait en ce moment toute l'illusion dont il pouvait être susceptible; aussi l'Amiral remarqua-t-il que le site était charmant; mais à peine lui eus-je répondu d'un air triste et vrai : « Oui, M. l'Amiral, *aujourd'hui, et pour vous qui n'y resterez qu'un quart d'heure,* » qu'il se confondit en excuses, me priant de lui pardonner son impatiente expression, disait-il. Je dois cette justice à toute la grâce qu'il témoigna en cet instant.

Vendredi 12 au Dimanche 14.

L'Empereur couché en joue.—Nos passe-temps du soir. — Romans. — Sortie politique.

L'Empereur depuis plusieurs jours, avait entièrement interrompu ses promenades à cheval. La reprise qu'il voulut en faire le douze, ne fut pas propre à lui en redonner le goût ni l'habitude : nous avions franchi notre vallée ordinaire, nous la remontions sur le revers opposé à Longwood,

lorsque d'une des crêtes où jusque-là il n'y avait eu aucun poste, un soldat nous fit beaucoup de cris et de gestes. Comme nous étions dans le bassin de notre enceinte, nous n'en tinmes aucun compte; alors cet homme descendit hors d'haleine, chargeant son arme en courant. Le général Gourgaud resta de l'arrière pour voir ce qu'il voulait, tandis que nous continuâmes notre route. Je pus le voir, à l'aide de plusieurs tournans, colleter le soldat et le contenir; puis le fit suivre de force jusqu'au poste voisin du Grand-Maréchal, où le général Gourgaud voulait le faire entrer; mais il lui échappa. Il se trouva que c'était un caporal ivre qui avait mal entendu sa consigne; il nous avait plusieurs fois couchés en joue. Cette circonstance, qui pouvait se répéter si facilement, nous fit frémir pour l'existence de l'Empereur; lui n'y vit qu'un affront moral, un nouvel obstacle à son exercice du cheval.

L'Empereur avait interrompu ses invitations à dîner; l'heure, la distance, la toilette étaient pénibles pour les convives; quant à nous, nous en éprouvions de la gêne dans nos habitudes,

sans en recueillir aucun agrément. L'Empereur était moins avec nous, sa conversation n'avait plus le même abandon.

L'Empereur avait insensiblement repris son travail régulier : il dictait journellement au Grand-Maréchal sur l'expédition d'Égypte; quelque temps avant de dîner, il me faisait venir avec mon fils, pour relire et couper en paragraphes les divers chapitres des campagnes d'Italie. Le reversi était tout à fait passé de mode, l'Empereur y avait renoncé; l'après-dînée était désormais consacrée à la lecture de quelqu'ouvrage; l'Empereur lisait lui-même tout haut; quand il était fatigué il passait le livre à quelqu'un; mais alors il n'en supportait jamais la lecture plus d'un quart d'heure, il s'endormait. Nous en étions en ce moment à des romans; nous en entamions beaucoup que nous ne finissions pas. C'était *Manon l'Escaut*, que nous rejetâmes bientôt comme roman d'antichambre; les *Mémoires de Grammont*, si pleins d'esprit, mais qui ne font point d'honneur aux hautes mœurs du temps; *le Chevalier de Faublas*, qui n'est supportable qu'à vingt-ans, etc., etc.

Quand ces lectures pouvaient nous conduire jusqu'à onze heures ou minuit, l'Empereur en témoignait une véritable joie : il appelait cela des conquêtes sur le Temps, et il trouvait qu'elles n'étaient pas les plus faciles.

La politique aussi avait son tour. Environ toutes les trois ou quatre semaines, nous recevions un gros paquet de journaux d'Europe : c'était un coup de fouet qui nous ravivait et nous agitait fort durant quelques jours, pendant lesquels nous discutions, classions et résumions les nouvelles ; après quoi nous retombions insensiblement dans le marasme. Les derniers journaux nous avaient été apportés par la corvette la Levrette, arrivée depuis quelques jours ; ils remplirent une de nos soirées, et firent éclater dans l'Empereur un de ces momens de chaleur et de verve dont j'ai été parfois le témoin au Conseil d'État, et qui lui échappent de temps à autre ici.

Il marchait à grands pas au milieu de nous, s'animant par degré et ne s'interrompant que par quelques instans de méditation.

« Pauvre France, disait-il, quelles seront tes

» destinées ! Surtout qu'est devenue ta gloire !
» . . . . »
Je supprime le reste, d'une assez longue étendue : il le faut.

Les papiers donnant à entendre que l'Angleterre avait voulu le démembrement de la France, mais que la Russie s'y était opposée, l'Empereur a dit qu'il le jugeait ainsi ; que c'était le système naturel ; que la Russie devait voir avec peine la dissolution de la France, parce qu'elle devait craindre alors de voir l'Allemagne s'agglomérer infailliblement contre elle ; tandis que, d'un autre côté, l'aristocratie anglaise devait désirer l'affaiblissement extrême de la France et le despotisme sur ses ruines. « Je sais bien que cela » n'est pas votre pensée, a-t-il dit en s'adressant » à moi, vous êtes Anglais. » J'ai répondu qu'il rendait bien difficile de le combattre; mais qu'il me semblait que dans cette aristocratie anglaise même, il pouvait, à toute rigueur, se rencontrer peut-être des têtes assez fortes et des cœurs assez droits pour comprendre qu'après avoir abattu ce qui menaçait leur existence, il pouvait devenir avantageux de relever ce qui n'était plus

à craindre. Que la circonstance était unique pour fonder un système nouveau, qui unît à jamais les deux peuples dans leurs intérêts les plus chers, les rendît nécessaires l'un à l'autre, au lieu de les maintenir ennemis naturels, etc. L'Empereur a terminé en disant qu'il était bien sinistre sans doute; mais qu'il avait beau faire, qu'il ne pouvait voir que des catastrophes, des massacres, du sang.

Lundi 15.

Sur l'Histoire secrète du cabinet de Bonaparte, par Goldsmith. — Détails, etc.

J'avais entendu parler, à bord du vaisseau, de *l'Histoire secrète du cabinet de Bonaparte, par Goldsmith*, et au premier moment de loisir ici, j'avais eu la fantaisie de le parcourir; mais j'ai eu beaucoup de peine à me le procurer, les Anglais s'en défendirent long-temps; ils disaient que c'était un si abominable libelle, qu'ils n'osaient me le mettre dans les mains : ils en avaient honte eux-mêmes, disaient-ils. Il me fallut insister long-temps; leur répéter maintes fois que nous étions tout cuirassés sur de pareilles gen-

tillesses; que celui-là même qui en était l'objet ne faisait qu'en rire quand le hasard les lui plaçait sous la main; et puis si cet ouvrage était si mauvais qu'on le disait, il manquait son but, il cessait de l'être. Je demandai ce qu'était ce Goldsmith, son auteur. C'était un Anglais, me disait-on, qui avait long-temps desservi son pays à Paris pour de l'argent, et qui, de retour en Angleterre, cherchait à échapper au châtiment et à gagner encore quelque argent, en accablant d'injures et d'imprécations l'idole qu'il avait long-temps encensée. J'obtins enfin cet ouvrage. Il faut en convenir, il est difficile d'amasser de plus horribles et de plus ridicules vilenies que n'en présentent ses premières pages: le viol, l'empoisonnement, l'inceste, l'assassinat et tout ce qui s'en suit, sont accumulés par l'auteur sur son héros, et cela dès la plus tendre enfance. Il est vrai qu'il importe peu à l'auteur, à ce qu'il semble, de les rendre croyables, et qu'il les démontre lui-même impossibles, ou bien les détruit par les anachronismes, les alibi, les contradictions de toute espèce; les méprises des noms, des personnes,

des faits les plus authentiques, etc. Ainsi, lorsque Napoléon n'avait encore que dix à douze ans, et se trouvait sous les barreaux de son école militaire, il lui fait commettre des attentats qui demanderaient du moins l'âge viril et une certaine liberté, etc., etc. L'auteur lui fait entreprendre ce qu'il appelle ses brigandages d'Italie à la tête de huit mille galériens échappés des bagnes de Toulon. Plus tard; il fait abandonner les rangs autrichiens à vingt mille Polonais, qui passent sous les drapeaux du général français, etc., etc. Le même auteur fait venir Napoléon en Fructidor à Paris, quand tout le monde sait qu'il ne quitta jamais son armée. Il le fait traiter avec le prince de Condé, et demander Madame Royale en mariage, pour prix de sa trahison. Je passe une foule de choses d'une aussi absurde impudence. Il est évident que pour la partie surtout des anecdotes sales ou ridicules, il n'a fait qu'entasser tout ce qu'il a entendu; mais encore, à quelle source a-t-il été puiser? La plupart de ces traits ont pris certainement naissance dans certains cercles fort malveillans de Paris; mais encore sur ce terrain, avaient-ils

un certain esprit, du sel, du mordant, certaines couleurs dans l'apparence, certaines grâces dans la diction; ici ces traits sont déjà descendus des salons dans la rue; ils n'ont été recueillis qu'après avoir roulé dans le ruisseau. Les Anglais convenaient que c'était si fort, qu'à l'exception des classes les plus vulgaires, cet ouvrage avait été un poison qui portait son antidote avec lui.

A présent on s'étonnera peut-être que, dès les premières pages, je n'aye pas repoussé une pareille production. Mais c'est si grossièrement méchant, que cela ne saurait exciter la colère; d'un autre côté il n'est point de dégoût que ne fasse surmonter l'oisiveté de Sainte-Hélène; on est heureux d'y avoir quelque chose à parcourir. *Nous n'avons de trop ici que du temps*, disait très-plaisamment l'Empereur il y a peu de jours : j'ai donc continué; et puis, le dirai-je, ce n'est pas sans quelque plaisir que je lis désormais les contes absurdes, les mensonges, les calomnies qu'un auteur tient toujours, comme de coutume, de la meilleure autorité, sur des objets que je connais aujourd'hui si parfaitement moi-même, qui me sont devenus aussi

familiers que les détails de ma propre vie. Comme aussi je trouve quelque charme à laisser des pages remplies des couleurs les plus fausses, un portrait purement fantastique, pour venir étudier la vérité aux côtés du personnage réel, dans sa propre conversation pleine de choses toujours neuves, toujours grandes.

Ce matin l'Empereur m'ayant fait venir après son déjeûner, je l'ai trouvé en robe de chambre, étendu sur son canapé. La conversation l'a conduit à me demander quelle était ma lecture du moment. J'ai répondu que c'était un des plus fameux, des plus sales libelles publiés contre lui; et je lui ai cité à l'instant quelques-uns des traits les plus abominables. Il en riait beaucoup, et a voulu voir l'ouvrage; je l'ai fait venir; nous l'avons parcouru ensemble. En tombant d'horreurs en horreurs, il s'écriait : *Jésus!.... Jésus!....* se signait; geste que je me suis aperçu lui être familier dans sa petite intimité, lorsqu'il rencontre des assertions monstrueuses, impudentes, cyniques, qui excitent son indignation ou sa surprise, sans le porter à la colère. Chemin faisant l'Empereur analysait

certains faits, redressait des points dont l'auteur avait su quelque chose. Parfois il haussait les épaules de pitié, parfois il riait de bon cœur; jamais il ne montra le moindre signe d'humeur. Quand il lut l'article de ses nombreuses débauches, les violences, les outrages qu'on lui faisait commettre, il observa que l'auteur avait voulu sans doute en faire un héros, sous tous les rapports; qu'il le livrait du reste à ceux qui voulaient le faire impuissant, que c'était à ces messieurs à s'accorder ensemble, ajoutant gaîment que tout le monde n'était pas aussi malheureux que le plaideur de Toulouse. Toutefois on avait tort, disait-il, de l'attaquer sur ses mœurs, lui que tout le monde savait les avoir singulièrement améliorées; partout où il avait gouverné; on ne pouvait ignorer que son naturel ne le portait pas à la débauche; la multitude de ses affaires ne lui en aurait pas d'ailleurs *laissé le temps.* Arrivé aux pages où sa mère était peinte à Marseille sous le rôle le plus dégoûtant et le plus abject, il s'est arrêté répétant plusieurs fois, avec l'accent de l'indignation et d'une demi-douleur : « Ah! Madame!......... Pauvre Ma-

« dame !..... Avec toute sa fierté !... Si elle lisait
» ceci !.... Grand Dieu !...... »

Nous avons passé ainsi plus de deux heures, au bout desquelles il s'est mis à sa toilette; on a introduit le docteur O' Méara, c'était l'heure à laquelle d'ordinaire il était admis. « *Dottore*,
» lui dit-il en italien, tout en faisant sa barbe,
» je viens de lire une de vos belles productions
» de Londres contre moi. » La figure du docteur demandait ce que c'était; je lui fis voir le livre de loin; c'était précisément lui qui me l'avait prêté, il était déconcerté. « On a bien raison de
» dire, continuait l'Empereur, qu'il n'y a que
» la vérité qui offense; je n'ai pas été fâché un
» instant, mais j'ai ri souvent. » Le docteur cherchait à répondre et s'entortillait dans de grandes phrases : c'était un libelle infâme, dégoûtant, tout le monde le savait, personne n'en faisait de cas; toutefois quelques-uns pouvaient le croire, faute d'y avoir répondu. « Mais que
» faire à cela? disait l'Empereur. S'il entrait
» aujourd'hui dans la tête de quelqu'un d'im-
» primer qu'il m'est venu du poil, et que je
» marche ici à quatre pattes, il est des gens qui

» le croiraient, et diraient que c'est Dieu qui » m'a puni comme Nabuchodonosor. Et que » pourrais-je faire ? Il n'y a aucun remède à » cela. » Le docteur sortit, concevant à peine la gaîté, l'indifférence, le naturel dont il venait d'être témoin; pour nous, nous y étions désormais accoutumés.

Mardi 16.

L'Empereur se décide à apprendre l'anglais, etc.

Sur les trois heures, l'Empereur m'a fait venir pour causer pendant qu'il faisait sa toilette ; nous avons été ensuite faire quelques tours dans le jardin. Il a observé, par hasard, qu'il était honteux qu'il ne sût pas encore lire l'Anglais. Je l'ai assuré que s'il avait continué, après les deux leçons que je lui avais données aux environs de Madère, il lirait aujourd'hui toute espèce de livres anglais. Il en demeurait convaincu, et m'a commandé alors de le forcer chaque jour à prendre une leçon. De là la conversation a conduit à faire savoir que je venais de donner à mon fils sa première leçon de mathématiques : c'est une partie que l'Empereur

aime beaucoup, dans laquelle il est très-fort. Il s'est étonné que je montrasse à mon fils d'abondance, sans livre et sans cahier; il ne me savait pas de cette force, disait-il, et m'a menacé alors de le voir parfois, à l'improviste, examiner le maître et l'écolier. A dîner il a entrepris ce qu'il a appelé M. le professeur de mathématiques, et bien lui en a pris d'être ferré; une question n'attendait pas l'autre; souvent elles étaient fort subtiles. Il ne revenait pas, du reste, que dans les lycées on ne montrât pas de très-bonne heure les mathématiques; il disait qu'on avait gâté toutes ses intentions touchant les universités, se plaignait fort de M. de Fontanes, se récriant sur ce que, pendant qu'il était contraint d'aller faire la guerre au loin, on lui *gâchait* tout chez lui, etc., etc... Cela a ramené l'Empereur à ses premières années, au père Patrault, son professeur de mathématiques, dont il nous a fait l'histoire; je l'ai déjà écrite, on doit l'avoir lue plus haut.

Mercredi 17.

Première leçon d'anglais, etc.

Aujourd'hui l'Empereur a pris sa première leçon d'anglais; et comme mon grand but était de le mettre à même de lire promptement les papiers-nouvelles, cette première leçon n'a consisté qu'à faire connaissance avec une gazette anglaise; à en étudier les formes et le plan, à connaître le placement toujours uniforme des divers objets qu'elle renferme, à séparer les annonces et les commérages de ville d'avec la politique, et dans celle-ci apprendre à discerner ce qui est authentique d'avec ce qui n'est qu'un bruit hasardé.

Je me suis engagé, si l'Empereur avait la constance de s'ennuyer tous les jours de pareilles leçons, à ce que dans un mois il pût lire les journaux sans le secours d'aucun de nous. L'Empereur ensuite a voulu faire quelques thêmes : il écrivait des phrases dictées, et les traduisait en anglais, à l'aide d'un petit tableau que je lui ai fait pour les verbes auxiliaires et les articles; et à l'aide du dictionnaire pour les autres mots,

que je lui faisais chercher lui-même. Je lui expliquais les règles de la syntaxe et de la grammaire, à mesure qu'elles se présentaient : il a fait de la sorte quelques phrases qui l'ont plus amusé que les versions que nous avions essayées aussi. Après la leçon, sur les deux heures, nous sommes passés dans le jardin ; on a tiré plusieurs coups de fusil ; ils étaient si près, qu'il semblait que ce fût dans le jardin même. L'Empereur a observé que mon fils (nous croyions que c'était lui) semblait faire une bonne chasse ; j'ai ajouté que ce serait la dernière fois qu'il la ferait aussi près de l'Empereur. « Effectivement, a-t-il repris, allez dire qu'il ne nous approche qu'à la » portée du canon. » J'y ai couru ; nous l'accusions à tort ; tout ce bruit se faisait pour les chevaux de l'Empereur, que l'on s'occupait à dresser.

Après le dîner, pendant le café, l'Empereur m'acculant à la cheminée, m'appuyait la main sur la tête comme pour me mesurer la taille, et me disait : « Je suis un géant pour » vous. — Votre Majesté l'est pour tant d'autres, » ai-je observé, que cela ne saurait m'affecter. »

Il a parlé aussitôt d'autre chose, car il ne s'arrête pas volontiers sur les phrases de cette nature.

Jeudi 18 au Samedi 20.

Nos habitudes journalières. — Conversation avec le gouverneur Wilks. — Armées. — Chimie. — Politique. — Détails sur l'Inde. — Delphine de Mme de Staël. — MM. Necker, Calonne.

Notre vie se passait dans une grande uniformité. L'Empereur ne sortait pas du tout le matin; vers les deux heures, la leçon d'anglais était devenue très-régulière; venait ensuite la promenade du jardin ou quelques présentations qui étaient fort rares; puis une petite course en calèche, car les chevaux étaient enfin arrivés; avant le dîner, la révision des campagnes d'Italie ou d'Égypte; après le dîner, la lecture de nos romans.

Le vingt, l'Empereur reçut le gouverneur Wilks, avec lequel il eut une conversation à fond sur l'armée, les sciences, l'administration et les Indes. Parlant de l'organisation de l'armée anglaise, il s'est arrêté sur son mode d'avancement, s'étonnant que chez un peuple où exis-

tait l'égalité des droits, les soldats devinssent si rarement officiers. Le colonel Wilks avouait que leurs soldats n'étaient pas faits pour le devenir, et que les Anglais s'étonnaient à leur tour de l'immense différence, à cet égard, qu'ils avaient remarquée dans l'armée française, où presque chaque soldat leur avait montré les germes d'un officier. « C'est une des grandes conséquences » de la conscription, observait l'Empereur : elle » avait rendu l'armée française la mieux com- » posée qui fut jamais. C'était, continuait-il, » une institution éminemment nationale et déjà » fort avancée dans nos mœurs : il n'y avait plus » que les mères qui s'en affligeassent encore ; et » le temps serait venu où une fille n'eût pas » voulu d'un garçon qui n'aurait pas acquitté sa » dette envers la patrie. Et c'est dans cet état « seulement, ajoutait-il, que la conscription au- » rait acquis la dernière mesure de ses avanta- » tages : quand elle ne se présente plus comme » un supplice ou comme une corvée ; mais » qu'elle est devenue un point d'honneur dont » chacun demeure jaloux, alors seulement la » nation est grande, glorieuse, forte ; c'est alors

» que son existence peut défier les revers, les » invasions, les siècles.

» Du reste, continuait-il, il est vrai de dire » encore qu'il n'est rien qu'on n'obtienne des » Français par l'appât du danger ; il semble leur » donner de l'esprit ; c'est leur héritage gau- » lois.... La vaillance, l'amour de la gloire, » sont chez les Français un instinct, une espèce » de sixième sens. Combien de fois, dans la » chaleur des batailles, je me suis arrêté à con- » templer mes jeunes conscrits se jetant dans » la mêlée pour la première fois : *l'honneur et* » *le courage leur sortaient par tous les pores !* »

De là, l'Empereur sachant que le gouverneur Wilks était très-fort sur la chimie, l'a attaqué sur cet objet. Il lui a parlé des immenses progrès que cette science avait fait faire à toutes nos manufactures. Il lui a dit que l'Angleterre et la France avaient sans doute également de grands chimistes ; mais que la chimie était bien plus généralement répandue en France, et surtout beaucoup plus dirigée vers des résultats utiles ; qu'en Angleterre elle demeurait une science, qu'en France elle commençait à n'être

plus qu'une pratique. Le gouverneur convenait de la vérité littérale de ces assertions, et ajoutait, avec grâce de son côté, que c'était à lui, Empereur, que ces avantages étaient dus, et que toutes les fois que la science serait conduite par la main du pouvoir, elle aurait de grands et d'heureux résultats pour le bien-être de la société. L'Empereur disait que dans les derniers temps la France avait conquis le sucre de betterave, de même qualité et de même prix que le sucre de canne. Le gouverneur en a été fort étonné; il ne le soupçonnait pas. L'Empereur lui a affirmé que c'était un fait des plus avérés, bien qu'en opposition directe aux préjugés encore existans de l'Europe, et même de la France. Il a ajouté de plus qu'il en était de même du pastel, substitut de l'indigo, et ainsi que de presque tous les objets coloniaux, à l'exception du bois de teinture. Ce qui le portait à conclure que si la découverte de la boussole avait produit une révolution dans le commerce, les progrès de la chimie étaient appelés à en produire la contre-révolution.

On a parlé ensuite des émigrations nom-

breuses actuelles des ouvriers de France et d'Angleterre en Amérique. L'Empereur observait que ce pays privilégié s'enrichissait de nos folies. Le gouverneur a souri, disant que celles de l'Angleterre se trouvaient en tête du catalogue, par les nombreuses fautes ministérielles qui avaient amené la révolte de ces colonies et leur émancipation. A cela, l'Empereur observait qu'elle avait dû être inévitable; que quand les enfans sont devenus aussi grands que leurs pères, il est difficile qu'ils obéissent long-temps.

Alors la conversation a conduit naturellement aux Indes; le gouverneur y a demeuré nombre d'années, il y occupait de hauts emplois, il y a fait de grandes recherches, il a pu répondre à une foule de questions de l'Empereur sur les lois, les mœurs, les usages des Indous, l'administration des Anglais, la nature et la confection des lois actuelles, etc., etc.

Les Anglais, aux Indes, sont régis par les lois d'Angleterre; les indigènes, par les lois locales faites par les divers conseils, agens de la compagnie, qui ont pour règle fondamentale de

se rapprocher le plus possible des lois mêmes de ces peuples.

Hyder Aly était un homme de génie; Tippoo, son fils, n'était qu'un présomptueux, fort ignorant et très-inconsidéré. Hyder Aly avait jusqu'au-delà de cent mille hommes; Tippoo n'en avait guère jamais eu que cinquante mille. Ces peuples ne manquent pas de courage; mais ils n'ont pas nos forces physiques; ils sont sans discipline et sans tactique. Dix-sept mille hommes de troupes anglaises, dont quatre mille Européens seulement, avaient suffi pour détruire cet empire de Misoor. Cependant il était à croire que tôt ou tard l'esprit national affranchirait ces contrées du joug européen : le mélange du sang européen avec celui des indigènes, créait une race mixte, dont le nombre et la nature préparaient certainement de loin une grande révolution. Toutefois aujourd'hui ces peuples étaient certainement plus heureux qu'avant la domination anglaise : l'administration d'une exacte justice et la douceur du gouvernement étaient, quant à présent, les plus fortes garanties de la métropole. On avait cru

devoir y joindre aussi la défense aux Anglais et aux Européens d'y acheter des terres ou d'y former des établissemens héréditaires, etc., etc. Voilà ce que j'ai recueilli de plus marquant dans l'intéressante conversation de M. Wilks.

Delphine de Mme de Staël occupait en ce moment nos soirées. L'Empereur l'analysait : peu de choses trouvaient grâce devant lui. Le désordre d'esprit et d'imagination qui y règne animait sa critique : c'était toujours, disait-il, les mêmes défauts qui l'avaient jadis éloigné de son auteur, en dépit des avances les plus vives et des cajoleries les plus actives de celle-ci.

Dès que la victoire eut consacré le jeune général de l'armée d'Italie, Mme de Staël, sans le connaître, et par la seule sympathie de la gloire, professa dès cet instant pour lui des sentimens d'enthousiasme dignes de sa Corine ; elle lui écrivait, disait Napoléon, de longues et nombreuses épîtres pleines d'esprit, de feu, de métaphysique : c'était une erreur des institutions humaines, lui mandait-elle, qui avait pu lui donner pour femme la douce et tranquille Mme Bonaparte ; c'était une âme de feu,

comme la sienne, que la nature avait sans doute destinée à celle d'un héros tel que lui, etc.

Je renvoie aux campagnes d'Italie pour faire voir que l'ardeur de Mme de Staël ne s'était pas ralentie pour n'avoir pas été partagée. Opiniâtre à ne pas se décourager, elle était parvenue plus tard à lier connaissance, même à se faire admettre; et elle usait de ce privilége, disait l'Empereur, jusqu'à l'importunité. Il est très-vrai, ainsi qu'on l'a dit dans le monde, que le général voulant le lui faire sentir, s'excusait un jour d'être à peine vêtu, et qu'elle avait répondu, avec sentiment et vivacité, que cela importait peu, que le génie n'avait point de sexe.

Mme de Staël nous a transportés naturellement à son père, M. Necker. L'Empereur racontait qu'en allant à Marengo, il avait reçu sa visite à Genève; que là il avait assez lourdement montré le désir de rentrer au ministère, désir du reste que M. de Calonne, son rival, vint aussi témoigner plus tard à Paris, avec une inconcevable légèreté. M. Necker avait ensuite écrit un ouvrage dangereux sur la politique de la France, pays qu'il essayait de prouver ne

pouvoir plus être ni monarchie ni république, et dans lequel il appelait le Premier Consul l'*homme nécessaire*.

Le Premier Consul proscrivit l'ouvrage, qui dans ce moment pouvait lui être fort nuisible; il en livra la réfutation au consul Lebrun, qui, avec sa belle prose, disait l'Empereur, en fit pleine et prompte justice. La cotterie Necker s'en aigrit, Mme de Staël intrigua, et reçut l'ordre de sortir de France; depuis elle demeura toujours une ardente et fort active ennemie. Toutefois, au retour de l'île d'Elbe, Mme de Staël écrivit ou fit dire à l'Empereur, lui exprimant, à sa manière, tout l'enthousiasme que venait de lui causer ce merveilleux événement; qu'elle était vaincue, que ce dernier acte n'était pas d'un homme, qu'il plaçait dès cet instant son auteur dans le Ciel. Puis, en se résumant, elle finissait par insinuer que, si l'Empereur daignait laisser payer les deux millions déjà ordonnancés par le Roi en sa faveur, elle lui consacrerait à jamais sa plume et ses principes. L'Empereur lui fit répondre que rien ne le flatterait plus que son suffrage; car il appréciait

tout son talent ; mais qu'en vérité, il n'était pas assez riche pour le payer tout ce prix.

Dimanche 21.

Mon nouveau logement, etc. — Description. — Visite matinale, etc.

J'étais enfin venu dans le logement qu'on avait bâti pour me tirer de mon étuve. Sur un terrain constamment humide on avait posé un plancher de dix-huit pieds de long sur onze de large ; on l'avait environné d'un mur d'un pied d'épaisseur, formé d'une espèce de pisé ou de torchis qu'on eût pu abattre d'un coup de pied ; à la hauteur de sept pieds on l'avait abrité d'une toiture en planches recouvertes de papier goudronné : tel était l'ensemble et le contour de mon nouveau palais, partagé en deux pièces, dont l'une renfermait juste deux lits séparés par une commode, et ne pouvait admettre qu'un seul siége ; l'autre, tout à la fois mon salon et mon cabinet, avait une seule fenêtre scellée à demeure, à cause de la violence des vents et de la pluie ; à droite et à gauche d'elle deux tables à écrire pour moi et mon fils, un

canapé en face et deux siéges ; voilà tout l'emménagement et le mobilier. Qu'on ajoute que l'exposition des deux fenêtres était tournée vers un vent constamment de la même direction, et la plupart du temps au degré de tempête et vers des pluies très-communes et fort souvent battantes, qui pénétraient déjà par les ouvertures, ou filtraient par le toit et les murs avant que nous fussions venus nous y établir, et l'on aura la description complète de ma demeure.

Je venais de passer ma première nuit dans ce lieu nouveau ; je ne me portais pas bien, et le changement de lit m'avait privé de tout sommeil ; on vint me prévenir, sur les sept heures, que l'Empereur allait monter à cheval ; je répondis que, me sentant incommodé, j'allais essayer de reposer ; mais peu de minutes s'étaient écoulées que quelqu'un entrant brusquement dans ma chambre, vint ouvrir mes rideaux avec autorité, trouva mauvais que je fusse aussi paresseux, décida qu'on devait secouer ses incommodités ; puis, frappé de l'odeur de la peinture, de l'extrême petitesse du lieu, du voisinage des deux lits, prononça qu'il ne pouvait être toléré.

de dormir ainsi l'un sur l'autre, que cela devait être trop malsain, que je devais retourner au lit du cabinet topographique, qu'une fausse délicatesse ne devait pas me le faire abandonner, que si j'y gênais, on saurait bien me le dire. Ce quelqu'un, on l'a deviné, c'était l'Empereur.

Je fus bientôt, comme on le juge, en bas de mon lit, réveillé, guéri et vêtu. Toutefois il était déjà bien loin, et il me fallut le chercher dans la campagne. Après l'avoir rejoint, la conversation tomba sur la longue audience accordée la veille au gouverneur Wilks. Il s'arrêta avec beaucoup de gaîté sur la grande importance que mon ouvrage semblait m'avoir donnée à ses yeux; l'extrême bienveillance qu'il semblait lui avoir inspirée. « Du reste, continuait » l'Empereur, à charge de revanche sans doute; » tendresse et fraternité usuelle d'auteurs, tant » qu'ils ne se critiquent pas. Et sait-il votre » parenté avec le vénérable Las Cases? » J'ai répondu que je n'en savais rien; mais le général Gourgaud, qui se trouvait à l'autre côté de l'Empereur, lui a dit que oui. « Et comment

» le savez-vous vous-même? me dit alors l'Em-
» pereur. Ne nous faites-vous pas une histoire?
» — Sire, voici mes preuves : Il y avait plus de
» deux cents ans que nous étions déjà en France,
» quand Barthélemi de Las Casas fleurissait en
» Espagne; mais les historiens espagnols le disent
» tous de la ville dont nous sortons nous-mêmes,
» de Séville; tous se réunissent à lui donner une
» ancienne naissance d'origine française, et font
» venir les siens en Espagne, précisément au
» moment où nous y avons été nous-mêmes. —
» Quoi donc, vous n'êtes pas Espagnol? Vous
» et lui vous étiez Français? — Oui, Sire. —
» Racontez-nous donc cela; allons, M. le don-
» jonnier, M. le détrousseur, M. le paladin;
» allons, rendez-vous heureux, déroulez-nous
» vos vieux parchemins; jouissez un peu. —
» Sire, un des miens suivait Henri, comte de
» Bourgogne, qui, à la tête de quelques croisés,
» alla faire la conquête du Portugal, vers l'an
» 1100.... Il en était porte-guidon à la fameuse
» bataille d'*Ourique*, qui fonda la monarchie
» portugaise. Depuis, nous sommes revenus en
» France avec la reine Blanche, lorsqu'elle vint

» épouser le père de Saint Louis. Sire, voilà » tout, etc., etc. »

Lundi 22 au Vendredi 26.

Lettres de l'Empereur. — Mme de Sévigné. — Charles XII. — Paul et Virginie. — Vertot. — Rollin. — Velly. — Garnier.

Tous ces jours ont été gâtés par des pluies presque continuelles. L'Empereur n'a pu monter à cheval qu'une fois le matin dans le parc, et tenter une seule fois après midi de franchir notre vallée accoutumée, que le temps avait rendue presque impraticable. Il n'a pas été plus possible de faire usage de la calèche ; il a donc fallu se réduire à quelques tours de jardin, et partager la tristesse du temps. Nous en avons travaillé davantage ; l'Empereur a pris régulièrement d'excellentes et fortes leçons d'anglais. Il passe de coutume toute la matinée à lire ; il lit de suite des ouvrages entiers fort considérables, sans s'en trouver nullement fatigué ; il m'en lisait toujours quelque peu avant que de se mettre à l'anglais.

C'étaient les *Lettres de* Mme *de Sévigné*, dont le style est si coulant, et peint si bien les mœurs du moment. Lisant la mort de Turenne et le procès de Fouquet, il observait, pour celui-ci, que l'intérêt de Mme de Sévigné était bien chaud, bien vif, bien tendre pour de la simple amitié.

C'était *Charles XII*, dont il lisait la défense contre les Turcs, dans sa maison de Bender; il ne pouvait s'empêcher de rire et de répéter avec eux : *Tête de fer ! tête de fer !* Il me demandait si on était bien d'accord sur la nature de sa mort. Je lui disais tenir de la propre bouche de Gustave III, qu'il avait été assassiné par les siens : Gustave l'avait visité dans son caveau; la balle était d'un pistolet, elle avait été tirée de près et par-derrière, etc., etc. Au commencement de la révolution, j'avais connu beaucoup Gustave III aux eaux d'Aix-la-Chapelle, et quoi que je fusse bien jeune alors, j'avais eu plus d'une fois l'honneur de sa conversation; il m'avait même promis de me placer dans sa marine, si nos affaires de France tournaient mal.

Un autre jour, c'était *Paul et Virginie* que lisait l'Empereur ; il en faisait ressortir les endroits touchans, ceux-là étaient toujours simples et naturels ; ceux où abondaient le pathos, les idées abstraites et fausses, tant à la mode lorsque l'ouvrage fut publié, étaient tous froids, mauvais, manqués. L'Empereur disait avoir été fort engoué de cet ouvrage dans sa jeunesse ; mais il ne pardonnait pas à son auteur d'avoir mystifié sa générosité. « A mon retour » de l'armée d'Italie, disait-il, Bernardin de » Saint-Pierre vint me trouver et me parla pres- » que aussitôt de ses misères ; moi qui dans » mes premières années, n'avait rêvé que Paul » et Virginie, flatté d'ailleurs d'une confiance » que je croyais exclusive et que j'attribuais à » ma grande célébrité, je m'empressai de lui » rendre sa visite, et laissai sur un coin de » sa cheminée, sans qu'on eût pu s'en aper- » cevoir, un petit rouleau de vingt-cinq louis. » Mais quelle fut ma honte, quand je vis cha- » cun rire de la tournure délicate que j'avais » cru nécessaire d'employer. Je lui en ai tou- » jours conservé un peu de rancune. Il n'en

» avait pas été de même de ma famille ; Joseph
» lui faisait une forte pension, et Louis lui
» donnait sans cesse. »

Mais si l'Empereur aimait Paul et Virginie, il riait de pitié, disait-il, des Études de la Nature, du même auteur. Bernardin, observait-il, bon littérateur, était à peine géomètre ; ce dernier ouvrage était si mauvais, que les gens de l'art dédaignaient d'y répondre ; Bernardin en jetait les hauts cris. Le célèbre mathématicien Lagrange répondait toujours à ce sujet, en parlant de l'Institut : « Si Bernardin était de notre classe,
» s'il parlait notre langue, nous le rappellerions
» à l'ordre ; mais il est de l'Académie, et son
» style n'est pas de notre ressort. » Bernardin se plaignant un jour, comme de coutume, au premier Consul, du silence des savans à son égard, celui-ci lui dit : « Savez-vous le calcul
» différentiel, M. Bernardin ? — Non. — Eh
» bien, allez l'apprendre, et vous vous répon-
» drez à vous-même. » Plus tard, étant Empereur, toutes les fois qu'il l'apercevait, il avait coutume de lui dire : « M. Bernardin, quand
» nous donnerez-vous des Paul et Virginie ou

» des Chaumière Indienne? Vous devriez nous » en fournir tous les six mois. »

En lisant les *Révolutions romaines de Vertot*, que l'Empereur estime fort d'ailleurs, il en trouvait les harangues délayées. C'est la plainte constante de l'Empereur contre tous les ouvrages qu'il rencontre; cela avait été aussi, disait-il, son défaut à lui-même dans sa jeunesse; assurément il s'en est bien corrigé depuis. L'Empereur s'est amusé à rayer au crayon les phrases parasites qu'il condamnait dans Vertot : il est sûr qu'avec ces suppressions, l'ouvrage présentait en effet bien autrement de la force, de l'énergie et de la chaleur. « Ce serait un travail bien précieux et bien goûté sans doute, disait-il, » que de se dévouer à réduire ainsi, avec goût » et discernement, les principaux ouvrages » de notre langue. Je ne connais guère que » Montesquieu, observait-il, qui pût échapper » à ces réductions. » Il parcourait souvent *Rollin*, et le trouvait diffus et trop bonhomme. *Crévier*, son continuateur, lui semblait détestable. Il se plaignait de nos matériaux classiques et du temps que de si mauvais livres fai-

saient perdre à la jeunesse. C'est qu'ils étaient composés par des rhéteurs, de simples professeurs, et que ces sujets immortels, la base de nos connaissances dans la vie, eussent dû être, disait-il, présentés, écrits et rédigés par des hommes d'état et des hommes du monde. L'Empereur avait, à ce sujet, des idées très-heureuses; le temps seul lui avait manqué pour les faire exécuter.

L'Empereur était encore moins satisfait de nos histoires de France; il n'en pouvait lire aucune : *Velly* était plein de mots, et vide de choses; ses continuateurs étaient encore pires. « Notre histoire, disait-il, devrait être en quatre » ou cinq volumes ou en cent. » Il avait connu *Garnier*, le continuateur de Velly et de Villaret; il demeurait tout près de la Malmaison. C'était un bon vieillard octogénaire qui occupait un entresol sur le chemin, avec une petite galerie. Frappé de l'empressement affectueux que témoignait ce bon vieillard toutes les fois que passait le Premier Consul, celui-ci s'informa qui ce pouvait être. Apprenant que c'était Garnier, il expliqua son empressement. « Il pensait, sans

» doute, disait gaîment l'Empereur, qu'à titre » d'historien, le Premier Consul était de son » domaine ; seulement il devait s'étonner de » retrouver des Consuls où il était habitué à » voir des Rois. » Et c'est ce que lui dit en riant le Premier Consul, qui le fit appeler un jour, et lui donna une forte pension. « Le bonhomme, » disait l'Empereur, dans sa reconnaissance, eût » écrit depuis cet instant volontiers et du fond » de son cœur tout ce qu'on eût voulu. »

Samedi 27.

Difficulté vaincue. — Dangers personnels de l'Empereur à Eylau, à Iéna, etc. — Troupes russes, autrichiennes, prussiennes. — Jeune Guibert. — Corbineau. — Maréchal Lannes. — Bessières. — Duroc.

Sur les cinq heures, l'Empereur est sorti en calèche ; la soirée était fort belle, nous allions fort vite et l'espace à parcourir est fort court. L'Empereur a fait ralentir dans l'intention de l'alonger. Comme nous rentrions, jetant les yeux sur le camp, dont nous n'étions séparés que par le ravin, il a demandé pourquoi on ne franchissait pas cet espace, qui doublerait notre

promenade. On a répondu que c'était impossible, et nous continuions de rentrer; mais comme réveillé tout à coup par ce mot *impossible*, qu'il a si souvent dit n'être pas français, il a ordonné d'aller reconnaître le terrain; nous avons tous mis pied à terre; la calèche seule a continué vers le point difficile; nous l'avons vu franchir les obstacles et nous sommes rentrés triomphans, comme si nous venions de doubler nos possessions.

Pendant le dîner et après, on a parlé de divers faits d'armes. Le Grand-Maréchal disait que ce qui l'avait le plus frappé dans la vie de l'Empereur, était le moment, à Eylau, où, seul avec quelques officiers de son État-Major, il se trouva presque heurté par une colonne de quatre à cinq mille Russes : l'Empereur était à pied, le prince de Neufchâtel fit aussitôt avancer les chevaux; l'Empereur lui lance un regard de reproche, donne l'ordre de faire avancer un bataillon de sa garde, qui était assez loin en arrière, et demeure immobile, répétant plusieurs fois, à mesure que les Russes approchaient : « *Quelle audace! Quelle audace!* » A la vue des

grenadiers de la garde, les Russes s'arrêtèrent net. » Il était plus que temps, disait Bertrand ; l'Empereur n'avait pas bougé ; tout ce » qui l'entourait avait frémi. »

L'Empereur avait écouté ce récit sans aucune observation ; mais il a ensuite ajouté qu'une des plus belles manœuvres qu'il se rappelait, était celle qu'il avait exécutée à Eckmulh. Malheureusement il n'en a point dit davantage, et n'a rien détaillé. « Le succès à la guerre, a-t-il » continué, tient tellement au coup-d'œil et au » moment, que la bataille d'Austerlitz, gagnée » si complétement, eût été perdue si j'eusse » attaqué six heures plus tôt. Les Russes s'y » montrèrent des troupes excellentes qu'on n'a » jamais retrouvées depuis : l'armée russe d'Austerlitz n'aurait pas perdu la bataille de la » Moscowa.

» Marengo, continuait l'Empereur, était la » bataille où les Autrichiens s'étaient le mieux » battus ; leurs troupes s'y étaient montrées » admirables ; mais leur valeur s'y enterra : on » ne les a plus retrouvés depuis.

» Les Prussiens n'ont pas fait à Iéna la résis-

» tance qu'on attendait de leur réputation. Du
» reste les multitudes de 1814 et de 1815 n'é-
» taient que de la canaille auprès des vrais sol-
» dats de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

La veille d'Iéna, l'Empereur disait avoir couru le plus grand danger; il eût pu disparaître pour ainsi dire sans qu'on connût bien sa destinée : il s'était approché, durant l'obscurité, des bivouacs ennemis pour les reconnaître; il n'avait avec lui que quelques officiers. L'idée qu'on se faisait de l'armée prussienne tenait tout le monde en alerte; on croyait les Prussiens disposés surtout aux attaques de nuit. L'Empereur en revenant, reçut le coup de fusil de la première sentinelle de son camp; ce fut un signal pour toute la ligne; il n'eut d'autre ressource que de se jeter à plat ventre, jusqu'à ce que la méprise fût reconnue; encore toute sa crainte était-elle que la ligne prussienne, dont il était fort près, n'en fît alors autant.

A Marengo, les soldats autrichiens avaient bien conservé le souvenir du vainqueur de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli; son nom était bien quelque chose sur leur esprit; mais ils

étaient loin de le croire présent; ils le croyaient mort; on avait pris soin de leur persuader qu'il avait péri en Égypte; que ce Premier Consul dont on leur parlait, n'était que son frère. Ce bruit s'était tellement accrédité partout, que Napoléon fut dans l'obligation de se montrer publiquement à Milan pour le détruire.

L'Empereur, passant ensuite à un grand nombre d'officiers et de ses aides-de-camp, leur distribuait couramment le blâme et la louange; il les connaissait tous à fond. Deux des circonstances, disait-il, qui l'avaient le plus affecté sur les champs de bataille, avaient été la mort du jeune *Guibert* et celle du général *Corbineau :* un boulet, à Aboukir, avait percé la poitrine du premier, de part en part, sans l'achever; l'Empereur, après lui avoir adressé quelques paroles, s'était vu contraint, par la force de ses propres sensations, de s'éloigner. L'autre avait été enlevé, roulé, réduit à rien par un boulet, à Eylau, sous les yeux de l'Empereur, comme il achevait de lui donner des ordres, etc., etc.

L'Empereur citait aussi les derniers momens

du maréchal *Lannes*, ce valeureux duc de Montébello, si justement appelé le *Roland de l'armée*, qui, visité par l'Empereur, sur son lit de mort, semblait oublier sa situation pour ne s'occuper que de celui qu'il aimait par-dessus tout. L'Empereur en faisait le plus grand cas. « Il » n'avait été long-temps qu'un sabreur, disait-il; » mais il était devenu du premier talent. » Quelqu'un a dit alors qu'il serait curieux de connaître quelle conduite il eût tenue dans ces derniers temps. « Nous avons appris à ne jurer » de rien, disait l'Empereur. Toutefois je ne » pense pas qu'il eût été possible de le voir » manquer à l'honneur et au devoir. D'ailleurs » il est à croire qu'il n'aurait pas existé; brave » comme il l'était, il est indubitable qu'il se fût » fait tuer dans les derniers temps, ou du moins » qu'il eût été assez blessé pour se trouver à » l'écart, hors du centre et de l'influence des » affaires. Enfin, s'il eût été disponible, il était » de ces hommes à changer la face des affaires » par son propre poids et sa propre influence. »

L'Empereur vint ensuite à *Duroc*, sur le caractère et la vie privée duquel il s'arrêta

long-temps. « Duroc, concluait-il, avait des » passions vives, tendres et secrètes qui répon- » daient peu à sa froideur extérieure. J'ai été » long-temps avant de le savoir, tant son service » était exact et régulier; ce n'était que quand » ma journée était entièrement close et finie, » quand je reposais déjà, que la sienne com- » mençait. Le hasard seul ou quelque accident » ont pu me le faire connaître. Duroc était pur » et moral, tout à fait désintéressé pour rece- » voir, extrêmement généreux pour donner. »

L'Empereur disait qu'en ouvrant la campagne de Dresde, il avait perdu deux hommes bien précieux, et cela, observait-il, le plus bêtement du monde : c'étaient *Bessières* et *Duroc*. Il affectait en ce moment d'en parler avec un stoïcisme qu'on s'apercevait bien n'être pas naturel. Quand il alla voir Duroc, après son coup mortel, il essaya de lui donner quelques espérances; mais Duroc, qui ne s'abusait pas, ne lui répondit qu'en le suppliant de lui faire donner de l'opium. L'Empereur, trop affecté, ne put prendre sur lui de rester long-temps, et se déroba à ce déchirant spectacle. Alors l'un de nous lui a

rappelé que revenu d'auprès de Duroc, il se mit à se promener seul devant sa tente; personne n'osait l'aborder. Cependant on avait des mesures essentielles à prendre pour le lendemain; on se hasarda donc à venir lui demander où il fallait placer la batterie de la garde. *A demain tout*, fut la réponse de l'Empereur. A ce ressouvenir l'Empereur avec affectation a parlé brusquement d'autre chose.

Duroc fut une de ces personnes dont on ne connaît le prix qu'après l'avoir perdue : telle a été, après sa mort, la phrase de la cour et de la ville, le sentiment unanime partout.

Duroc était natif de Nancy, département de la Meurthe. On doit avoir lu plus haut l'origine de sa fortune : Napoléon l'avait trouvé au siége de Toulon, et s'y intéressa tout d'abord. Depuis il s'y était attaché chaque jour davantage, et l'on pourrait même dire qu'ils ne s'étaient plus quittés. J'ai dit ailleurs avoir entendu de l'Empereur que, dans toute sa carrière, Duroc seul avait possédé sa confiance aveugle et reçu tous ses épanchemens. Duroc n'était pas brillant; mais il avait un excellent jugement, et rendait

des services essentiels que sa modestie et leur nature laissaient peu connaître.

Duroc aimait l'Empereur pour lui-même; c'était à l'homme privé surtout qu'il portait son dévouement, bien plus qu'au monarque. En recevant et accueillant les sensations intimes du prince, il avait acquis le secret, peut-être le droit de les adoucir et de les diriger : combien de fois n'a-t-il pas dit à l'oreille de gens consternés par la colère de l'Empereur! « Laissez-le » aller : il dit ce qu'il sent, non ce qu'il pense, » ni ce qu'il fera demain. » Quel serviteur! quel ami! quel trésor que celui-là! Que d'éclats il a arrêtés! que d'ordres reçus dans le premier mouvement, qu'il n'a pas exécutés, sachant qu'on lui en saurait gré le lendemain! L'Empereur s'était fait à cette espèce d'arrangement tacite, et ne s'en abandonnait que davantage à cette explosion qu'arrache parfois la nature, et qui soulage par son épanchement.

Duroc périt de la manière la plus malheureuse, dans un moment bien critique, et sa mort fut encore une des fatalités de la carrière de Napoléon.

Le lendemain de la bataille de Wurchen, sur le soir, le léger combat de Reichenbach venait de finir; tous les coups avaient cessé. Duroc, du haut d'une éminence, et causant avec le général Kirchner, observait à l'écart la retraite des derniers rangs ennemis. Une pièce fut ajustée sur ce groupe doré, et le fatal boulet fit périr les deux généraux *.

Duroc influait plus qu'on ne pense sur les déterminations de l'Empereur; sa mort a peut-être été, sous ce rapport, une calamité nationale. On a des raisons de croire que s'il eût vécu, l'armistice de Dresde, qui nous a perdus, n'aurait pas eu lieu; on eût poussé jusqu'à l'Oder et au-delà; alors les ennemis eussent accédé dès cet instant à la paix, et nous eussions échappé à leurs machinations, à leurs intrigues et surtout à la longue, basse et atroce perfidie du cabinet autrichien qui nous a perdus.

Plus tard, Duroc eût encore influé sur d'autres grands événemens, et fait prendre sans

* Le général Kirchner était officier du génie, très-distingué, beau-frère du maréchal Lannes, qui l'avait choisi sur son courage et sa capacité.

doute une autre face aux affaires. Enfin, plus tard encore, lors de la chute de Napoléon, Duroc n'eût certainement pas séparé ses destinées de celles de l'Empereur. Duroc se fût trouvé avec nous à Sainte-Hélène; et ce seul secours eût suffi peut-être pour contrebalancer en Napoléon tous les horribles tourmens dont on prétendit l'abreuver.

Bessières, du département du Lot, fut jeté par la révolution dans la carrière des armes : il débuta par être simple soldat dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Devenu plus tard officier de chasseurs, des actes d'une bravoure personnelle, extraordinaire, attirèrent l'attention du général en chef de l'armée d'Italie, qui, lorsqu'il créa ses Guides, choisit Bessières pour les commander. Voilà les commencemens de Bessières et l'origine de sa fortune. A compter de cet instant, on le retrouve toujours, à la tête de la garde du Consul ou de la garde impériale, dans des charges de réserve décidant la victoire ou recueillant ses fruits. Son nom se rattache noblement à toutes nos belles batailles.

Bessières grandit avec l'homme qui l'avait distingué, et reçut une part abondante des faveurs que répandit l'Empereur : il fut fait Maréchal d'Empire, duc d'Istrie, colonel de la cavalerie de la garde, etc., etc., etc.

Ses qualités se développant avec les circonstances, le montrèrent toujours à la hauteur de sa fortune : on vit Bessières constamment bon, humain, généreux; d'une loyauté, d'une droiture antiques; soldat, homme de bien et citoyen honnête homme. Il employa souvent sa haute faveur à des services et à des obligeances spéciales, même en dépit d'opinions contraires. Je connais des gens qui, s'ils veulent être reconnaissans, le répéteront avec moi, et pourront certifier en lui des sentimens bien noblement hauts.....

Bessières était adoré de la garde, au milieu de laquelle il passait sa vie. A la bataille de Wagram, un boulet le renversa de son cheval, sans lui causer d'autre dommage. Ce fut un cri de douleur dans toute la garde; aussi Napoléon lui dit-il en le retrouvant : « Bessières, le boulet » qui vous a frappé à fait pleurer toute ma garde;

» remerciez-le, il doit vous être bien cher. »

Moins heureux à l'ouverture de la campagne de Saxe, la veille même de la bataille de Lutzen, dans une circonstance assez insignifiante, s'étant porté en avant, au milieu des tirailleurs, il y fut frappé dans la poitrine d'un boulet qui le renversa mort. Il avait vécu comme Bayard, il mourut comme Turenne.

J'avais conversé avec lui bien peu de temps avant ce funeste événement. Le hasard nous avait réunis tête à tête en loge particulière au théâtre, où, après avoir causé des affaires qui l'affectaient fort, car il idôlatrait la patrie, son dernier mot, en me quittant, fut qu'il partait pour l'armée dans la nuit, et qu'il désirait que nous pussions nous revoir. « Car, ajoutait-il, » dans la crise des circonstances, et avec nos » jeunes soldats, c'est à nous autres chefs à ne » pas nous épargner. » Hélas! il ne devait plus revenir!

Bessières aimait sincèrement l'Empereur, et lui portait une espèce de culte; il n'eût certainement pas, plus que Duroc, abandonné ni sa personne, ni ses destinées. Et il semble que

le sort, si décidément prononcé contre Napoléon, dans ses derniers momens, en lui enlevant deux amis aussi vrais, se soit plu à lui ôter la plus douce jouissance, et à priver deux de ses plus fidèles serviteurs de leur plus beau titre de gloire : celui de la reconnaissance envers le malheur.

L'Empereur avait fait transporter aux Invalides, à Paris, les restes de deux hommes qu'il aimait et dont il se savait tant aimé. Il leur réservait des honneurs extraordinaires ; les événemens qui ont suivi les en ont privés ; mais l'histoire, dont les pages sont plus impérissables encore que le marbre et le bronze, les a consacrés à jamais, et les sauve pour toujours de l'oubli des hommes.*

* Voici ce que l'on trouve dans *la Campagne de Saxe de* 1813, par le baron d'Odeleben, témoin oculaire, sous la date du dix août, au moment de la reprise d'armes, deux ou trois mois après la mort de Duroc.

« Pendant la marche de Reichenbach à Gorlitz, Napoléon s'arrêta à Makersdorf, et montra au Roi de Naples l'endroit où Duroc était tombé ; Il manda le propriétaire de la petite ferme où le Grand-Maréchal était mort, et lui assigna la somme de vingt mille francs, dont quatre

Dimanche 28.

Étude de l'anglais, etc. — Détails. — Réflexions, etc. — Promenade à cheval. — Cheval embourbé, autres traits caractéristiques.

Nos jours se passaient, comme chacun le soupçonne, dans une grande et insipide monotonie. L'ennui, les souvenirs, la mélancolie, étaient nos dangereux ennemis; le travail notre grand, notre unique refuge. L'Empereur suivait très-régulièrement ses occupations, l'anglais était devenu pour lui une affaire importante. Il y avait près de quinze jours qu'il avait pris sa première leçon, et, à compter de cet instant, quelques heures tous les jours, depuis midi, avaient été employées à cette étude, tantôt avec une ardeur vraiment admirable, tantôt avec un dégoût visible, alternative qui m'entretenait moi-

---

mille francs pour un monument en l'honneur de Duroc, et seize mille francs pour les propriétaires de la maison, mari et femme. La donation fut accomplie dans la soirée, en présence du curé et du juge de Makersdorf, l'argent fut compté devant eux, et ils furent chargés de faire ériger ce monument. »

même dans une véritable anxiété. J'attachais le plus grand prix au succès, et je craignais chaque jour de voir abandonner les efforts de la veille; d'en être pour l'ennui mortel que j'aurais causé, sans le résultat précieux que je m'étais promis. D'un autre côté, chaque jour aussi j'étais aiguillonné davantage, en me voyant approcher du but auquel je tendais. L'acquisition de l'anglais pour l'Empereur était une véritable et sérieuse conquête. Jadis il lui en coûtait, disait-il, annuellement pour de simples traductions, cent mille écus, et encore, observait-il, les avait-il bien à point nommé? étaient-elles fidèles? Aujourd'hui nous nous trouvions emprisonnés au milieu de cette langue, entourés de ses productions; tous les grands changemens, toutes les grandes questions que l'Empereur avait créés sur le continent, avaient été traités par les Anglais en sens opposé; c'étaient autant de faces nouvelles pour l'Empereur, auquel elles étaient jusque-là demeurées étrangères.

Qu'on ajoute que les livres français étaient rares parmi nous, que l'Empereur les connaissait tous et les avait relus jusqu'à satiété, tandis

que nous pouvions nous en procurer une foule d'anglais tout à fait neufs pour lui. Enfin l'acquisition de la langue d'un étranger devient un titre à ses yeux, c'est un agrément pour soi, un véritable avantage, c'est une facilité de pourparler, et en quelque sorte un commencement de liaison pour tous deux. Quoiqu'il en soit, j'apercevais déjà le terme de nos difficultés; j'entrevoyais le moment où l'Empereur aurait traversé tous les dégoûts inévitables du commencement. Mais qu'on se figure si l'on peut tout ce que devait être pour lui l'étude scolastique des conjugaisons, des déclinaisons, des articles, etc. On ne pouvait y être parvenu qu'avec un grand courage de la part de l'écolier, un véritable artifice de la part du maître. Il me demandait souvent s'il ne méritait pas des férules; il devinait leur heureuse influence dans les écoles; il eût avancé davantage, disait-il gaîment, s'il eût eu à les craindre. Il se plaignait de n'avoir pas fait de progrès, et ils auraient été immenses pour qui que ce fût.

Plus l'esprit est grand, rapide, étendu, moins il peut s'arrêter sur des détails réguliers et minu-

tieux. L'Empereur, qui saisissait avec une merveilleuse facilité tout ce qui regardait le raisonnement de la langue, en avait fort peu dès qu'il s'agissait de son mécanisme matériel. C'étaient une vive intelligence et une fort mauvaise mémoire ; cette dernière circonstance surtout le désolait; il trouvait qu'il n'avançait pas. Dès que je pouvais soumettre les objets en questions à quelque loi ou analogie régulière, c'était classé, saisi à l'instant; l'écolier devançait même alors le maître dans les applications et les conséquences; mais fallait-il retenir par cœur et répéter les élémens bruts, c'était une grande affaire; on prenait sans cesse les uns pour les autres; et il serait devenu trop fastidieux d'exiger d'abord une trop scrupuleuse régularité. Une autre difficulté, c'est qu'avec les mêmes lettres, les mêmes voyelles, ces mots nous demandaient une tout autre prononciation; l'écolier ne voulait reconnaître que la nôtre; et le maître eût décuplé les difficultés et l'ennui, s'il eût voulu exiger mieux. Enfin l'écolier, même dans sa propre langue, avait la manie d'estropier les noms propres; les mots étrangers, il les pro-

nonçait tout à fait à son gré ; et une fois sortis de sa bouche, quoi qu'on fît, ils demeuraient toujours les mêmes, parce qu'il les avait, une fois pour toutes, logés de la sorte dans sa tête. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver pour la plupart de nos mots anglais, et le maître dut avoir la sagesse et l'indulgence de s'en contenter, laissant au temps à rectifier peu à peu, s'il était jamais possible, toutes ces incorrections. De ce concours de circonstances, il naquit véritablement une nouvelle langue qui n'était entendue que de moi, il est vrai ; mais elle procurait à l'Empereur la lecture de l'anglais, et il eût pu, à toute rigueur, se faire entendre, par écrit : c'était déjà beaucoup, c'était tout.

Cependant l'Empereur continuait régulièrement ses campagnes d'Égypte avec le Grand-Maréchal. Ma campagne d'Italie était finie depuis long-temps : nous la touchions et retouchions sans cesse, quant à sa forme typographique, à la contexture des chapitres et à la coupe des paragraphes, etc. On en verra, dans le courant de cet ouvrage, le peu qui m'en est resté dans les mains.

De temps à autre il dictait de fantaisie des objets séparés à MM. Gourgaud et Montholon. A tout ce travail, il joignait fort peu d'exercice : quelques promenades à pied, parfois la calèche, presque plus de cheval.

Le trente, il voulut cependant revenir à notre vallée du Silence, abandonnée depuis longtemps. Nous étions vers son milieu; le passage était bouché par des broussailles mortes et une espèce de barrière faite pour arrêter le bétail. Le chasseur (le fidèle Aly) descendit, comme de coutume, pour nous ouvrir la route. Nous passâmes; mais le cheval du chasseur, pendant son opération, s'était éloigné de lui; quand il voulut le reprendre, il s'enfuit. Il avait beaucoup plu, il fallut s'embourber dans un marécage pareil à celui où l'Empereur, peu de jours après notre arrivée à Longwood, s'était vu enfoncer de manière à craindre d'y demeurer. Le chasseur courut après nous, pour nous dire qu'il demeurait pour débarrasser son cheval. Nous étions dans un chemin très-difficile, fort étroit, à la file les uns des autres; ce ne fut que quelque temps après que l'Empereur nous entendit

redire entre nous l'accident du chasseur. Il gronda de ce que nous n'avions point attendu, et voulut que le Grand-Maréchal et le général Gourgaud retournassent vers lui. L'Empereur mit pied à terre pour les attendre, et marcha vers une petite élévation d'où il paraissait comme sur un piédestal, au milieu des ruines. Il avait la bride de son cheval passée autour de son bras, et s'est mis à siffler un air; il avait pour écho une nature muette, et pour tout entourage la nudité du désert. « Et pourtant, me » suis-je dit involontairement, naguère encore » que de sceptres dans ses mains! Que de cou- » ronnes sur sa tête! Que de Rois à ses pieds!.. » Il est vrai, continuai-je à part moi, qu'aux » yeux de tous ceux qui l'approchent, le voyent, » l'entendent chaque jour, il demeure plus » grand qu'il ne le fut jamais! C'est le senti- » ment, l'opinion de tout ce qui l'entoure. Nous » le servons avec autant d'ardeur; nous l'aimons » avec plus de tendresse!.... »

Sur ces entrefaites arrivèrent le Grand-Maréchal et Gourgaud : ils aidèrent l'Empereur à remonter à cheval, et nous continuâmes. Ces

messieurs avouaient du reste que sans leur secours, le cheval n'eût jamais pu s'en retirer; les efforts réunis de tous les trois avaient à peine suffi. Assez long-temps après, au tournant d'un coude, l'Empereur observa que le chasseur n'avait pas suivi, et dit qu'il eût fallu attendre de le savoir en état de continuer; ces messieurs pensaient qu'il était demeuré pour nettoyer tant soit peu son cheval. Dans le cours de notre promenade, à plusieurs autres tournans, l'Empereur répéta la même observation. Nous entrâmes chez le Grand-Maréchal, où nous nous reposâmes quelques instans; l'Empereur, en sortant, demanda si le chasseur était passé, on ne l'avait pas vu. Enfin, arrivant à Longwood, sa première parole fut encore de demander si le chasseur était arrivé; il l'était depuis long-temps, étant revenu par une route différente.

Je viens d'appuyer peut-être beaucoup sur cette minutieuse circonstance; mais c'est qu'elle m'a paru tout à fait caractéristique. Dans cette sollicitude domestique, le Lecteur aura de la peine à retrouver le monstre insensible, dur, méchant, cruel, en un mot le tyran dont

on l'a si souvent, si long-temps entretenu.

La lecture d'O'Méara, depuis la première publication du Mémorial, m'a fait connaître deux autres circonstances qui coïncident si bien avec mon observation ci-dessus, et confirment si complétement l'idée que je m'étais faite du cœur et de la sensibilité réelle de Napoléon, que je ne puis résister à les transcrire ici.

O'Méara se trouvait chez l'Empereur en conversation tête à tête avec lui : « Tandis que » Napoléon parlait, dit-il, ma vue s'est obs- » curcie; tous les objets m'ont paru tourner » autour de moi, et je suis tombé sans connais- » sance sur le plancher. Revenu à moi, non, » je n'oublierai jamais la sensation que m'a fait » éprouver le premier objet offert à ma vue : » Napoléon, la figure penchée sur mon visage, » me considérant avec l'expression du plus grand » intérêt, de la plus vive anxiété; d'une main » il ouvrait mon col de chemise et de l'autre me » faisait respirer du vinaigre des Quatre-Voleurs. » — Lorsque vous êtes tombé, m'a-t-il dit, j'ai » d'abord cru que votre pied avait glissé; mais » vous voyant demeuré sans mouvemens, j'ai

» craint que ce ne fût une attaque d'apoplexie.
» Marchand est entré en ce moment, et Napo-
» léon lui a commandé de m'apporter de l'eau
» de fleur d'orange, un de ses remèdes favoris.
» En me voyant tomber, son empressement
» avait été tel, qu'il avait arraché le cordon de
» sa sonnette. Il me dit m'avoir relevé, placé
» sur une chaise, arraché ma cravate, inondé
» d'eau de Cologne, et me demandait si c'était
» bien cela qu'il avait dû faire; et quand je l'ai
» quitté il a dit à Marchand, et tout bas pour
» que je n'entendisse pas, de me suivre, dans
» la crainte d'un nouvel accident en regagnant
» ma demeure.

» Cypriani, le maître-d'hôtel de Longwood,
» dit ailleurs M. O'Méara, touchait à son der-
» nier moment; Napoléon, qui l'aimait comme
» son compatriote et comme lui étant entière-
» ment dévoué, se montrait fort inquiet, et
» demandait souvent de ses nouvelles. On ne
» désespérait pas tout à fait; mais il était d'une
» faiblesse extrême. La veille de sa mort, Napo-
» léon m'envoya chercher à minuit; et comme
» je lui peignais l'état d'immobilité du malade :

» Mais, me dit-il, si j'allais me montrer au pau-
» vre Cypriani, ma présence ne pourrait-elle
» pas stimuler en lui la nature qui dort, et l'aider
» à vaincre la maladie. Et il tâcha de rendre son
» opinion plausible en décrivant les effets élec-
» triques qu'il avait plus d'une fois produits de
» la sorte. Je répondis que Cypriani avait encore
» sa connaissance, et que j'étais persuadé que
» l'amour et la vénération qu'il avait pour son
» maître le porterait, en le voyant, à faire un
» effort pour se lever sur son séant, et qu'il était
» à craindre qu'il ne passât dans ce mouvement.
» — Alors, conclut-il après quelques observa-
» tions encore, j'y dois renoncer : c'est aux gens
» de l'art à prononcer là-dessus. »

FRAGMENS
DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

J'ai dit plus haut quelque part dans le recueil, que je donnerais les fragmens de la campagne d'Italie, demeurés en mes mains. Me voilà à la fin d'un mois, j'en vais placer quelques chapitres.

A mon retour en France, par la funeste circonstance qui m'a rendu à moi-même, les motifs de garder pour moi seul les fragmens de la campagne d'Italie, que je possédais du consentement de l'Empereur, n'existant plus, et la privation de mes papiers par le ministère anglais ne me laissant pas l'occasion de rien publier sur Sainte-Hélène, je distribuai quelques-uns de ces fragmens, ne mettant d'autre condition à leur publicité, que de bien spécifier qu'ils étaient de simples brouillons, de premières dictées qui auront reçu sans doute, par la suite, de grandes altérations. Aujourd'hui que la restitution de mes papiers m'a mis à même de publier le Mémorial de Sainte-Hélène, j'ai cu-

la pensée d'y réunir tous ces fragmens de la campagne d'Italie, imaginant qu'ils ne seront pas sans intérêt pour ceux qui aimeront à comparer ce premier jet avec les idées arrêtées : d'autant plus que tenant des dépositaires mêmes du manuscrit de ces campagnes, que la volonté de l'Empereur a été que le tout fût publié avec luxe, cartes, plans, etc., et dédié à son fils, j'ai tout lieu de croire qu'on sera long-temps encore avant de jouir de cette publication *. J'in-

* Les chapitres de la campagne d'Italie étaient particulièrement ce que je me proposais de supprimer dans cette réimpression, pensant d'abord que, puisqu'en ce moment on les publiait dans toute leur étendue, mes fragmens isolés devenaient dès-lors inutiles. Toutefois, j'ai été conduit à changer de détermination par le sentiment que j'ai éprouvé moi-même en comparant les deux versions; sentiment, ai-je pensé, que beaucoup d'autres pourront partager avec moi. Des pages entières restent littéralement les mêmes, il est vrai; mais, tout-à-coup, des mots se trouvent changés, des épithètes altérées, des phrases ou même des paragraphes entiers supprimés, non pour la seule amélioration du style, mais pour la modification évidente du sens. Or, il n'est pas sans un grand intérêt, pour un grand nombre, de pouvoir connaître les motifs intérieurs qui ont amené ces variantes ; suivre la disposition d'esprit qui a dû les dicter ; assister,

sérerai donc le peu que je possède, sept chapitres sur vingt-deux, soit à la fin des mois, soit dans le cours même du Journal, quand il viendra à languir.

Voici, pour le présent, les premiers de ces fragmens : Vendémiaire, la Bataille de Montenotte, et Partie du Chapitre III sur la topographie d'Italie.

---

pour ainsi dire, au développement de la pensée du moment, la saisir tout entière dans ses rapports avec les conséquences qu'elle a pour objet de consacrer.

Dans le chapitre actuel, par exemple, les variantes montrent une légère suppression sur Pichegru, quelques additions lors du choix du général pour la journée de Vendémiaire ; mais surtout la suppression entière du monologue, d'ailleurs si remarquable ; et pourquoi cette dernière détermination ; car ce monologue avait déjà assez arrêté l'attention du narrateur, pour avoir reçu des corrections de sa propre main, ainsi que le démontre la version du Mémorial ; mais en voilà assez, je pense, pour me justifier d'avoir tout conservé.

TREIZE VENDÉMIAIRE.

N. B. Tous les mots en caractère italique sont des corrections faites au manuscrit original, de la main de Napoléon même.

I. *Constitution de l'an III.* — La chute de la Municipalité du 31 mai et du parti de Danton, de Robespierre, amena la chute des jacobins et la fin du Gouvernement révolutionnaire. *Depuis*, la Convention fut successivement gouvernée par des factions qui ne surent acquérir aucune prépondérance : ses principes variaient chaque mois. Une épouvantable réaction *affligea* l'intérieur de la république ; les domaines cessèrent de se vendre, et le discrédit des assignats croissant chaque jour, les armées se trouvaient sans solde, les réquisitions et le maximum y avaient seuls maintenu l'abondance ; les magasins se vidèrent ; le pain même du soldat ne fut plus assuré. Le recrutement, dont les lois avaient été exécutées avec la plus grande rigueur, sous le Gouvernement révolutionnaire, cessa. Les armées conti-

nuèrent d'obtenir de grands succès, parce que jamais elles n'avaient été plus nombreuses; mais les armées éprouvaient des pertes journalières, il n'y *avait* plus de moyens pour les réparer.

Le parti de l'étranger, qui s'étayait du prétexte du rétablissement des Bourbons, acquérait chaque jour de nouvelles forces. Les salons étaient ouverts, on y discourait sans crainte; les communications étaient devenues plus faciles avec l'extérieur; la perte de la République se tramait publiquement.

La révolution était vieille; elle avait froissé bien des intérêts : une main de fer avait pesé sur les individus. Bien des crimes avaient été commis : ils furent tous relevés avec acharnement, et chaque jour davantage on excita l'animadversion publique contre tous ceux qui avaient gouverné, administré, ou participé, d'une manière quelconque, aux succès de la Révolution.

Pichegru avait été gagné : c'était le premier général de la République, fils d'un laboureur de Franche-Comté, et frère minime, dans sa jeunesse, au collége de Brienne; il se vendit au

parti royal, et lui livra le succès des opérations de son armée.

Les prosélytes des ennemis de la République ne furent pas nombreux dans l'armée ; elle resta fidèle aux principes de la révolution pour lesquels elle avait versé tant de sang, et remporté tant de victoires.

Tous les partis étaient fatigués de la Convention : elle l'était d'elle-même. Sa mission avait été l'établissement d'une constitution ; elle vit enfin que le salut de la patrie, le sien propre, exigeaient que, sans délai, *elle remplit sa principale mission.* Elle adopta, le 21 juin 1795, la constitution connue sous le titre de constitution de l'an III. Le Gouvernement était confié à cinq personnes, sous le nom de Directoire ; la Législature à deux Conseils, dits des Cinq Cents et des Anciens. Cette constitution fut soumise à l'acceptation du peuple, réuni en assemblée primaire.

II. *Lois additionnelles à la constitution.* — L'opinion était généralement répandue, qu'il fallait attribuer la chute de la constitution de 91 à la loi de la Constituante, *qui excluait ses*

membres de la législature. La Convention ne *tomba pas dans* la même faute ; elle joignit à la constitution deux lois additionnelles, par lesquelles elle prescrivit que les deux tiers de la législature nouvelle seraient composés des membres de la Convention, et que les assemblées électorales de départemens n'auraient à nommer, *pour cette fois*, qu'un tiers seulement des deux Conseils. La Convention prescrivit de plus que ces deux lois additionnelles seraient soumises à l'acceptation du peuple, comme parties inséparables de la constitution.

Le mécontentement fut, dès-lors, général. Le parti de l'étranger surtout voyait tous ses projets déjoués par ces dispositions. Il s'était flatté que les deux conseils auraient été entièrement composés d'hommes neufs et étrangers à la révolution, ou même en partie de ceux qui en avaient été victimes ; et dès lors, il *espérait* d'arriver à la contre-révolution par l'influence même de la législature.

Ce parti ne manquait pas de très-bonnes raisons pour cacher les véritables motifs de son mécontentement ; il alléguait que les droits du

peuple etaient méconnus, puisque la Convention, qui n'avait eu de mission que pour établir une constitution, usurpait les pouvoirs d'un corps électoral, en donnant elle-même à ses membres les pouvoirs d'un corps législatif; que la preuve que la Convention savait qu'elle agissait contre l'intention du peuple, c'est qu'elle imposait aux assemblées primaires la condition *arbitraire* de voter à la fois sur l'ensemble de la constitution et ses lois additionnelles. La Convention ne devait vouloir que ce que voulait le peuple. Pourquoi ne le laissait-t-elle pas voter séparément sur la constitution et les lois additionnelles? C'est qu'elle savait que les lois additionnelles seraient unanimement rejetées. Quant à la constitution, en elle-même, elle était préférable sans doute à ce qui existait, et, sur ce point, tous les partis étaient d'accord. Les uns, il est vrai, eussent voulu un président, au lieu de cinq directeurs, les autres auraient désiré un Conseil plus populaire; mais en général on vit cette nouvelle constitution avec plaisir. Quant au parti de l'étranger, qui était dirigé par des comités secrets, il n'attachait aucune impor-

tance à des formes de gouvernement qu'il ne voulait pas maintenir ; il n'étudiait, dans la constitution, que le moyen d'en profiter, pour opérer la contre-révolution ; et tout ce qui tendait à ôter l'autorité des mains de la Convention et des conventionnels lui était agréable.

III. *Les lois additionnelles sont rejetées par les sections de Paris.* — Les quarante-huit sections de Paris se réunirent ; ce furent quarante-huit tribunes dans lesquelles *accoururent* les orateurs les plus virulens : Laharpe, Sérizi, Lacretelle jeune, Vaublanc, Régnault, etc. *Il fallait* peu de talens pour exciter tous les esprits contre la Convention ; et *plusieurs* de ces orateurs en montrèrent beaucoup.

La capitale fut ainsi mise en fermentation. *Après le neuf thermidor, on avait organisé* la garde nationale. On avait eu *en vue d'en éloigner* les jacobins ; mais on était tombé dans l'excès contraire, et les contre-révolutionnaires s'y trouvaient en assez grand nombre.

Cette garde nationale était de plus de quarante mille hommes, armée et habillée. Elle partagea toute l'exaspération des sectionnaires

contre la Convention ; et les lois additionnelles furent rejetées dans Paris. Les sections se succédèrent à la barre de la Convention, et y manifestaient hautement leur opinion. La Convention cependant croyait encore que toute cette agitation se calmerait aussitôt que les provinces auraient manifesté leur opinion par l'acceptation de la constitution et des lois additionnelles. Elle croyait pouvoir comparer cette agitation de la capitale à ces commotions si communes à Londres, et dont Rome avait si souvent donné l'exemple au temps des comices. Elle proclama le vingt-trois septembre l'acceptation de la constitution et des lois additionnelles, par la majorité des assemblées primaires ; mais dès le lendemain les sections de Paris nommèrent des députés pour former une assemblée centrale d'électeurs qui se réunirent à l'Odéon.

IV. *Résistance armée des sections de Paris.* — Les sections avaient mesuré leurs forces, évalué la faiblesse de la Convention : cette assemblée d'électeurs fut une assemblée d'insurgés.

La *Convention* annulla l'assemblée de l'Odéon, la déclara illégale, et ordonna à ses comités de

la dissoudre par la force. Le dix vendémiaire, la force armée se porta à l'Odéon, et exécuta cet ordre. Le peuple rassemblé sur la place de l'Odéon fit entendre quelques murmures, se permit quelques injures; mais n'opposa aucune résistance.

Le décret de la Convention, qui fermait l'Odéon, excita l'indignation de toutes les sections. Celle Lepelletier, dont le chef-lieu était au couvent des Filles-Saint-Thomas, paraissait être à la tête de ce mouvement. Un décret de la Convention ordonna que le lieu de ses séances fût fermé, l'assemblée dissoute et la section désarmée.

Le douze vendémiaire (trois octobre), à sept ou huit heures du soir, le général Menou, accompagné des représentans du peuple, commissaires près de l'armée de l'intérieur, se rendit, avec un corps nombreux de troupes, au lieu des séances de la section Lepelletier, pour y faire exécuter le décret de la Convention. Infanterie, cavalerie, artillerie, tout fut entassé dans la rue Vivienne, à l'extrémité de laquelle est le couvent des Filles-Saint-Thomas. Les sec-

tionnaires occupaient *les fenêtres des* maisons de cette rue; plusieurs de leurs bataillons *se rangèrent* en bataille dans la cour du couvent, et la force militaire, que commandait le général Menou, *se trouva compromise.*

Le comité de la section s'était déclaré représentant du peuple souverain, dans l'exercice de ses fonctions; il refusa d'obéir aux ordres de la Convention; et, après une heure d'inutiles pourparlers, le général Menou et les commissaires de la Convention se retirèrent, par une espèce de capitulation, sans avoir désarmé ni dissous ce rassemblement.

V. *Menou est destitué du commandement de l'armée de l'intérieur.* — La section, demeurée victorieuse, se constitua en permanence, envoya des députations à toutes les autres sections, vanta ses succès, et pressa l'organisation qui pouvait assurer sa résistance. *On* se prépara *à* la journée du treize vendémiaire.

Le général Bonaparte, attaché depuis quelques mois à la direction du mouvement des armées de la république, était dans une loge à Feydeau, lorsque de ses amis le prévinrent de

la scène singulière qui se passait. Il fut curieux d'observer les détails d'un si grand spectacle. Voyant les troupes conventionnelles repoussées, il courut aux tribunes de l'assemblée pour y juger l'effet de cette nouvelle, et suivre les développemens et la couleur qu'on y donnerait.

La Convention était dans la plus grande agitation. Les représentans auprès de l'armée, pour se disculper, se hâtèrent d'accuser Menou. On attribua à la trahison ce qui n'était dû qu'à la malhabileté. Il fut mis en arrestation.

Alors différens représentans se montrèrent successivement à la tribune; ils peignirent l'étendue du danger. Les nouvelles qui, à chaque instant, arrivaient des sections, ne faisaient voir que trop combien il était grand. Chacun des membres proposa le général qui avait sa confiance. Ceux qui avaient été à Toulon, à l'armée d'Italie, et les membres du Comité de salut public, qui avaient des relations journalières avec Napoléon, le proposèrent comme plus capable que personne de les tirer de ce pas dangereux, par la promptitude de son

coup-d'œil et l'énergie de son caractère. On l'envoya chercher dans la ville.

Napoléon, qui avait tout entendu, et savait ce dont il était question, délibéra près d'une demi-heure avec lui-même sur ce qu'il avait à faire. « Une guerre à mort éclatait entre la Con-» vention et Paris. *Était-il sage de se déclarer*, » de parler au nom de toute la France? Qui » oserait descendre seul dans l'arène pour se » faire le champion de la Convention? La vic-» toire même aurait quelque chose d'odieux; » tandis que la défaite vouerait pour jamais à » l'exécration des races futures.

» Comment se dévouer ainsi à être le bouc » émissaire de tant de crimes auxquels on fut » étranger? Pourquoi s'exposer bénévolement à » aller grossir en peu d'heures le nombre de ces » noms qu'on ne prononce qu'avec horreur?

» Mais, d'un autre côté, si la Convention suc-» combe, que deviennent les grandes vérités de » notre révolution? Nos nombreuses victoires, » notre sang si souvent versé, ne sont plus que » des actions honteuses. L'étranger, que nous » avons tant vaincu, triomphe et nous accable

» de son mépris. . . . .
» un entourage insolent et dénaturé reparaissent
» triomphans, nous reprochent nos crimes, exercent leurs vengeances, et nous gouvernent en
» ilotes par la main de l'étranger.

» Ainsi la défaite de la Convention ceindrait
» le front de l'étranger, et scellerait la honte et
» l'esclavage de la patrie.

» Ce sentiment, vingt-cinq ans, la confiance en
» ses forces, sa destinée!...» *Il se décida, et se rendit au comité*, auquel il peignit vivement l'impossibilité de pouvoir diriger une opération aussi importante avec trois représentans, qui, dans le fait, exerçaient tous les pouvoirs, et gênaient toutes les opérations du général il ajouta qu'il avait été témoin de l'événement de la rue Vivienne, que les commissaires avaient été les plus coupables, et s'étaient pourtant trouvés au sein de l'assemblée des accusateurs triomphans.

Frappé de ces raisons, mais dans l'impossibilité de destituer les commissaires, sans une longue discussion dans l'assemblée, le Comité, pour tout concilier, *car on n'avait pas de temps à perdre*, détermina de prendre le général dans

l'assemblée même. Dans cette vue, il proposa Barras à la Convention comme général en chef, et donna le commandement à Napoléon, qui, par-là, se trouvait débarrassé des trois commissaires, sans qu'ils eussent à se plaindre.

Aussitôt que Napoléon se trouva chargé du commandement des forces qui devaient protéger l'assemblée, il se transporta dans un des cabinets des Tuileries où était Menou, afin d'obtenir de lui les renseignemens nécessaires sur les forces et la position des troupes et celle de l'artillerie. L'armée n'était que de cinq mille hommes de toutes armes, avec quarante pièces de canon, alors aux Sablons, sous la garde de quinze hommes : il était une heure après minuit. Napoléon expédia aussitôt un chef d'escadron du 21e de chasseurs (Murat), avec trois cents chevaux, pour se rendre, en toute diligence, aux Sablons, et ramener l'artillerie au jardin des Tuileries. Un moment plus tard, il n'était plus temps. Cet officier arrivant à deux heures aux Sablons, s'y trouva avec la tête d'une colonne de la section Lepelletier qui venait saisir le parc; mais il était à cheval; on était en plaine :

la section se retira, et à six heures du matin les quarante pièces entrèrent aux Tuileries.

VI. *Dispositions d'attaque et de défense des Tuileries.* — Depuis six heures jusqu'à neuf, Napoléon courut tous les postes, et plaça cette artillerie à la tête du pont Louis XVI, du pont Royal, de la rue de Rohan, au cul-de-sac Dauphin, dans la rue Saint-Honoré, au Pont-Tournant, etc., etc.; il en confia la garde à des officiers sûrs. La mèche était allumée partout, et la petite armée distribuée aux différens postes, ou en réserve au jardin et au Carrousel.

La générale battait partout Paris, et les gardes nationales se formaient à tous les débouchés, cernant ainsi le palais et les jardins. Leurs tambours portaient l'audace jusqu'à venir battre la générale sur le Carrousel et sur la place Louis XV.

Le danger était imminent, quarante mille gardes nationaux bien armés, organisés depuis long-temps, se présentaient animés contre la Convention; les troupes de ligne, chargées de la défendre, étaient peu nombreuses, et pouvaient être facilement entraînées par le senti-

ment de la population qui les environnait. La Convention, pour accroître ses forces, donna des armes à quinze cents individus dits les patriotes de 89. C'étaient des hommes qui, depuis le neuf thermidor, avaient perdu leurs emplois, et quitté leurs départemens où ils étaient poursuivis par l'opinion. On en forma trois bataillons, *que l'on* confia au général Berruyer. Ces hommes se battirent avec la plus grande valeur. Ils entraînèrent la troupe de ligne, et furent pour beaucoup dans le succès de la journée.

Un comité de quarante membres, sous la présidence de Cambacérès et composé du Comité de salut public et de sûreté générale, dirigeait toutes les affaires. On discutait beaucoup, on ne décidait rien, et le danger devenait à chaque instant plus pressant.

Les uns voulaient qu'on posât les armes, et qu'on reçût les sectionnaires comme les sénateurs romains avaient reçu les Gaulois. D'autres voulaient qu'on se retirât sur les hauteurs de Saint-Cloud, au camp de César, pour y être joints par l'armée des côtes de l'Océan. D'autres voulaient qu'on envoyât des députations aux

quarante-huit sections *pour leur faire diverses propositions*. Pendant ces vaines discussions, et à deux heures après midi, un nommé Lafond déboucha sur le Pont-Neuf, venant de la section Lepelletier, à la tête de trois ou quatre bataillons, dans le temps qu'une autre colonne de même force venait de l'Odéon à sa rencontre : *ils se réunirent sur* la place Dauphine.

Le général Cartaux, qui avait été placé au Pont-Neuf avec quatre cents hommes et quatre pièces de canon, ayant l'ordre de défendre les côtés du pont, quitta son poste, et se replia sous les guichets. En même-temps un bataillon de gardes nationaux venait occuper le jardin de l'Infante : il se disait affectionné à la Convention, et pourtant saisissait ce poste sans ordre. D'un autre côté, Saint-Roch, le théâtre Français et l'hôtel de Noailles étaient occupés en force par la garde nationale. Les postes opposés n'étaient séparés que de douze à quinze pas. Les sectionnaires envoyaient des femmes à chaque instant, ou se présentaient eux-mêmes, sans armes et les chapeaux en l'air, pour fraterniser avec la ligne.

VII. *Combat du 13 vendémiaire.* — A chaque instant les affaires empiraient. A trois heures, Danican, général des sections, envoya un parlementaire sommer la Convention d'éloigner les troupes qui menaçaient le peuple, et de désarmer les terroristes. Ce parlementaire traversa les postes les yeux bandés, avec toutes les formes de la guerre. Il fut introduit ainsi au milieu *du comité* des quarante, qu'il émut beaucoup par ses menaces : on le renvoya vers les quatre heures. La nuit approchait, et il n'était pas douteux qu'elle ne dût être favorable aux sectionnaires, vu le grand nombre. *Ils pouvaient* se faufiler de maison en maison, dans toutes les avenues des Tuileries, déjà étroitement bloquées. A peu près à la même heure, on apporta, dans la salle de la Convention, sept cents fusils, des gibernes *et des cartouches* pour armer les Conventionnels eux-mêmes comme corps de réserve ; ce qui en alarma plusieurs, qui ne comprirent qu'alors la *grandeur* du danger où ils étaient.

Enfin, à quatre heures un quart, des coups de fusil furent tirés de l'hôtel de Noailles, où

s'étaient introduits les sectionnaires; les balles arrivaient jusqu'au perron des Tuileries. Au même moment la colonne Lafond déboucha par le quai Voltaire, marchant sur le pont Royal. Alors on donna l'ordre aux batteries de tirer. Une pièce de huit, au cul-de-sac Dauphin, commença le feu, et servit de signal pour tous les postes. Après plusieurs décharges, Saint-Roch fut enlevé. La colonne Lafond, prise en tête et en écharpe par l'artillerie placée sur le quai, à la hauteur du guichet du Louvre, et à la tête du pont Royal, fut mise en déroute. La rue Saint-Honoré, la rue Saint-Florentin et les lieux adjacens furent balayés. Une centaine d'hommes essayèrent de résister, au théâtre de la République; quelques obus les délogèrent en un instant: à six heures tout était fini.

Si l'on entendait *dans la nuit*, de loin en loin, quelques coups de canon, c'était pour empêcher les barricades que quelques *habitans* avaient cherché à établir avec des tonneaux.

Il y eut environ deux cents tués ou blessés du côté des sectionnaires, et presque autant du côté des conventionnels; la plus grande

partie *de ceux-ci*, aux postes de Saint-Roch.

Trois représentans, Fréron, Louvet et Syeyes montrèrent *de la résolution.*

La section des Quinze-Vingts, faubourg Saint-Antoine, est la seule qui ait fourni deux cent-cinquante hommes à la Convention; tant ses dernières oscillations politiques lui avaient *indisposé toutes les classes;* toutefois, si les faubourgs ne se levèrent point en sa faveur, du moins ils *n'agirent* pas non plus contre elle. Il est faux qu'on ait fait tirer à poudre au commencement de l'action; cela n'eût servi qu'à enhardir les sectionnaires et à compromettre les troupes; mais il est vrai que le combat une fois engagé, le succès n'étant plus douteux, alors on ne tira plus qu'à poudre.

VIII. *Le quatorze vendémiaire.* — Il existait encore des rassemblemens dans la section Lepelletier.

Le quatorze, au matin, des colonnes débouchèrent contre eux, par les boulevards, la rue de Richelieu et le Palais-Royal. Des canons avaient été placés aux principales avenues. Les sectionnaires furent promptement délogés, et

le reste de la journée fut employé à parcourir la ville, à visiter les chefs-lieux de sections, à ramasser les armes et à lire des proclamations. Le soir, tout était rentré dans l'ordre, et Paris se trouvait parfaitement tranquille.

Lorsque, après ce grand événement, les officiers de l'armée de l'intérieur furent présentés en corps à la Convention, celle-ci, par acclamation, nomma Napoléon général en chef de cette armée, Barras ne pouvant cumuler plus longtemps le titre de représentant avec des fonctions militaires.

Le général Menou fut traduit à un conseil de guerre; on voulait sa mort. Le général en chef le sauva en disant aux juges que si Menou méritait la mort, les trois représentans, qui avaient dirigé les opérations et parlementé avec les sectionnaires, la méritaient aussi; que la Convention n'avait qu'à mettre en jugement les trois membres, et qu'alors on jugerait Menou. L'esprit de corps fut plus puissant que la voix des ennemis de Menou.

La même commission condamna plusieurs individus *à mort* par contumace, *entr'autres*

Vaublanc. Le nommé Lafond fut le seul exécuté. Ce jeune homme avait montré beaucoup de courage dans l'action; la tête de sa colonne, sur le pont Royal, se reforma trois fois sous la mitraille avant de se disperser tout à fait. C'était un émigré; il n'y eut pas moyen de le sauver, quelque désir que l'on eût : l'imprudence de ses réponses déjoua constamment les bonnes intentions de ses juges.

IX. *Napoléon commande en chef l'armée de l'intérieur.* — Après le treize vendémiaire, Napoléon eut à organiser la garde nationale, qui était un objet de la plus haute importance, comptant alors jusqu'à cent quatre bataillons.

Il forma en même-temps la garde du Directoire, et *réorganisa* celle du Corps-Législatif. Ces mêmes élémens se trouvèrent précisément dans la suite une des causes de son succès à la fameuse journée du dix-huit brumaire. Il avait laissé de tels souvenirs parmi ces corps, qu'à son retour d'Égypte, bien que le Directoire eût recommandé à ses soldats de ne point lui rendre d'honneurs militaires qu'il ne fût en grand uniforme, rien ne put les empêcher de

battre au champ, de quelque manière qu'il parût.

Le peu de mois que Napoléon commanda l'armée de l'intérieur se trouvèrent remplis de difficultés et d'embarras. Ce furent, l'installation d'un gouvernement nouveau, dont les membres étaient divisés entre eux et souvent en opposition avec les conseils; une fermentation sourde parmi les anciens sectionnaires qui composaient la majorité de Paris; la turbulence active des jacobins, qui se reformaient sous le nom de Société du Panthéon; les agens des étrangers et ceux du royalisme, *qui* formaient un parti puissant; le discrédit des finances et du papier-monnaie, qui mécontentait les troupes à l'extrême; mais, plus que tout cela encore, l'horrible famine qui, à cette époque, désola la capitale.

Dix ou douze fois les subsistances manquèrent, et les faibles distributions journalières que le gouvernement avait été contraint d'établir, furent interrompues. Il fallait une activité, une dextérité peu communes, pour surmonter tant d'obstacles, et maintenir le calme dans la capitale,

en dépit de circonstances si fâcheuses et si graves.

La Société du Panthéon donnait chaque jour plus d'inquiétudes au Directoire. La police n'osait aborder cette société de front. *Le général en chef* fit mettre le scellé sur le lieu de ses assemblées, et les membres ne bougèrent plus tant qu'il demeura présent. Ce ne fut qu'après son départ qu'ils parurent de nouveau, sous l'influence de Babeuf, Antonelle et autres, et éclatèrent au camp de Grenelle.

Il eut souvent à haranguer à la halle, dans les rues, aux sections et dans les faubourgs; et une remarque singulière à ce sujet, c'est que, de toutes les parties de la capitale, le faubourg Saint-Antoine est celui qu'il a toujours trouvé le plus facile à entendre raison, et à recevoir des impulsions généreuses.

Ce fut pendant le commandement de Paris, que Napoléon fit la connaissance de Mme de Beauharnais.

On avait exécuté le désarmement général des sections. Il se présenta *à l'État-Major* un jeune homme de dix à douze ans, qui vint supplier le

général en chef de lui faire rendre l'épée de son père, qui avait été général de la République. Ce jeune homme était Eugène de Beauharnais, depuis Vice-Roi d'Italie. Napoléon, touché de la nature de sa demande, et des grâces de son âge, lui accorda ce qu'il demandait : Eugène se mit à pleurer en voyant l'épée de son père. Le général en fut touché, et lui témoigna tant de bienveillance, que Mme de Beauharnais se crut obligée de venir le lendemain lui en faire des remercîmens : Napoléon s'empressa de lui rendre sa visite.

Chacun connaît la grâce extrême de l'impératrice Joséphine, ses manières douces et attrayantes. La connaissance devint bientôt intime et tendre, et *ils* ne tardèrent pas à se marier.

X. *Napoléon est nommé général en chef de l'armée d'Italie.* On reprochait à Scherer, commandant l'armée d'Italie, de ne pas avoir su profiter de sa bataille de Loano ; depuis on était peu satisfait de sa conduite. On voyait à son quartier-général de Nice beaucoup plus d'employés que de militaires Ce général demandait de l'argent pour solder ses troupes, et réorganiser les diffé-

rens services; il demandait des chevaux pour remplacer les siens qu'on avait laissé périr faute de subsistance : le Gouvernement ne pouvait donner ni l'un ni l'autre; on lui fit des réponses dilatoires; on l'amusa par de vaines promesses. Il fit connaître alors que si l'on tardait davantage, il serait obligé d'évacuer la rivière de Gênes, de revenir sur la Roya, et peut-être même de repasser le Var. Le Directoire résolut de le remplacer.

Un jeune général de vingt-cinq ans, ne pouvait rester plus long-temps à la tête de l'armée de l'intérieur. Le sentiment de ses talens et la confiance que l'armée d'Italie avait en lui, *le désignaient* comme seul capable de la tirer de la fâcheuse situation où elle se trouvait. Les conférences qu'il eut avec le Directoire à ce sujet, et les projets qu'il lui présenta, ne laissèrent plus aucun doute. Il partit pour Nice, et le général Hatri, âgé de soixante ans, vint de l'armée de Sambre-et Meuse le remplacer à l'armée de l'intérieur, laquelle avait perdu son importance, depuis que la crise des subsistances était passée, et que le gouvernement se trouvait assis.

BATAILLE DE MONTENOTTE.

Depuis l'arrivée du général en chef, à Nice, le vingt-huit mars 1796, jusqu'à l'armistice de Cherasque, le vingt-huit avril suivant : espace d'un mois.

I. *Plan de campagne pour entrer en Italie en tournant les Alpes.* — Le Roi de Sardaigne, que sa position géographique et militaire a fait appeler le portier des Alpes, avait en 1796 des forteresses à l'issue de toutes les gorges qui conduisent en Piémont. Si l'on eût voulu pénétrer en Italie, en forçant les Alpes, il eût fallu s'emparer de ces forteresses ; or les routes ne permettaient pas le transport de l'artillerie de siége : d'ailleurs les montagnes sont couvertes de neige les trois quarts de l'année ; ce qui ne laisse que très-peu de temps pour le siége de ces places. On conçut l'idée de tourner toutes les Alpes, et d'entrer en Italie précisément au point où cessent ces hautes montagnes, et où les Apennins commencent. Le Saint-Gothard est le col le plus élévé des Alpes. A partir de ce

col, les autres vont toujours en baissant. Ainsi le Saint-Gothard est plus haut que le Brenner; celui-ci, que les montagnes de Cadore; les montagnes de Cadore, que le col de Tarvis et les montagnes de la Carniole. De l'autre côté, le Saint-Gothard est plus haut que le Simplon; le Simplon plus haut que le Saint-Bernard; le Saint-Bernard plus haut que le Mont-Cénis; le Mont-Cénis plus haut que le col de Tende. Depuis celui-ci, les Alpes continuent de baisser toujours, et finissent enfin aux montagnes Saint-Jacques, près Savone, où commencent les Apennins. Alors la chaîne de l'Apennin se relève, et va toujours en augmentant par un mouvement inverse; de sorte que la Bochetta, les cols voisins, ceux qui séparent la Ligurie des États de Parme, la Toscane, du Modenais, du Bolonais, vont toujours en s'élevant. La vallée de la Madone de Savone, et les mamelons de Saint-Jacques et de Montenotte sont donc tout à la fois les points les plus abaissés des Alpes et des Apennins; celui où finissent les uns, et où les autres commencent.

Savone, port de mer et place forte, se trou-

vait placée pour servir tout à la fois de magasin et de point d'appui. De cette ville à la Madone, le chemin est une chaussée ferrée de trois milles, et de la Madone à la Carcari il y a quatre ou cinq autres milles. Ce dernier intervalle pourrait être rendu praticable à l'artillerie en peu de jours. A Carcari l'on trouve des chemins de voiture qui conduisent dans l'intérieur du Piémont et du Montferrat.

Ce point était le seul par où l'on pût entrer en Italie sans trouver des montagnes; les élévations du terrain y sont si peu de chose, qu'on a conçu plus tard, sous l'Empire, le projet d'un canal qui aurait joint l'Adriatique à la Méditerranée, à l'aide du Pô et d'une branche de la Bormida, dont la source part des hauteurs qui avoisinent Savone.

En pénétrant en Italie par les sources de la Bormida, on pouvait se flatter de séparer et de désunir les armées sardes et autrichiennes, puisque de là on menaçait également la Lombardie et le Piémont. On pouvait marcher sur Milan comme sur Turin. Les Piémontais avaient intérêt à couvrir Turin, et les Autrichiens à couvrir Milan.

II. *État des deux armées.* — L'armée ennemie était commandée par le général Beaulieu, officier distingué, qui avait acquis de la réputation dans les campagnes du Nord. Cette armée se trouvait munie de tout ce qui pouvait la rendre redoutable. L'armée française, au contraire, manquait de tout, et son gouvernement ne pouvait rien lui donner. L'armée des alliés se composait d'Autrichiens, de Sardes, de Napolitains : ils se trouvaient déjà triples de l'armée française, et devaient s'accroître encore successivement des forces du Pape, de Naples, de celles de Modène et de Parme.

Cette armée se divisait en deux grands corps : l'armée active autrichienne, composée de quatre divisions, d'une forte artillerie et d'une nombreuse cavalerie, accrue d'une division napolitaine, formant un total de soixante mille hommes sous les armes. L'armée active de Sardaigne, composée de trois divisions piémontaises, d'une division autrichienne ayant quatre mille chevaux, était commandée par le général autrichien Colli, qui lui-même était aux ordres du général Beaulieu. Le reste des forces sardes

tenait garnison dans les places, ou défendait les cols opposés à l'armée française des Alpes : elles étaient commandées par le duc d'Aoste. L'armée française était composée de quatre divisions actives, sous les généraux Masséna, Augereau, Laharpe et Serrurier : chacune de ces divisions pouvait, l'une portant l'autre, présenter six à sept mille hommes sous les armes *. La cavalerie, de trois mille chevaux, était dans le plus mauvais état, quoiqu'elle eût été long-temps sur le Rhône pour se refaire; mais elle y avait

* On trouve dans le chapitre correspondant à celui-ci, dans les Campagnes d'Italie, qui viennent d'être publiées, l'addition curieuse suivante. « Le total présentait trente mille hommes sous les armes; il est vrai que l'effectif de l'armée se montait, sur les états du ministère, à cent six mille hommes; mais trente-six mille étaient prisonniers, morts ou désertés; depuis long-temps on attendait à passer une revue régulière pour les effacer des états de situation; vingt mille étaient dans la huitième division militaire à Toulon, Marseille, Avignon; ils ne pouvaient être employés qu'à la défense de la Provence : sur les cinquante mille hommes effectifs, restans sur la rive gauche du Var, cinq mille étaient aux hôpitaux; sept mille formaient les dépôts; huit mille étaient employés aux garnisons de Nice, Villa-Franca, Monaco, Saorgio, etc.; restait trente mille hommes prêts à entrer en campagne. »

manqué de subsistances. L'arsenal d'Antibes et celui de Nice étaient bien pourvus ; mais on manquait de moyens de transports : tous les chevaux de trait avaient péri de misère. La pénurie des finances était telle en France, que, malgré tous les efforts du gouvernement, on ne put donner que deux mille louis en espèces au trésor de l'armée pour l'ouverture de la campagne ; il n'y avait donc rien à espérer de la France. Toutes les ressources désormais ne pouvaient s'attendre que de la victoire. Ce n'était que dans les plaines d'Italie que l'on pouvait organiser les transports, atteler l'artillerie, habiller les soldats, monter la cavalerie. On conquérait tout cela, si l'on forçait l'entrée de l'Italie. L'armée française n'avait guère à la vérité que trente mille hommes, et on lui en présentait plus de quatre-vingt dix mille. Si ces deux armées eussent eu à lutter dans une bataille générale, sans doute l'infériorité du nombre de l'armée française, et son infériorité en artillerie et cavalerie, ne lui eussent pas permis de résister ; mais ici on pouvait suppléer au nombre, par la rapidité des marches ; à l'artil-

lerie, par la nature des manœuvres; au manque de cavalerie, par la nature des positions; et le moral de nos troupes était excellent : tous les soldats avaient fait les autres campagnes d'Italie ou celles des Pyrénées.

III. *Napoléon arrive à Nice.* — Napoléon arriva à Nice du vingt-six au vingt-neuf mars. Le tableau de l'armée, qui lui fut présenté par Scherer, se trouva pire encore que tout ce qu'il avait pu s'imaginer. Le pain était mal assuré, depuis long-temps il ne se faisait plus de distributions de viande; il ne fallait compter que sur deux cents mulets pour les transports, et l'on ne devait pas songer à conduire plus de douze pièces de canon : chaque jour la position empirait. Il ne fallait pas perdre un instant, l'armée ne pouvait plus vivre où elle était, il fallait avancer ou reculer.

Le général français donna des ordres pour que son armée se mît en mouvement. Il voulait surprendre l'ennemi dès le début de la campagne, et l'étourdir par des succès éclatans et décisifs.

Le quartier-général n'avait jamais quitté Nice

depuis le commencement de la guerre : il reçut l'ordre de se rendre à Albenga. Depuis longtemps toutes les administrations se regardaient comme à poste fixe, et s'occupaient bien plus des commodités de la vie que des besoins de l'armée. Le général français passa la revue des troupes et leur dit : « Soldats ! vous êtes nus, » mal nourris; on nous doit beaucoup, on ne » peut rien nous donner. Votre patience, le » courage que vous montrez au milieu de ces » rochers, sont admirables; mais ils ne vous pro» curent aucune gloire. Je viens vous conduire » dans les plus fertiles plaines du monde. De » riches provinces, de grandes villes, seront en » notre pouvoir, et là, vous aurez richesses, » honneurs et gloire. Soldats d'Italie, manque» riez-vous de courage ! »

Ces discours, un jeune général de vingt-cinq ans, en qui la confiance était déjà grande par les opérations brillantes de Toulon, de Saorgio, de Savone, dirigées par lui les années précédentes, étaient accueillis par de vives acclamations.

En voulant tourner toutes les Alpes et entrer

en Italie par le col de Cadibonne, il fallait que toute l'armée se rassemblât sur son extrême droite : opération dangereuse, si les neiges n'eussent pas alors couvert les débouchés des Alpes. Le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif, est une des opérations les plus délicates. Serrurier fut placé à Garezzio, avec sa division, pour observer les camps que Colli avait sur Ceva. Masséna et Augereau furent placés en réserve à Loano, Finale et jusqu'à Savone. Laharpe marcha pour menacer Gênes; son avant-garde, commandée par Cervoni, occupa Voltri. Au même moment le général en chef fit demander au sénat de Gênes le passage de la Bochetta et les clefs de Gavi, annonçant ainsi qu'il voulait pénétrer en Lombardie et appuyer ses opérations sur la ville de Gênes. La rumeur fut extrême à Gênes; les conseils se mirent en permanence.

IV. *Bataille de Montenotte, onze avril.* — Beaulieu, alarmé, court en toute hâte de Milan au secours de Gênes. Il porte son quartier-général à Novi, partage son armée en trois corps : la droite, sous les ordres de Colli, composée de

Piémontais, eut son quartier-général à Ceva; elle fut chargée de la défense de la Stura et du Tanaro. Le centre, sous les ordres de d'Argenteau, marche sur Montenotte, pour couper l'armée française en tombant sur son flanc gauche, et lui intercepter, à Savone, la route de la Corniche. De sa personne, Beaulieu avec sa gauche, couvre Gênes et marche sur Voltri. Au premier aspect, ces dispositions paraissaient bien entendues; mais en étudiant mieux les circonstances du pays, on découvre que Beaulieu divisait ses forces, puisque toute communication directe était impraticable entre son centre et sa gauche, autrement que par-derrière les montagnes; tandis que l'armée française, au contraire, était placée de manière à se réunir en peu d'heures, et tomber en masse sur l'un ou l'autre des corps ennemis; et l'un d'eux fortement battu, l'autre était dans l'absolue nécessité de se retirer.

Le général d'Argenteau, commandant le centre de l'armée ennemie, vint camper à Montenotte-Inférieur, le neuf avril. Le dix il marcha sur Monte-Legino, pour déboucher par la

Madone. Le colonel Rampon, qui avait été chargé de la garde des trois redoutes de Monte-Legino, ayant eu avis de la marche de l'ennemi, poussa une forte reconnaissance à sa rencontre. Sa reconnaissance fut ramenée depuis midi jusqu'à deux heures, qu'elle rentra dans les redoutes. D'Argenteau essaya de les enlever d'emblée; il fut repoussé dans trois attaques consécutives: il y renonça. Comme ses troupes étaient fatiguées, il prit position, et remit au lendemain à tourner ces redoutes pour les faire tomber. Beaulieu, de son côté, déboucha le neuf sur Gênes. Toute la journée du dix, Laharpe se trouva engagé avec ses avant-gardes en avant de Voltri, pour lui disputer les gorges et le contenir. Mais le dix au soir, il se replia sur Savone, et le onze à la pointe du jour, il se trouvait, avec toute sa division, derrière Rampon et les redoutes de Monte-Legino. Dans cette même nuit du dix au onze, le général en chef marcha avec les divisions Masséna et Augereau, par le col de Cadibonne, et déboucha derrière Montenotte. A la pointe du jour, d'Argenteau, enveloppé de tous côtés, fut attaqué en tête

par Rampon et Laharpe, en queue et en flanc par le général en chef. La déroute fut complète; tout le corps de d'Argenteau fut écrasé, dans le même temps que Beaulieu se présentait à Voltri, où il ne trouvait plus personne. Ce ne fut que dans la journée du douze que le général apprit le désastre de Montenotte, et l'entrée des Français dans le Piémont. Il lui fallut alors replier en toute hâte ses troupes sur elles-mêmes, et repasser les mauvais chemins où les dispositions de son plan l'avaient forcé de se jeter. Il s'ensuivit que, trois jours après, à la bataille de Millésimo, une partie seule de ses troupes pût arriver à temps.

V. *Bataille de Millésimo, quatorze avril.* — Le douze, le quartier-général de l'armée française était à Carcari; l'armée battue s'était retirée : les Piémontais sur Millésimo, et les Autrichiens sur Dégo.

Ces deux positions étaient liées par une division piémontaise qui devait occuper les hauteurs de Biestro.

A Millésimo, les Piémontais se trouvaient à cheval sur le chemin qui couvre le Piémont;

ils furent rejoints par Colli avec tout ce qu'il put tirer de la droite.

A Dégo, les Autrichiens occupaient la position qui défend le chemin d'Aqui, route directe du Milanais ; ils furent successivement rejoints par tout ce que Beaulieu put ramener de Voltri : ils se trouvaient là en position de recevoir tous les renforts que pourrait leur fournir la Lombardie. Ainsi les deux grands débouchés, du Piémont et du Milanais, étaient couverts : l'ennemi se flattait d'avoir le temps de s'y établir et de s'y retrancher.

Quelque avantageuse que nous ait été la bataille de Montenotte, l'ennemi avait trouvé, dans la supériorité du nombre, de quoi réparer ses pertes; mais le surlendemain quatorze, la bataille de Millésimo nous ouvrit les deux routes de Turin et de Milan.

Augereau, formant la gauche de l'armée française, marcha sur Millésimo; Masséna, avec le centre, se porta sur Dégo, et Laharpe, commandant la droite, cheminait sur les hauteurs de Cairo. L'ennemi avait appuyé sa droite, en faisant occuper le mamelon de Cosseria qui

domine les deux branches de la Bormida; mais dès le treize, le général Augereau, qui n'avait pas donné à la bataille de Montenotte, poussa la droite de l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il lui enleva les gorges de Millésimo et cerna le mamelon de Cosseria. Provera, avec son arrière-garde, forte de deux mille hommes, fut coupé. Dans une position aussi désespérée, il paya d'audace; ce général se réfugia dans un vieux castel ruiné et s'y barricada. De cette hauteur il voyait la droite de l'armée sarde qui faisait des dispositions pour la bataille du lendemain, où il espérait être dégagé. Toutes les troupes de Colli, du camp de Ceva, devaient être arrivées dans la nuit. On sentait donc l'importance de s'emparer, dans la journée, du château de Cosseria; mais ce poste était très-fort; on y échoua. Le lendemain les deux armées en vinrent aux mains. Masséna et Laharpe enlevèrent Dégo après un combat opiniâtre. Ménars et Joubert, les hauteurs de Biestro. Toutes les attaques de Colli, pour dégager Cosseria, furent vaines; il fut battu et poursuivi l'épée dans les reins : alors Provera dut

poser les armes. L'ennemi, vivement poursuivi dans les gorges de Spigno, y laissa une partie de son artillerie, beaucoup de *drapeaux et de prisonniers*. La séparation des deux armées, autrichienne et sarde, fut dès-lors bien marquée. Beaulieu porta son quartier-général à Acqui, *route du Milanais*, et Colli se porta à Ceva, pour s'opposer à la jonction de Serrurier, et couvrir Turin.

VI. *Combat de Dégo, quinze août.* Cependant une division de grenadiers autrichiens, qui avait été dirigée de Voltri par Sassello, arriva à trois heures du matin à Dégo. La position n'était plus occupée que par des avant-gardes. Ces grenadiers enlevèrent donc facilement le village, et l'alarme fut grande au quartier-général français, où l'on avait peine à comprendre comment les ennemis pouvaient être à Dégo, lorsque nous avions des avant-postes sur la route d'Acqui. Après deux heures d'un combat très-chaud, Dégo fut repris, et la division ennemie presqu'entièrement prisonnière.

Nous perdîmes dans ces affaires le général Bonel à Millésimo, et le général Causse à Dégo.

Ces deux officiers étaient de la bravoure la plus brillante; ils venaient tous les deux de l'armée des Pyrénées-Orientales, et il était à remarquer que les officiers qui arrivaient de cette armée montraient une impétuosité et un courage des plus distingués. C'est dans le village de Dégo, que Napoléon distingua, pour la première fois, un chef de bataillon qu'il fit colonel; c'était Lannes qui, depuis, fut maréchal de l'Empire, duc de Montébello, et déploya les plus grands talens. On le verra constamment dans la suite prendre la plus grande part à tous les événemens militaires.

Le général français dirigea alors ses opérations sur Colli et le Roi de Sardaigne, et se contenta de tenir les Autrichiens en échec. Laharpe fut placé en observation près de Dégo, pour garantir nos derrières et tenir en respect Beaulieu, qui, très-affaibli, ne s'occupait plus qu'à rallier et réorganiser les débris de son armée. La division Laharpe, obligée de demeurer plusieurs jours dans cette position, s'y trouva vivement tourmentée par le défaut de subsistances, vu le manque de transports, et

l'épuisement du pays où avaient séjourné tant de troupes; ce qui donna lieu à quelques désordres.

Serrurier, intruit à Garessio des batailles de Montenotte et de Millésimo, se mit en mouvement, s'empara de la hauteur de Saint-Jean, et entra dans Céva le même jour qu'Augereau arrivait sur les hauteurs de Montezemoto. Le dix-sept, après quelques légères affaires, Colli évacua le camp retranché de Céva, les hauteurs de Montezemoto, et se retira derrière la Cursaglia. Le même jour le général en chef porta son quartier-général à Céva. L'ennemi y avait laissé toute son artillerie qu'il n'avait pas eu le temps d'emmener, et s'était contenté de laisser garnison dans le château.

Ce fut un spectacle sublime que l'arrivée de l'armée sur les hauteurs de Montezemoto; de là se découvraient les immenses et fertiles plaines du Piémont. Le Pô, le Tanaro et une foule d'autres rivières serpentaient au loin; une ceinture blanche de neige et de glace, d'une prodigieuse élévation, cernait à l'horizon ce riche bassin de la terre promise. Ces gigantesques

barrières, qui paraissent les limites d'un autre monde, que la nature s'était plu à rendre si formidables, auxquelles l'art n'avait rien épargné, venaient de tomber comme par enchantement.
» Annibal a forcé les Alpes, dit le général fran» çais en fixant ses regards sur ces montagnes;
» nous, nous les aurons tournées. » Phrase heureuse qui exprimait en deux mots la pensée et le résultat de la campagne.

L'armée passa le Tanaro. Pour la première fois, nous nous trouvions absolument en plaine, et la cavalerie put alors nous être de quelque secours. Le général Stengel, qui la commandait, passa la Cursaglia à Lezegno, et battit la plaine. Le quartier-général fut porté au château de Lezegno, sur la droite de la Cursaglia, près de l'endroit où elle se jette dans le Tanaro.

VII. *Combat de Saint-Michel, Bataille de Mondovi, vingt et vingt-deux avril.*—Le général Serrurier réunit ses forces à Saint-Michel. Le vingt, il passa le pont de Saint-Michel en même-temps que Masséna passait le Tanaro, pour attaquer les Piémontais. Mais Colli, jugeant le danger de sa position, abandonna le confluent des deux

rivières, marcha lui-même pour prendre position à Mondovi. Il se trouva, par une circonstance fortuite, avec ses forces, précisément devant Saint-Michel, comme le général Serrurier débouchait du pont. Il fit halte, lui opposa des forces supérieures et le força de se replier. Serrurier se fut pourtant maintenu dans Saint-Michel, si un de ses régimens d'infanterie légère ne se fût livré au pillage. Le général français déboucha, le vingt-deux, par le pont de Torre, et se porta sur Mondovi. Colli y avait déjà élevé quelques redoutes, et s'y est trouvé en position; sa droite à Notre-Dame de Vico, et son centre à la Bicoque. Dans la journée même, Serrurier enleva la redoute de la Bicoque, et décida de la bataille, qui a pris le nom de Mondovi. Cette ville et tous ses magasins tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Le général Stengel, qui s'était trop éloigné en plaine avec un millier de chevaux, fut attaqué par les Piémontais, doubles en force. Il fit toutes les dispositions qu'on devait attendre d'un général consommé, et opérait sa retraite sur ses renforts, lorsque, dans une charge, il

tomba blessé à mort d'un coup de pointe. Le général Murat, à la tête de la cavalerie, repoussa les Piémontais, et les poursuivit à son tour pendant quelques heures. Le général Stengel, Alsacien, était un excellent officier de hussards : il avait servi sous Dumouriez aux campagnes du Nord, était adroit, intelligent, alerte; il réunissait les qualités de la jeunesse à celles de l'âge avancé; c'était un vrai général d'avant-postes. Deux ou trois jours avant sa mort, il était entré le premier dans Lezegno. Le général français y arriva quelques heures après, et, quelque chose dont il eût besoin, tout était prêt. Les défilés, les gués avaient été reconnus; des guides étaient assurés; le curé, le maître de poste avaient été interrogés; des intelligences étaient déjà liées avec les habitans; des espions étaient envoyés dans plusieurs directions; les lettres de la poste saisies, et celles qui pouvaient donner des renseignemens militaires, traduites et analysées; toutes les mesures étaient prises pour former des magasins de subsistances, pour rafraîchir la troupe. Malheureusement Stengel avait la vue basse, défaut essen-

tiel dans sa profession, qui lui devint funeste, et contribua à sa mort.

Après la bataille de Mondovi, le général en chef marcha sur Cherasque; Serrurier se porta sur Fossano, et Augereau sur Alba.

VIII. *Prise de Cherasque, vingt-cinq avril.*— Ces trois colonnes entrèrent à la fois, le vingt-cinq avril, dans Cherasque, Fossano et Alba. Le quartier-général de Colli était à Fossano, le jour même que Serrurier l'en délogea. Cherasque, à l'embouchure de la Stura et du Tanaro, était forte, mais mal armée et point approvisionnée, parce qu'elle n'était pas frontière. Le général français attachait une grande importance à sa possession. Il y trouva du canon, et fit travailler à force à la mettre en état de défense. L'avant-garde passa la Stura, et se porta au-delà de la petite ville de Bra.

Cependant la jonction de Serrurier nous avait permis de communiquer avec Nice, par Ponte-di-Nava; nous en reçûmes des renforts d'artillerie, et tout ce que l'on avait pu préparer. On avait pris, dans tous les différens combats, beaucoup d'artillerie et de chevaux; on en leva de

tous côtés dans la plaine de Mondovi. Peu de jours après l'entrée à Cherasque, l'armée eut soixante bouches à feu approvisionnées ; la cavalerie fit des remontes de chevaux. Les soldats, qui avaient été sans distributions durant les huit ou dix jours de cette campagne, commencèrent à en recevoir de régulières. Le pillage et le désordre, suite ordinaire de la rapidité des mouvemens, cessèrent ; on rétablit la discipline, et chaque jour l'armée changea de face, au milieu de l'abondance et des ressources qu'offraient ce beau pays. Les pertes se réparèrent. La rapidité des mouvemens, l'impétuosité des troupes, et surtout l'art de les opposer toujours à l'ennemi, au moins en nombre égal, et souvent en nombre supérieur, joint aux succès constans qu'on avait obtenus, avaient épargné bien des hommes ; d'ailleurs les soldats arrivaient par tous les débouchés, de tous les dépôts, de tous les hôpitaux, au seul bruit de la victoire et de l'abondance qui régnait dans l'armée. On trouva en Piémont de tous les vins : ceux du Mont-Ferrat ressemblaient aux vins de France. La misère avait été telle, jusque là, dans l'armée française,

qu'on oserait à peine la décrire. Les officiers, depuis plusieurs années, ne recevaient que huit francs par mois, et l'état-major était entièrement à pied. Le maréchal Berthier a conservé dans ses papiers un ordre du jour d'Albenga, qui accordait une gratification de trois louis à chaque général.

IX. *Armistice de Cherasque, le vingt-huit avril.* — L'armée n'était plus éloignée que de dix lieues de Turin.

La Cour de Sardaigne ne savait plus à quoi se résoudre ; son armée était découragée et en partie détruite. L'armée autrichienne, réduite à plus de moitié, semblait n'avoir d'autre pensée que de couvrir Milan. Les esprits étaient fort agités dans tout le Piémont, et la Cour ne jouissait nullement de la confiance publique. Elle se mit à la discrétion du général français, et sollicita un armistice ; celui-ci y accéda. Bien des personnes eussent préféré que l'armée eût marché et se fût emparée de Turin. Mais Turin est une place forte ; si l'on voulait en fermer les portes, on avait besoin d'un train d'artillerie qu'on n'avait pas pour les faire ouvrir. Le Roi

avait encore un grand nombre de forteresses, et, malgré les victoires qu'on venait de remporter, le moindre échec, le plus léger caprice de la fortune pouvait tout renverser. Les deux armées ennemies, malgré leurs nombreux revers, étaient encore égales à l'armée française : elles avaient une artillerie considérable, et surtout une cavalerie qui n'avait pas souffert. Dans l'armée française, malgré ses victoires, il y avait de l'étonnement : on demeurait frappé de la grandeur de l'entreprise; l'on doutait de la possibilité du succès, quand on considérait la faiblesse des moyens. Le moindre événement douteux eût donc rencontré beaucoup d'esprits disposés à l'exagération. Des officiers, même des généraux, ne concevaient pas qu'on osât songer à la conquête de l'Italie avec aussi peu d'artillerie, sans presque de cavalerie et avec une armée aussi faible, que les maladies et l'éloignement de la patrie, allaient affaiblir chaque jour. On trouve des traces de ces sentimens de l'armée, dans la proclamation suivante du général en chef, qu'il adressa à ses soldats à Cherasque.

« Soldats! vous avez, en quinze jours, remporté

» six victoires, pris vingt et un drapeaux, cin-
» quante-cinq pièces de canons, plusieurs places
» fortes, et conquis la partie la plus riche du Pié-
» mont. Vous avez fait quinze mille prisonniers,
» tué ou blessé plus de dix mille hommes. »

» Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des
» rochers stériles, illustrés par votre courage,
» mais inutiles à la patrie. Vous égalez aujour-
» d'hui, par vos services, l'armée conquérante
» de la Hollande et du Rhin. Dénués de tout,
» vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des
» batailles sans canon, passé des rivières sans
» ponts, fait des marches forcées sans souliers,
» bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans
» pain. Les phalanges républicaines, les soldats
» de la liberté étaient seuls capables de souf-
» frir ce que vous avez souffert! Grâces vous
» en soient rendues, soldats! La Patrie re-
» connaissante vous devra en partie sa prospé-
» rité; et si, vainqueurs de Toulon, vous présa-
» geâtes l'immortelle campagne de 1793, vos
» victoires actuelles en présagent une plus belle
» encore.

» Les deux armées, qui naguères vous atta-

» quaient avec audace, fuient épouvantées de-
» vant vous. Les hommes pervers qui riaient de
» votre misère, se réjouissaient, dans leurs
» pensées, des triomphes de nos ennemis, sont
» confondus et tremblans. Mais, soldats! il ne
» faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien
» fait, puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Tu-
» rin, ni Milan ne sont à vous! Les cendres des
» vainqueurs de Tarquin, sont encore foulées
» par les assassins de Basseville. Vous étiez dé-
» nués de tout au commencement de la campa-
» gne; vous êtes aujourd'hui abondamment pour-
» vus. Les magasins pris à vos ennemis sont
» nombreux, l'artillerie de siége et de campagne
» est arrivée. Soldats! La patrie a droit d'atten-
» dre de vous de grandes choses! Justifierez-
» vous son attente? Les plus grands obstacles
» sont franchis sans doute; mais vous avez en-
» core des combats à livrer, des villes à prendre,
» des rivières à passer. *En est-il entre nous dont
» le courage s'amollisse? En est-il qui préfère-
» raient retourner sur les sommets de l'Apennin
» et des Alpes, essuyer patiemment les injures de
» cette soldatesque esclave?* Non, il n'en est pas

» parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millé-
» simo, de Dégo, de Mondovi. Tous brûlent
» de porter au loin la gloire du peuple Français.
» Tous veulent humilier ces Rois orgueilleux,
» qui osaient méditer de nous donner des fers.
» Tous veulent dicter une paix glorieuse, et
» qui indemnise la patrie des sacrifices immenses
» qu'elle a faits. Amis! je vous la promets cette
» conquête; mais il est une condition qu'il faut
» que vous juriez de remplir, c'est de respecter
» les peuples que vous délivrez. C'est de répri-
» mer les pillages horribles auxquels se portent
» des scélérats suscités par vos ennemis. Sans
» cela vous ne seriez point les libérateurs des
» peuples, vous en seriez les fléaux. Vous ne
» seriez pas l'honneur du peuple français, il
» vous désavouerait. Vos vietoires, votre courage,
» vos succès, le sang de nos frères morts aux
» combats, tout serait perdu, même l'honneur
» et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui
» ont votre confiance, nous rougirions de com-
» mander à une armée sans discipline, sans frein,
» qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais
» investi de l'autorité nationale; fort de la jus-

» tice et par la loi, je saurai faire respecter à » ce petit nombre d'hommes sans courage, sans » cœur, les lois de l'humanité et de l'honneur, » qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas » que des brigands souillent vos lauriers. Je » ferai exécuter à la rigueur le réglement que » j'ai fait mettre à l'ordre. Les pillards seront » impitoyablement fusillés; déjà plusieurs l'ont » été. J'ai eu lieu de remarquer avec plaisir » l'empressement avec lequel les bons soldats » de l'armée se sont portés à faire exécuter les » ordres.

« Peuples d'Italie! l'armée française vient » pour rompre vos chaînes : le peuple français » est l'ami de tous les peuples; venez avec con- » fiance au-devant d'elle. Vos propriétés, votre » religion et vos usages seront respectés. Nous » ferons la guerre en ennemis généreux, et nous » n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asser- » vissent. »

Les conférences pour la suspension d'armes, eurent lieu au quartier-général, chez Salmatoris, alors maître-d'hôtel du Roi, et qui depuis a été préfet du palais de l'Empereur. Le général pié-

montais, Latour, et le colonel Lacoste, chargés des pouvoirs du Roi, se rendirent à Cherasque. Le comte de Latour, était un vieux soldat, lieutenant-général au service de Sardaigne, très-opposé à toutes les nouvelles idées, de peu d'instruction et d'une capacité médiocre. Le colonel Lacoste, natif de Savoie, était dans la force de l'âge; il s'exprimait avec facilité, avait beaucoup d'esprit, et se montrait sous des rapports avantageux. Les conditions furent : que le Roi quitterait la coalition et enverrait un plénipotentiaire à Paris, pour y traiter de la paix définitive; que jusque-là il y aurait armistice; que jusqu'à la paix ou à la rupture des négociations, Ceva, Coni, Tortone, ou à son défaut Alexandrie, seraient remises sur-le-champ à l'armée française, avec toute l'artillerie et les magasins; qu'elle continuerait d'occuper tout le terrain qui se trouvait en ce moment dans sa possession; que les routes militaires, dans toutes les directions, permettraient la libre communication de l'armée avec la France, et de la France avec l'armée; que Valence serait immédiatement évacuée par les Napolitains, et remise au général français,

jusqu'à ce qu'il eût effectué le passage du Pô. Enfin, que les milices du pays seraient licenciées, et que les troupes régulières seraient disséminées dans les garnisons, de manière à ne pouvoir donner aucun ombrage à l'armée française. Désormais, les Autrichiens, isolés, pouvaient être poursuivis jusque dans l'intérieur de la Lombardie. Toutes les troupes de l'armée des Alpes et du voisinage de Lyon, devenues disponibles, allaient rejoindre. Notre ligne de communication avec Paris serait raccourcie de moitié; enfin, on avait des points d'appui et de grands dépôts d'artillerie pour former des équipages de siége, et pour assiéger Turin même, si le Directoire ne concluait pas la paix.

X. *Le colonel-aide-de-camp Murat traverse le Piémont, et porte à Paris la nouvelle des victoires de l'armée.* — Le général Murat, premier aide-de-camp du général en chef, fut expédié pour Paris avec vingt et un drapeaux et la copie de l'armistice. Napoléon avait pris cet officier au treize vendémiaire; il était alors chef d'escadron du 21e de chasseurs. Il a été marié depuis à la sœur de l'Empereur, est devenu Maréchal d'Empire,

Grand-Amiral, Grand-Duc de Berg et Roi de Naples. Il a eu une grande part dans toutes les opérations militaires du temps; il a toujours déployé un grand courage, et surtout une singulière hardiesse dans les mouvemens de la cavalerie.

La province d'Alba, que les Français traversèrent, était de tout le Piémont le pays le plus opposé à l'autorité royale, celui qui contenait le plus de germes révolutionnaires : il y avait déjà éclaté des troubles : plus tard encore il en éclata de nouveaux. Si, au lieu de négocier, Napoléon eût voulu continuer la guerre avec le Roi de Sardaigne, c'est là qu'il eût trouvé le plus de secours et le plus de disposition à l'insurrection. Ainsi au bout de quinze jours, le premier point du plan de campagne était atteint, les plus grands résultats obtenus; les forteresses piémontaises des Alpes étaient en notre pouvoir; la coalition se trouvait affaiblie d'une puissance qui avait cinquante mille hommes sur pied, et qui était plus imposante encore par sa position. La législature nationale avait décrété cinq fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la

patrie, dans les séances des vingt et un, vingt-deux, vingt-quatre, vingt-cinq et vingt-six avril.

En conformité aux conditions de l'armistice de Cherasque, le Roi de Sardaigne envoya à Paris le comte de Revel, pour traiter de la paix définitive. Elle y fut conclue et signée le quinze mai. Par ce traité la place d'Alexandrie resta à demeure aux armées françaises. Suze, Labrunette, Exil furent démolies. Les Alpes se trouvèrent ouvertes, et le Roi demeura à la disposition de la République, n'ayant plus d'autre point fortifié que Turin et le fort de Bard.

N. B. de l'Éditeur. Nous avertissons ici, une fois pour toutes, qu'il se trouvera des différences inévitables entre les rapports officiels et les chapitres. Elles sont fondées sur la précipitation des rapports, le désir du général en chef de déguiser alors ses plans, le besoin de tromper l'ennemi sur ses véritables forces, etc., etc. Par exemple, il est dit, au rapport, que Beaulieu attaqua en personne Montenotte. On le crut alors ainsi. Plus loin il est dit que l'attaque sur Voltri ne fut faite que par dix mille Autrichiens; mais ils avaient en arrière deux colonnes de

même force, qui devaient donner le lendemain, Beaulieu ayant jugé qu'il aurait à faire sur ce point à toute l'armée française. L'on dit aussi que Montenotte ne fut attaquée que par quinze mille hommes, parce que dix mille hommes de ce corps étaient demeurés en arrière, et formaient les communications avec la droite à Céva. Ce fut sur ces troupes que Masséna, débouchant au point du jour par Cadibonne, tira le premier coup de canon.

S'il n'y est point question des projets du général en chef, ni de ses négociations avec Gênes, c'est que le rapport publié n'est qu'un extrait de la correspondance officielle ; et que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, il entrait dans les vues du général en chef de dérober à l'ennemi la connaissance de ses plans et de sa manière de faire.

En voilà assez pour expliquer désormais les différences qu'on pourra remarquer. Nous répétons que notre observation actuelle doit être entendue une fois pour toutes.

FRAGMENS DU CHAPITRE III.

I. *Raisons pour rester sur la ligne du Tesin.* — L'armistice conclu, et les places de Coni, Tortone et Ceva en notre pouvoir, on se demanda s'il était convenable de passer le Tésin. On concevait que l'armistice, qui avait mis des places fortes en notre pouvoir, et séparé l'armée piémontaise de l'armée autrichienne, était utile; mais on se demandait s'il ne serait pas désormais plus avantageux de profiter des moyens acquis, pour révolutionner entièrement le Piémont et Gênes, avant d'aller plus loin. Le Directoire avait le droit de refuser les négociations proposées, et de déclarer sa volonté par un ultimatum. Ne serait-il pas impolitique, disait-on, de s'éloigner de France, de passer le Tésin sans être certain de ses derrières? Les Rois de Sardaigne, qui nous ont été si utiles tant qu'ils ont combattu pour nous, ont le plus contribué à nos revers dès qu'ils ont changé de politique. Aujourd'hui la disposition des esprits ne saurait nous permettre la moindre illusion : les nobles et les prêtres dominent cette Cour, et se

trouvent les ennemis irréconciliables de la République. Si l'on éprouvait une défaite en avançant, que n'aurait-on pas à redouter de leur haine et de leur vengeance ! Gênes même nous doit donner de grandes inquiétudes. Le système de l'oligarchie y domine toujours, et quelque nombreux que puissent s'y trouver nos partisans, ils demeurent sans influence dans les décisions politiques. Les bourgeois de Gênes peuvent bien déclamer; mais là se borne tout leur pouvoir. Les oligarques gouvernent, ils commandent aux troupes, et disposent de huit à dix mille paysans des vallées de Fontana-Bona et autres, qu'ils appellent à leur défense dans les momens de crise. Enfin, demandait-on, où doit-on s'arrêter? Doit-on passer le Tésin, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, l'Adige, la Brenta, la Piave, le Tagliamento, pour se porter sur le Lisonzo? Est-il sage de laisser derrière soi de si nombreuses populations si mal disposées? Le moyen d'aller vite n'est-il pas d'aller sagement; de se faire des appuis de tous les pays où l'on passe, en changeant le gouvernement, et confiant l'administration à des personnes de mêmes

principes et de mêmes intérêts que nous? Si l'on se porte dans le pays de Venise, n'obligera-t-on pas cette république, qui peut disposer de cinquante mille hommes, à prendre parti pour nos ennemis?

II. *Raisons pour prendre la ligne de l'Adige.* — On répondait à cela : L'armée française doit profiter de sa victoire. Nous ne devons nous arrêter qu'à la meilleure ligne de défense contre les armées qui ne tarderont pas à marcher contre nous : cette ligne, c'est l'Adige. Elle couvre toutes les vallées du Pô; elle intercepte la moyenne et la basse Italie; elle couvre le blocus et le siége de Mantoue, et probablement cette place sera prise avant que la lutte puisse recommencer. En se portant sur l'Adige, on a le moyen de pourvoir à toutes les dépenses de l'armée, parce qu'on en fait partager le poids à une plus grande population; à celle du Piémont, de la Lombardie et des Légations. On craint de voir Venise se déclarer contre nous? Le meilleur moyen d'y remédier, c'est de porter, en peu de jours, la guerre au milieu de ses États : elle n'est point préparée à un pareil

événement ; elle n'a point eu le temps de faire des levées et de prendre des résolutions ; il faut empêcher le Sénat de délibérer. Au lieu que si nous restons sur le Tésin, les Autrichiens peuvent les forcer de faire cause commune avec eux, ou eux-mêmes y être portés par un esprit de parti. Le Roi de Sardaigne n'est plus à craindre, ses milices sont congédiées, les Anglais vont cesser leurs subsides ; les affaires intérieures y sont dans le plus mauvais état. Quelque parti que prenne la Cour, les mécontens s'accroîtront : après la fièvre vient la faiblesse. Douze à quinze mille hommes sont toutes les forces qui restent à cette puissance, disséminés dans un grand nombre de villes : ils suffiront à peine à maintenir la tranquillité intérieure. D'un autre côté, la haine de l'Autriche contre le roi de Sardaigne ira toujours croissant ; elle se plaindra qu'à la première bataille perdue, elle a été abandonnée. Elle lui alléguera l'exemple de ses ancêtres, qui demeurèrent des alliés fidèles lors même que la France était maîtresse de Turin ; tandis qu'ici, on a déserté la cause commune

sans la perte même d'une forteresse. La Cour de Sardaigne a donc désormais beaucoup à redouter des Autrichiens. Les oligarques de Gênes ne sont pas à craindre : notre meilleure garantie contre eux, ce sont les profits immenses qu'ils recueillent de leur neutralité. En propageant les principes de la liberté en Piémont et à Gênes, en y allumant la guerre civile, c'est le peuple qu'on soulève contre les nobles et les prêtres ; on devient responsable des excès qui accompagnent toujours une pareille lutte. Arrivés au contraire sur l'Adige, nous serons maîtres de tous les États de la maison d'Autriche en Italie, et de ceux du Pape en-deçà de l'Apennin ; en position de proclamer les principes de la liberté et d'exciter le patriotisme italien contre la domination étrangère ; l'irritation du peuple de Bologne et de Ferrare contre le gouvernement du Pape. On n'aura pas besoin d'exciter la division des diverses classes de citoyens : nobles, bourgeois, paysans, tout sera appelé pour marcher d'accord pour le rétablissement de la patrie Italienne. Le mot *Italiam ! Italiam !* proclamé de

Milan à Bologne, produira un effet magique; proclamé sur le Tésin, les Italiens diraient: pourquoi n'avancez-vous pas.

III. *Topographie de l'Italie.* — Les grandes plaines de l'Italie septentrionale, comprises entre les Alpes qui les séparent de la France, de la Suisse et de l'Allemagne, entre les Apennins qui les séparent de Gênes et de la Toscane, et entre l'Adriatique, composent: la vallée du Pô, les vallées qui se jettent dans l'Adriatique au nord du Pô, et les vallées qui se jettent dans l'Adriatique au midi du Pô. Toutes ces vallées ne sont séparées par aucune colline; de sorte que toutes les eaux pourraient se communiquer facilement si c'était nécessaire. Elles forment une des plaines les plus fertiles, les plus grandes, les plus riches du monde, couverte de villes opulentes et d'une population de huit à dix millions d'individus. Cette immense plaine comprend le Piémont, la Lombardie, Parme, Plaisance, Modène, Bologne, Ferrare, la Romagne et les pays vénitiens.

IV. *Vallée du Pô.* — Le Pô prend sa source

au mont Viso, et reçoit successivement sur sa gauche à Turin, la Doire, qui descend du mont Genèvre; un peu au-dessous à Chivasso, la Doréa-Baltéa qui vient du grand Saint-Bernard; entre Casal et Valence, la Sésia; à Pavie, le Tésin qui descend du lac Majeur et des hauteurs du Simplon; entre Plaisance et Crémone, l'Adda venu du Brenner; près de Borgo-Forté, l'Oglio sorti du lac d'Iséo; près de Governolo, le Mincio venu du lac de Garda. Le Pô reçoit à sa rive droite tous les affluens des Apennins; le Tanaro, au-dessous de Valence et d'Alexandrie; la Scrivia, au-dessous de Tortone et de Castel-Novo; la Trébia, au-dessus de Plaisance; le Taro, au-dessus de Casal-Majore; le Crostollo, près de Guastalla; la Secchia, près de Saint-Bénédetto; le Panaro et le Réno, dans les environs de Ferrare; enfin il se jette dans l'Adriatique à trente milles au-delà de Ferrare, par plusieurs bouches. Ce fleuve est une espèce de mer par la grande quantité de rivières qu'il reçoit dans toutes les directions. Il est élevé au-dessus du sol, et se trouve encaissé par des digues, de

sorte que les plus belles contrées de l'Italie, comme la Hollande, se trouvent dérobées par artifice à l'invasion des eaux. Il y a peu ou point de sollicitude à prendre sur le cours des affluens de la rive gauche, la nature s'y exerce sans inconvéniens : ainsi la Doréa-Baltéa, le Tésin, l'Adda entrent dans le Pô sans causer d'embarras. Il n'en est pas ainsi des affluens de la rive droite : depuis le Tanaro, toutes les rivières sont sujettes à de grands désordres, et donnent lieu à de grandes questions hydrauliques. Il faut chaque année hausser les digues, parce que les pays limitrophes, surtout Parme, Modène, Bologne, Ferrare éprouvent de fortes inondations. Ce sont ces perpétuelles difficultés de la nature qui ont rendu les Italiens si habiles dans la science hydraulique. Les ingénieurs de ce pays ont poussé plus loin que partout ailleurs cette branche importante de nos connaissances.

Les affluens des deux rives du Pô diffèrent encore, en ce que tous ceux de la rive gauche sont presque toujours navigables, et presque jamais guéables; tandis que ceux de la rive

droite ne sont jamais navigables, et se trouvent presque toujours guéables. Les uns sont des rivières, les autres ne sont que des torrens.

N. B. Ici finit la partie de ce chapitre. Je regrette d'autant plus de ne l'avoir pas dans son entier, qu'il s'y trouve l'énumération méthodique de tous les moyens de défense de l'Italie contre l'Autriche, morceau que l'Empereur lui-même n'hésitait pas à dire être très-beau et devoir demeurer classique pour le métier, tant que la forme et les détails physiques de la Péninsule, disait-il, ne seront point bouleversés. Du reste on le trouvera infailliblement dans l'ouvrage complet des campagnes d'Italie.

Jeudi 1 Février.

Éloge de Sainte-Hélène par l'Empereur. — Petites ressources de l'île.

La philosophie la plus heureuse et la plus sage, est celle qui nous fait voir parfois le côté le moins défavorable des circonstances les plus fâcheuses : l'Empereur, dans ce sentiment sans doute, nous disait aujourd'hui, en se pro-

menant au fond du jardin, qu'après tout, exil pour exil, Sainte-Hélène était peut-être encore la meilleure place. Dans les latitudes élevées, nous aurions eu beaucoup à souffrir des rigueurs du froid; et nous aurions expiré misérablement sous l'ardeur brûlante de toute autre île du tropique. « Le rocher de Sainte-Hélène, « continuait-il, était stérile, sauvage sans doute, « le climat y était monotone, insalubre; mais « la température, il fallait en convenir, était « douce. »

La conversation l'a mené à me demander ce qui eût été préférable, de l'Amérique ou de l'Angleterre, dans le cas où nous eussions été libres de nos mouvemens. Je répondais que, si l'Empereur avait voulu vivre en philosophe, en sage, dans le repos et loin désormais de l'agitation du monde, il aurait fallu choisir l'Amérique; mais pour peu qu'il eût conservé le sentiment ou l'arrière pensée des affaires, il eût fallu préférer l'Angleterre. Et ne voulant pas rester en arrière sur la peinture flatteuse que l'Empereur venait de tracer de notre misérable rocher, j'osai même dire qu'il pourrait

être telles chances qui fissent que Sainte-Hélène ne se serait pas trouvée le pire des asiles : nous y demeurions à l'écart, quand la tempête rugissait pour les autres ; nous nous y trouvions hors de l'atmosphère des passions, circonstance favorable aux chances possibles d'un meilleur avenir : c'était assurément un grand désir de voir en beau ; je reculais l'horizon de toute l'étendue de l'imagination.

En attendant, pour se faire une juste idée de l'état de notre exil et de ses ressources, il nous a été dit, dans la journée, que nous devions mettre de l'économie dans plusieurs de nos consommations, peut-être même nous attendre à en faire le sacrifice momentané : on nous a dit que le café devenait extrêmement rare et qu'il pourrait manquer bientôt ; depuis long-temps nous n'avons plus de sucre blanc ; il n'en reste plus aujourd'hui que fort peu et très-mauvais, réservé exclusivement pour l'Empereur, et nous sommes menacés de le voir bientôt finir ; il en est de même de plusieurs autres productions essentielles. Notre île est un vaisseau qui tient la mer ; il manque bien-

tôt si la traversée se prolonge ou si on le surcharge de bouches outre mesure. Nous avons suffi pour affamer Sainte-Hélène, d'autant plus que les bâtimens de commerce ne peuvent désormais en approcher : on dirait que ce lieu est devenu pour eux un écueil maudit et redouté, si l'on ne savait que la croisière anglaise donne ses soins à les tenir éloignés. Mais ce qui, dans les privations dont nous sommes menacés, nous a surpris davantage et nous affecterait le plus, c'est le manque de papier à écrire. On nous a dit que depuis trois mois que nous étions ici, nous avions épuisé les magasins de la colonie ; ce qui prouverait qu'ils sont d'ordinaire légèrement fournis, ou bien que nous en faisons une furieuse consommation : notre seule réunion à Longwood, en emploirait donc, à elle seule, six ou huit fois plus que tout le reste de la colonie ensemble. Qu'on joigne à ces détails matériels, nos privations physiques et morales ; qu'on se dise que nous ne jouissons pas même des ressources de l'île, dont l'arbitraire et le caprice nous privent en partie : on nous y refuse l'herbe et le feuillage, qui se

trouvent dans d'autres sites de l'île. L'amiral avait promis à l'Empereur qu'il pourrait circuler par toute l'île, parce qu'il pourvoirait à une surveillance que le captif soupçonnerait à peine; on a vu qu'à la seconde épreuve l'amiral avait rompu cette espèce d'engagement; un officier, par ses ordres, a prétendu se mêler avec nous; l'Empereur a renoncé dès-lors à toute excursion, et nous demeurons séquestrés réellement du commerce des hommes.

Notre vie animale est des plus misérables : soit impossibilité d'être mieux, soit mauvaise administration à cet égard, toutefois est-il certain qu'à peine est-il rien de mangeable : le vin est des plus mauvais; on ne saurait employer l'huile; je viens de dire que le café, le sucre manquent, et que nous affamons l'île. On sait bien qu'on peut se passer de tout, qu'on pourrait ne pas mourir à beaucoup moins; mais quand on prétend nous traiter avec magnificence, et nous persuader que nous sommes très-bien, on nous amène à nous récrier sur ce que nous sommes très-mal, et que nous manquons de tout. Si l'on s'avisait de supposer, sur notre

silence, que nous sommes heureux, qu'on apprenne du moins que la seule force de notre moral peut nous faire résister à des maux que les expressions ne sauraient rendre.

Vendredi 2.

Première saignée de mon fils. — L'Empereur me donne un cheval.

Mon fils depuis long-temps souffrait de la poitrine, il avait de fortes palpitations; j'ai réuni trois chirurgiens, ils l'ont condamné à la saignée. C'est du reste en ce moment, chez les Anglais, le remède en faveur, la panacée universelle; ils l'emploient pour tout et pour rien. Ils rient de notre étonnement, nous pour qui ce système est nouveau.

Vers le milieu du jour nous avons fait un tour en calèche. Au retour de la promenade, l'Empereur s'est fait amener un cheval qu'on venait d'acheter; il était fort beau et d'une jolie tournure; il l'a fait essayer, l'a trouvé fort bien, et me l'a donné à l'instant même, avec une bonté toute particulière. Je n'ai pu en faire

usage, il s'est trouvé vicieux, et a passé alors au général Gourgaud, meilleur écuyer que moi.

Samedi 3 au Mardi 6.

Progrès de l'Empereur dans l'anglais.

Le trois a été affreux, la pluie a été constante; impossible de sortir. Le mauvais temps a duré plusieurs jours de la sorte; jamais je n'aurais soupçonné que nous pussions être aussi longtemps sans la possibilité de nous hasarder dehors.

L'humidité nous enveloppait de toutes parts, la pluie gagnait au travers de notre toiture. Nos heures intérieures se ressentent de ce mauvais temps du dehors : j'en étais triste apparemment: « Q'avez-vous, me disait l'Empereur un de ces » matins; depuis quelques jours vous changez, » serait-ce le moral? vous feriez-vous des *Dra-* » *gons* à la manière de Mme de Sévigné? — Je » répondais : Sire, c'est le physique, l'état de » mes yeux m'attriste à la mort; car, pour le mo- » ral, je sais le tenir en bride; au besoin j'aurais » le bridon, et Votre Majesté m'a donné des » éperons qui seraient une dernière et victo- » rieuse ressource. »

Cependant l'Empereur travaillait trois, quatre, jusqu'à cinq heures de temps à l'anglais; les progrès devenaient réellement très-grands, il en était parfois frappé lui-même, et s'en réjouissait en enfant. Il disait un de ces jours à table, et il répète souvent, qu'il me doit cette conquête, et qu'elle est bien grande. Je n'y aurai pourtant eu d'autre mérite que celui que j'ai employé pour les autres travaux de l'Empereur, d'avoir osé en donner l'idée, d'y être revenu sans cesse; et, une fois entamée, d'avoir mis dans la partie de l'exécution qui dépendait de moi, une promptitude et une régularité journalières qui faisaient tout son encouragement. S'il arrivait qu'on ne fût pas prêt quand il nous demandait, s'il fallait renvoyer au lendemain, le dégoût le saisissait aussitôt, et le travail en demeurait là, jusqu'à ce que quelque chose vînt le remonter. « J'ai besoin d'être poussé, me » disait-il confidentiellement dans une de ces » interruptions passagères, le plaisir d'avan- » cer peut seul me soutenir; car, mon cher, » nous pouvons en convenir entre nous, rien » de tout ceci n'est amusant, il n'y a pas le

» mot pour rire dans toute notre existence. »

Avant dîner, l'Empereur faisait toujours plusieurs parties d'échec. A nos après-dînées nous reprîmes le reversi, qui avait été long-temps abandonné. Comme on ne se payait pas jadis très-régulièrement, on convint désormais d'en faire une masse commune ; on discuta sur sa destination future, l'Empereur demanda les avis; quelqu'un proposa de l'employer à délivrer la plus jolie esclave de l'île : cette opinion enleva tous les suffrages, l'on se mit au jeu avec ardeur, et la première soirée produisit deux napoléons et demi.

Mercredi 7. — Jeudi 8.

L'Empereur apprend la mort de Murat.

La frégate la Thébaine est arrivée du Cap, et nous a apporté quelques journaux; je les traduisais à l'Empereur en nous promenant dans le jardin. Un de ces papiers renfermait une grande catastrophe ; je lus que Murat ayant débarqué avec quelques hommes en Calabre, y avait été saisi et fusillé. A ces paroles inattendues, l'Empereur me saisissant le bras, s'est

écrié : « Les Calabrois ont été plus humains, » plus généreux que ceux qui m'ont envoyé ici. » Ce fut tout. Après quelques momens de silence, comme il ne disait plus rien, je continuai.

Murat, sans vrai jugement, sans vues solides, sans caractère proportionné à ces circonstances, venait de périr dans une tentative évidemment désespérée. Il n'est pas impossible que le retour de l'Empereur de l'île d'Elbe ne lui eût tourné la tête, et qu'il n'espérât peut-être en renouveler le prodige pour son propre compte. Ainsi périt misérablement celui qui avait été une des causes si actives de nos malheurs! En 1814, son courage, son audace, pouvaient nous tirer de l'abîme; sa trahison nous y précipita; il neutralisa le Vice-Roi sur le Pô; il l'y combattit, lorsque, réunis ensemble, ils eussent pu forcer les gorges du Tyrol, descendre en Allemagne et venir sur Bâle et les rives du Rhin, détruire, saisir les derrières des alliés et leur couper toute retraite de France.

L'Empereur, à l'île d'Elbe, dédaigna toute communication avec le Roi de Naples; mais, partant pour la France, il lui écrivit qu'allant

reprendre possession de son trône, il se plaisait à lui déclarer qu'il n'était plus de *passé entre eux;* qu'il lui pardonnait sa conduite dernière, lui rendait sa bienveillance, lui envoyait quelqu'un pour lui signer la garantie de ses États, et lui recommandait, sur toute chose, de se maintenir en bonne intelligence avec les Autrichiens, et de se contenter de les contenir, dans le cas où ils voudraient marcher sur la France. Murat, en ce moment, tout au sentiment de sa première jeunesse, ne voulut ni garantie ni signature : la parole de l'Empereur, son amitié, lui suffisaient, s'écria-t-il; il prouverait qu'il avait été plus malheureux que coupable. Son dévouement, son ardeur, allaient, disait-il, lui obtenir l'oubli du passé.

« Mais il était dans la destinée de Murat, » disait l'Empereur, de nous faire du mal. Il » nous avait perdus en nous abandonnant, et il » nous perdit en prenant trop chaudement notre parti : il ne garda plus aucune mesure; il » attaqua lui-même les Autrichiens sans plan » raisonnable, sans moyens suffisans, et il succomba sans coup férir. »

Les Autrichiens délivrés de cet obstacle, s'en servirent comme de raison ou de prétexte pour en augurer des vues ambitieuses dans Napoléon reparaissant sur la scène. C'est ce qu'ils lui objectèrent constamment toutes les fois qu'il leur protesta de sa modération.

L'Empereur, avant la circonstance malheureuse des hostilités de Murat, avait déjà noué quelques négociations avec l'Autriche. D'autres États inférieurs, que je crois inutile de nommer, lui avaient fait dire qu'il pouvait compter sur leur neutralité. Nul doute que la chute du Roi de Naples n'ait donné aussitôt une autre tournure aux affaires.

On a essayé de faire passer Napoléon pour un homme terrible, implacable; le vrai c'est qu'il était étranger à toute vengeance, et ne savait pas conserver de rancune, quelque mal qu'on lui eût fait. Son courroux, d'ordinaire, s'exhalait par des sorties violentes, et c'était là tout. Ceux qui le connaissaient le savaient bien. Murat l'avait outrageusement trahi; on vient de lire qu'il l'avait perdu deux fois, et cependant c'est à Toulon que Murat accourt chercher un

asile. « Je l'eusse amené à Waterloo, nous disait » Napoléon; mais l'armée française était telle- » ment patriotique, si morale, qu'il est douteux » qu'elle eût voulu supporter le dégoût et l'hor- » reur qu'avait inspirés celui qu'elle disait avoir » trahi, perdu la France. Je ne me crus pas » assez puissant pour l'y maintenir, et pourtant » il nous eût valu peut-être la victoire; car que » nous fallut-il dans certains momens de la » journée? enfoncer trois ou quatre carrés an- » glais; or Murat était admirable pour une telle » besogne; il était précisément l'homme de la » chose; jamais à la tête d'une cavalerie on ne » vit quelqu'un de plus déterminé, de plus » brave, d'aussi brillant. »

« Quant au parallèle des circonstances de » Napoléon et de Murat, celui de leur débar- » quement respectif en France, et sur le terri- » toire de Naples, il n'en saurait exister aucun, » disait l'Empereur : Murat n'avait d'autre bon » argument dans sa cause que le succès, et il » était purement chimérique au moment où et » de la manière dont il l'a entrepris. J'étais l'élu » d'un peuple, j'étais le légitime dans leurs doc-

» trines nouvelles; mais Murat n'était point Na-
» politain; les Napolitains n'avaient jamais élu
» Murat; était-il à croire qu'il pût exciter parmi
» eux un bien vif intérêt; aussi sa proclamation
» est-elle tout-à-fait fausse et vide de choses.
» Ferdinand de Naples devait et pouvait ne le
» présenter que comme un fauteur d'insurrec-
» tion; c'est ce qu'il a fait, et l'a traité en consé-
» quence. »

» Quelle différence avec moi, continuait Na-
» poléon! Avant mon arrivée, toute la France
» était déjà pleine d'un même sentiment. Je dé-
» barque, et ma proclamation n'est pleine que
» de ce même sentiment : chacun y lit ce qu'il
» a dans le cœur. La France était mécontente,
» j'étais sa ressource; les maux et le remède
» furent aussitôt en harmonie : voilà toute la clef
» de ce mouvement électrique, sans exemple
» dans l'histoire. Il prit sa source uniquement
» dans la nature des choses; il n'y eut point de
» conspiration, et l'élan fut général; pas une
» parole ne fut portée, et tout le monde s'en-
» tendit. Les populations entières se précipi-
» taient sur le passage du libérateur. Le premier

» bataillon que j'enlevai de ma personne, me » valut aussitôt la totalité de l'armée. Je me » trouvai porté jusqu'à Paris; le gouvernement » existant, tous ses agens disparurent sans ef- » forts, comme les nuages se dissipent à la vue » du soleil. Et encore eussé-je succombé, ter- » minait l'Empereur, encore fussé-je tombé dans » les mains de mes ennemis, je n'étais pas pure- » ment un chef d'insurrection; j'étais un souve- » rain reconnu de toute l'Europe; j'avais mon » titre, ma bannière, mes troupes; je venais » faire la guerre à mon ennemi. »

Vendredi 9.

Porlier, Ferdinand. — Tableaux de l'Atlas.

Dans des gazettes que je traduisais à l'Empereur, j'ai trouvé l'histoire de Porlier : c'était un des chefs les plus remarquables des fameuses Guerillas. Il venait d'essayer d'en appeler à la nation contre la tyrannie de Ferdinand; mais il avait échoué, avait été pris et pendu.

L'Empereur a dit : « Je ne suis pas du tout » surpris de cette tentative en Espagne; à mon » retour de l'île d'Elbe, ceux des Espagnols qui

» s'étaient montrés les plus acharnés contre
» mon invasion, qui avaient acquis le plus de
» renommée dans la résistance, s'adressèrent
» immédiatement à moi : ils m'avaient com-
» battu, disaient-ils, comme leur tyran ; ils
» venaient m'implorer comme un libérateur. Ils
» ne me demandaient qu'une légère somme,
» disaient-ils, pour s'affranchir eux-mêmes, et
» produire dans la péninsule une révolution
» semblable à la mienne. Si j'eusse vaincu à
» Waterloo, j'allais les secourir. Cette circons-
» tance m'explique la tentative d'aujourd'hui.
» Nul doute qu'elle ne se renouvelle encore.
» Ferdinand, dans sa fureur, a beau vouloir
» serrer avec rage son sceptre ; un de ces beaux
» matins il lui glissera de la main comme une
» anguille. »

Les gazettes finies, l'Empereur, dans son oisiveté, feuilletait mon Atlas ; j'ai eu la grande satisfaction de le voir enfin s'arrêter sur les tableaux généalogiques ; ce que je désirais depuis bien long-temps, car il les passait toujours. J'ai analysé devant lui, sur le tableau de l'Angleterre, la fameuse guerre de la rose rouge et

de la rose blanche, inintelligible pour le grand nombre des lecteurs sans le secours de pareils tableaux. Il a été frappé de leur utilité, et s'est mis alors à en parcourir un grand nombre d'autres ; il observait, à celui de Russie, qu'il serait bien difficile sans un tel secours, de suivre l'ordre irrégulier de succession des derniers souverains ; et il a été fort surpris, à celui de France, de la démonstration singulière, qu'en dépit de sept ou huit applications de la loi salique, Louis XVI eut encore régné comme si cette loi salique n'eût point existé.

L'Empereur s'arrêtait beaucoup sur l'encadrement rigoureux et complet de ces tableaux ; il ne revenait pas de la quantité de points de ralliemens qui s'y trouvaient indiqués en un aussi petit espace : l'ordre numérique du souverain, son degré de génération, l'ensemble de toute sa parenté, etc., etc., et il me répétait alors ce qu'il m'avait déjà dit ou à-peu-près, que s'il les eût bien connus dans le temps, il m'eût fait venir pour obtenir, de moi, un format plus commode, moins coûteux, et en faire la pâture des lycées.

Il ajoutait qu'il eût voulu voir toutes les histoires réimprimées avec de tels documens à l'appui, pour leur intelligence. Je lui disais que j'avais eu la même idée, qu'elle avait déjà été exécutée sur l'histoire d'Angleterre, par Hume, et que, sans nos derniers événemens, elle allait l'être sur l'histoire d'Allemagne de Pfeffeld; sur celle de France de Hainaut, et sur une histoire des trois couronnes du Nord, etc.

Sur les quatre heures, j'ai présenté à l'Empereur le capitaine de la Thébaine, qui partait le lendemain pour l'Europe, et le colonel Macoy, du régiment de Ceylan. Ce brave soldat semblait un monument mutilé : il avait une jambe de moins, un coup de sabre lui traversait le front, d'autres cicatrices couvraient son visage. Il était tombé sur le champ de bataille, en Calabre, et demeuré prisonnier du général Parthonaux. L'Empereur lui fit un accueil tout particulier; on pouvait voir qu'il y avait sympathie réciproque. Le colonel Macoy avait été major du régiment Corse que commandait le nouveau gouverneur que nous attendons. Ce colonel disait à quelqu'un, qu'il trouvait un

homme tel que l'Empereur bien mal traité ici, et qu'il supposait au général Lowe trop d'élévation pour ne pas penser que sa seule acceptation du gouvernement de l'île, annonçait qu'il y viendrait améliorer notre condition.

L'Empereur est ensuite monté à cheval. Nous avons remonté notre vallée accoutumée, et ne sommes rentrés que vers les sept heures. L'Empereur a continué de se promener dans le jardin ; la température était des plus douces, le clair de lune charmant, le beau temps était revenu tout-à-fait.

Samedi 10.

Sur l'Égypte. — Ancien projet sur le Nil.

A présent l'Empereur allait couramment dans son anglais; et, à l'aide du dictionnaire, il eût pu, à toute rigueur, se passer de moi. Ses progrès décidés le ravissaient. La leçon s'est passée aujourd'hui à lire, dans l'Encyclopédie britannique, l'article du Nil, dont il prenait occasionnellement quelques notes pour ses dictées au Grand-Maréchal. Il s'y est trouvé une citation

dont jadis j'avais entretenu l'Empereur, qui l'avait jusque-là regardée comme absurde. Le grand Albuquerque proposait au roi de Portugal de détourner le Nil, avant son entrée dans la vallée d'Egypte, et de le rejeter dans la mer rouge, ce qui eût rendu l'Egypte un désert impraticable, et consacré le Cap de Bonne-Espérance pour la route unique du grand commerce des Indes. Bruce ne croit pas cette gigantesque idée entièrement impossible; elle frappait singulièrement l'Empereur.

Sur les cinq heures, l'Empereur est monté en calèche, la promenade a été extrêmement agréable; la précaution d'avoir fait abattre quelques arbres, a triplé l'espace primitif, en créant plusieurs circuits naturels. Au retour on a profité de la belle soirée pour se promener long-temps dans le jardin; la conversation a été des plus intéressantes, les sujets étaient grands et profonds : c'était sur les diverses religions; l'esprit qui les avait dictées; les absurdités, les ridicules dont on les avait entremêlées; les excès qui les avaient dégradées; les objections qu'on leur avait opposées, etc., etc. : l'Empe-

reur a traité tous ces objets avec sa supériorité ordinaire.

Dimanche 11.

Uniformité. — Ennui. — Solitude de l'Empereur. — Caricatures.

L'Empereur a lu aujourd'hui l'article Egypte, dans l'Encyclopédie, et en a recueilli des notes qui ne laissent pas que de lui être utiles pour sa campagne d'Egypte. Cette circonstance lui est très-agréable, et lui fait répéter, plusieurs fois le jour, combien il se trouve heureux de ses progrès; il est de fait qu'il peut maintenant lire tout seul.

Sur les quatre heures, j'ai suivi l'Empereur dans le jardin; nous y avons marché seuls pendant quelque temps; bientôt après on est venu nous rejoindre. La température était fort douce; l'Empereur a fait observer le calme de notre solitude; c'était dimanche, tous les ouvriers étaient au loin. Il a ajouté qu'on ne nous accuserait pas du moins de dissipation ni d'ardentes poursuites des plaisirs; en effet il est difficile

d'imaginer plus d'uniformité et plus d'absence de toute diversion.

L'Empereur soutient cette situation d'une manière admirable ; il nous surpasse tous de beaucoup par l'égalité de son caractère et la sérénité de son humeur. Il était difficile d'être plus sage et plus tranquille que lui, remarquait-il : il se couchait à dix heures ; ne se levait, ou plutôt ne paraissait qu'à cinq ou six heures ; sa vie extérieure n'était donc guère, disait-il, de plus de quatre heures ; c'était celle du prisonnier qu'on tire chaque jour de son cachot pour le laisser respirer un peu. Mais que de pensées dans son long intérieur ! que de travaux même ! et au sujet du travail, l'Empereur disait qu'il se trouvait aussi fort qu'il l'avait jamais été ; qu'il ne se sentait ni flétri ni usé en quoi que ce fût ; qu'il s'étonnait lui-même du peu d'effet sur lui de tous les grands événemens dont il avait été dernièrement l'objet : c'était du plomb, disait-il, qui avait glissé sur le marbre ; le poids avait pu comprimer le ressort, mais n'avait pu le briser ; il s'était relevé avec toute son élasticité. L'Empereur ajoutait

n'imaginer personne au monde qui eût mieux plié que lui sous la nécessité sans remède; et c'était là, disait-il, le véritable empire de la raison, le vrai triomphe de l'âme.

L'heure de la calèche est arrivée. En allant la joindre, l'Empereur a aperçu la petite Hortense, la fille de madame Bertrand, qui lui plaît beaucoup; il l'a fait venir, l'a embrassée tendrement deux ou trois fois, et a voulu la prendre en voiture avec le petit Tristan de Montholon. Durant la course, le Grand-Maréchal, qui venait de parcourir les papiers, racontait divers bons mots et caricatures qu'il y avait trouvés; il nous en citait une assez piquante : deux actions composaient le tableau; l'une était Napoléon donnant à la princesse d'Hasfeld, pour la jeter au feu, la lettre dont la disparition sauvait son mari; au bas était : *acte tyrannique d'un usurpateur*. Le pendant était de toute autre nature.

Cela nous a conduits à raconter à l'Empereur la foule de caricatures dont nous avions été inondés après la restauration; il en était beaucoup qui l'ont fort amusé; une surtout l'a fait sourire : c'était un changement de dynastie.

L'Empereur a observé que si les caricatures vengeaient quelquefois le malheur, elles harcelaient sans cesse le pouvoir. Et combien n'en a-t-on pas fait sur moi, disait-il! Alors, il nous en a demandé quelques-unes. Parmi toutes celles que nous avons citées, il a fort applaudi celle-ci, comme fort jolie et d'un fort bon goût : c'était le vieux George III qui, de sa côte d'Angleterre, jetait en colère à la tête de Napoléon, sur la rive opposée, une énorme bettrave en disant : *Va te faire sucre.*

Lundi 12.

Longue course à pied de l'Empereur.

Le temps s'était remis au beau. Vers les quatre heures, l'Empereur se promenait dans le jardin; la température était des plus agréables, chacun de nous se récriait sur ce que c'était une de nos belles soirées d'Europe; nous n'avions encore rien éprouvé de pareil depuis notre arrivée dans l'île. L'Empereur a fait demander la calèche, et, comme par diversion, il a voulu laisser là nos arbres à gomme, pour aller, par le chemin qui conduit chez le Grand-Maréchal, prendre la

route qui contourne le bassin supérieur de notre vallée favorite, et gagner, si c'était possible, le site appartenant à une demoiselle Masson, qui est sur le revers opposé en face de Longwood. Arrivé chez Mme Bertrand, l'Empereur l'a fait monter dans sa calèche, où se trouvait déjà Mme de Montholon et moi; le reste suivait à cheval; nous étions tous réunis. A quelques pas de chez Mme Bertrand, au poste militaire même qui s'y trouve établi, le terrain était fort à pic et très-inégal; les chevaux se sont refusés, il a fallu descendre, la barrière s'est trouvée à peine suffisante pour la largeur de la voiture; mais les soldats anglais sont accourus, et de tout cœur l'ont, en un instant, fait franchir à force de bras. Cependant une fois dans le nouveau bassin, la promenade à pied était si agréable que l'Empereur a voulu la continuer. Au bout de quelque temps, comme le jour baissait, il a voulu que la calèche allât seule reconnaître le chemin jusqu'à la porte de Mlle Masson, tandis que nous continuerions à marcher. La soirée était réellement des plus agréables; la nuit était venue; mais il faisait le plus beau clair de lune possible,

Notre promenade pouvait réveiller le souvenir de celles autour de nos châteaux en Europe, dans les belles soirées d'été.

La calèche revenue, l'Empereur n'a point voulu y monter encore; il l'a envoyée attendre chez Mme Bertrand, et quand il y a été rendu, il a voulu continuer encore à pied jusqu'à Longwood, où il est arrivé très-fatigué: il avait marché près de six milles, ce qui est beaucoup pour lui, qui n'a jamais beaucoup marché à aucune époque de sa vie.

Mardi 13 au Vendredi 16.

Mauvaise température de Sainte-Hélène. — Observation importante sur l'esprit de ce Journal.

J'ai déjà dit qu'il n'y avait point de saisons à Sainte-Hélène; ce sont seulement des veines de bon et de mauvais temps, fort irrégulières. Il a plu constamment chaque jour, nous n'avons pu sortir à peine que quelques instans. Il me serait difficile d'employer quatre mots à exprimer, durant ces quatre jours, aucune déviation quelconque de notre vie accoutumée. Et ici d'ailleurs je saisis l'occasion de prévenir, une

fois pour toutes, que s'il se rencontre de temps à autre, dans le cours de mon Journal, plusieurs jours réunis sous un même article, c'est que souvent j'ai élagué une partie de ce que chacun d'eux me présentait; ce à quoi j'ai été conduit, comme on le devinera sans peine, par divers motifs : parfois les objets m'ont paru trop puérils; parfois, au contraire, ils m'ont semblé trop graves et demander un temps plus éloigné; ou bien encore, ne présentaient-ils que des personnalités, et il est dans mon caractère de les écarter soigneusement : que si, malgré cela, on en trouve quelques-unes, c'est que j'y aurai été forcément conduit par l'objet essentiel de mes récits qui est de faire connaître le caractère de l'Empereur; et même alors, ai-je pu me dire encore pour ma satisfaction intérieure, que ces personnalités ne concernent guère que des caractères publics, et ne mentionnent que des choses déjà connues de beaucoup de monde.

Du reste, je ne me suis nullement dissimulé que la tâche que j'ai entreprise pouvait me créer de nombreux inconvéniens; mais je me suis cru un devoir sacré, et je m'efforce de le remplir

du mieux qu'il m'est possible : *advienne que pourra !*

Samedi 17.

Politique de l'Empereur sur les affaires de France.

A six heures du matin, l'Empereur est monté à cheval. Nous avons fait le tour du parc, en commençant dans la direction de notre vallée, et en venant gagner le chemin qui conduit du camp chez le Grand-Maréchal. Devant la porte de celui-ci, s'est arrêté et mis en ligne, pour nous laisser passer, un gros de cent cinquante à deux cents matelots du Northumberland, qui chaque jour portent des planches ou des pierres pour le service de Longwood ou du camp; l'Empereur a parlé aux officiers, et a souri avec plaisir à nos anciens compagnons; ils avaient l'air ravi de le voir.

J'ai déjà dit que, de temps à autre, nous recevons des journaux de l'Europe qui nous occupent diversement, et amènent toujours à la fin quelques tableaux vifs et animés de la part de l'Empereur. Il trouvait aujourd'hui qu'en résumé, l'état de la France ne s'était point amé-

lioré. « Les Bourbons, répétait-il, n'avaient eu, » cette fois, d'autre parti que celui de la sévé- » rité. Quatre mois étaient déjà écoulés, les » alliés allaient repartir, on n'avait pris encore » que des demi-mesures; l'affaire demeurait mal » embarquée. Un gouvernement, disait-il, ne » peut vivre que de son principe; il est évident » que celui-ci est le retour aux vieilles maximes; » il fallait le faire franchement. Les chambres » surtout, dans cette circonstance, seront fa- » tales; elles inspireront au Roi une fausse con- » fiance, et n'auront aucun poids sur la nation. » Bientôt le Roi n'aura plus aucun moyen de com- » munication avec elle, ce ne sera plus la même » religion ni le même langage; il ne sera per- » sonne qui ait le droit de détromper le peuple » sur les absurdités qu'il plaira au premier venu » de lui débiter, lorsqu'on voudra lui faire croire » qu'on veut empoisonner les sources, faire » sauter le territoire, etc., etc...... » L'Empereur concluait qu'il y aurait quelques exécutions juridiques, et un extrême désir de réaction : qu'elle serait assez forte pour irriter, pas assez pour soumettre, etc., etc. . . . .

Quant à l'Europe, elle semblait à l'Empereur aussi enflammée qu'elle l'avait jamais été. Elle avait anéanti la France; mais la résurrection de celle-ci pouvait venir un jour de l'explosion des peuples, que la politique des souverains, du reste, était des plus propres à aliéner; elle pouvait venir encore de la querelle prochaine des puissances entre elles; ce qui, très-probablement, finirait par avoir lieu.

Quant à notre affaire personnelle ici, elle ne pourrait s'améliorer que par l'entremise de l'Angleterre; et celle-ci ne pouvait nous devenir favorable que par quelqu'intérêt politique, quelque changement de ministre, la mort de quelque souverain; ou bien encore par le sentiment de la gloire nationale, excité par le torrent de l'opinion. Or les intérêts politiques, il était des combinaisons qui pouvaient les amener; quant au changement des personnes, il était dans les accidens du temps; enfin, pour le sentiment de la gloire nationale, si facile à comprendre, le ministère actuel l'avait méconnu; mais un autre pouvait ne pas y être insensible.

Dimanche 18.

Peinture du bonheur domestique par l'Empereur. — Deux Demoiselles de l'île

L'Empereur m'a fait appeler sur les dix heures; il venait de rentrer. On m'avait dit qu'il avait été à la chasse; il m'apprit que non, qu'il avait été à cheval vers les six heures; mais qu'il n'avait pas voulu qu'on troublât le sommeil de *Son Excellence*. Nous avons travaillé à l'anglais; le déjeûner est venu, il était détestable; je n'ai pu m'empêcher de le remarquer. Il m'a plaint d'en faire un aussi mauvais, et m'a dit qu'il était vrai qu'il fallait avoir faim pour pouvoir le manger. Nous avons continué notre leçon jusqu'à une heure, la chaleur alors a commandé le repos.

Sur les cinq heures, l'Empereur a été se promener au jardin. Il s'est mis à peindre le bonheur du particulier honnête et aisé, jouissant paisiblement, dans le fond de sa province, des champs et de la maison qu'il a reçus de ses pères; rien assurément n'était plus philosophique; nous n'avons pu nous empêcher de sou-

rire à un tableau si paisible, ce qui l'a fait pincer les oreilles de l'un de nous. « Du reste, a-t-il » continué, ce bonheur ne peut guère aujour- » d'hui se connaître en France, que par tradi- » tion ; la révolution a tout bouleversé ; elle a » privé les anciens ; et les nouveaux sont encore » neufs à cette jouissance ; ce que je viens de » peindre n'existe plus. » Et il observait alors qu'être privé de sa chambre natale, du jardin qu'on avait parcouru dans son enfance ; n'avoir pas l'habitation paternelle, c'était n'avoir point de patrie. Quelqu'un ajoutait que perdre la demeure qu'on s'était créée après le naufrage, la maison qu'on avait partagée avec sa femme, celle où l'on avait donné le jour à ses enfans, c'était encore perdre sa seconde patrie. Que de monde en était là ! ! ! et quelle époque avait été la nôtre ! ! !

Nous sommes montés en calèche et nous avons fait notre promenade accoutumée.

Le soir pendant le dîner, on a parlé de deux demoiselles de l'île, dont l'une est grande, fort belle et très-agaçante ; l'autre, beaucoup moins jolie, mais douce dans ses manières,

d'une grâce et d'une tenue parfaites. Tous les avis se partageaient. L'Empereur, qui ne connaissait que la première, tenait fortement pour elle. Quelqu'un a pris la liberté de lui dire que s'il voyait la seconde, elle ne lui ferait pas changer d'opinion. Cela ne lui a pas suffi, il a voulu que ce quelqu'un exprimât son propre choix : celui-ci a répondu qu'il était de beaucoup pour la seconde; ce qui a paru contradictoire; l'Empereur a voulu l'explication. « C'est, » a répondu ce quelqu'un, que, si je voulais » acheter une esclave, je me fixerais sur la pre» mière; mais que si je trouvais quelque bon» heur à le devenir moi-même, je m'adresserais » à la seconde. — C'est donc à dire, a repris » vivement l'Empereur, que vous me croyez de » mauvais goût et de mauvais ton? — Non, Sire; » mais je soupçonne à Votre Majesté des dispo» sitions différentes des miennes. » Il a ri et n'a pas contredit.

Lundi 19.

Aujourd'hui, de fort bon matin, l'Empereur est sorti pour monter à cheval; il était à peine

six heures et pourtant j'étais tout prêt, j'avais donné ordre qu'on m'éveillât; il a été surpris de me voir là et de me trouver si diligent. Nous avons erré dans le bois à l'aventure. Nous étions rentrés vers les neuf heures, le soleil commençant déjà à être très-chaud.

L'Empereur, sur les quatre heures, a voulu essayer son anglais; mais il n'était pas bien; tout dans la journée lui avait paru mauvais, disait-il, rien ne lui avait réussi. La promenade du jardin ne l'a point remis; il n'était pas bien à dîner; il n'a pu faire ses parties d'échecs accoutumées; il s'est retiré souffrant aussitôt après la première partie.

Mardi 20.

Travaux de l'Empereur à l'île d'Elbe. — Prédilection des Barbaresques pour Napoléon.

Le temps a été extrêmement mauvais. L'Empereur avait été assez mal toute la nuit; au matin il était beaucoup mieux : il n'est pas sorti de sa chambre avant cinq heures. Vers les six heures, nous avons profité d'une éclaircie pour faire le tour du parc en calèche. Les chevaux, dont

on nous a gratifiés sont vicieux, ils se rebutent au premier obstacle et demeurent immobiles ; ils se sont arrêtés aujourd'hui plusieurs fois; la pluie qu'il avait fait rendait leur tâche plus pénible; un moment il a fallu réunir tous les efforts pour n'être pas obligés de revenir à pied; le Grand-Maréchal et le général Gourgaud ont été obligés de mettre pied à terre et de pousser à la roue. Enfin, après bien des peines, nous sommes rentrés. La conversation, durant la promenade, était sur l'île d'Elbe : l'Empereur parlait des chemins qu'il y avait faits, des maisons qu'il y avait bâties; les meilleurs artistes d'Italie se disputaient l'honneur d'y travailler, et sollicitaient comme une faveur, de pouvoir les embellir, etc.

Il disait que ses couleurs, que son pavillon, étaient devenus les premiers de la Méditerranée. Son pavillon était sacré, observait-il, pour les Barbaresques, qui d'ordinaire faisaient des présens aux capitaines, leur ajoutant qu'ils acquittaient la dette de Moscow. Le Grand-Maréchal nous disait que quelques bâtimens réunis, de cette nation, étant venus mouiller à l'île d'Elbe, y avaient donné beaucoup d'inquiétude : on

avait interrogé ces gens-là sur leurs intentions, et fini par leur demander nettement s'ils avaient des vues hostiles; ils avaient répondu: « Contre » le Grand Napoléon? Ah! jamais.... nous ne » faisons pas la guerre à Dieu! »

Quand le pavillon de l'île d'Elbe entrait dans un des ports de la Méditerranée, Livourne excepté, il y était reçu avec de vives acclamations; c'était la patrie qui semblait revenir. Quelques bâtimens français, venus de la Bretagne et de la Flandre, qui relâchèrent à l'île d'Elbe, témoignèrent le même sentiment.

» Tout est gradation dans le monde, concluait l'Empereur. L'île d'Elbe, trouvée si » mauvaise il y a un an, est un lieu de délices » comparée à Sainte-Hélène. Quant à Sainte-» Hélène, ah! elle peut défier tous les regrets » à venir! »

Mercredi 21 au Vendredi 23.

Piontkowsky. — Caricature.

L'Empereur a continué de se lever de bonne heure et de se promener à cheval, bien que ce fût au pas, seulement dans le parc et au milieu

des arbres à gomme. Cependant ce léger exercice lui était bon, il le forçait à prendre encore l'air; il revenait avec meilleur appétit, et travaillait avec plus de gaîté. Il déjeûnait dans le jardin, sous quelques arbres qu'on avait entrelacés pour lui procurer un peu d'ombrage. Un de ces matins, en se mettant à table, il aperçut au loin le polonais *Piontkowsky*, et le fit appeler pour qu'il déjeûnât avec lui. Il s'amuse à le questionner quand il le trouve sous ses pas.

Piontkowsky, dont on ne connaît pas trop l'origine, était venu à l'île d'Elbe et avait obtenu d'y servir comme soldat dans la garde; au retour de l'île d'Elbe, il avait été porté au grade de lieutenant; à notre départ de Paris, il avait reçu la permission de suivre : il fut à Plimouth du nombre de ceux que les instructions anglaises séparèrent de nous. Piontkowsky, avec plus de constance ou plus d'adresse que ses camarades, avait obtenu de nous rejoindre. L'Empereur, du reste, ne l'avait jamais connu, et lui parlait à Sainte-Hélène pour la première fois.

Aucun de nous ne le connaissait davantage;

les Anglais furent surpris de notre peu d'empressement à son arrivée. Quelques-uns de ceux qui ne nous aimaient pas, écrivaient que nous l'avions fort mal reçu, ce qui était faux; mais c'en fut assez pour que les papiers ministériels anglais y employassent leur grâce et leur esprit accoutumés : l'Empereur l'avait battu, nous l'avions chassé, et l'on m'a parlé plus tard d'une caricature où l'Empereur le saisissait dans ses griffes; moi, j'avais sauté dessus pour le dévorer, et ce n'était qu'à l'aide d'un bâton mis entre mes dents que le conducteur des bêtes venait à bout de m'arracher de son épaule : voilà les gentillesses élégantes dont on nous rendait l'objet.

Samedi 24.

Retour de l'île d'Elbe. — Détails, etc.

Après dîner, l'Empereur, prenant le café, disait que c'était à-peu-près vers ce temps que, l'année dernière, il avait quitté l'île d'Elbe. Le Grand-Maréchal lui a dit que c'était le vingt-six Février, et un dimanche : « à telles enseignes, » Sire, que vous avez fait avancer la messe,

» pour avoir plus de temps à dicter des ordres. »

L'après-midi même ils étaient partis; le lendemain matin, ils étaient encore en vue, sur les dix heures, à la grande anxiété de ceux qui s'intéressaient à leur succès.

L'Empereur, s'abandonnant à la conversation, a causé plus d'une heure des détails de cet événement unique dans l'histoire par la hardiesse de l'entreprise et les merveilles de l'exécution. Je renvoie plus loin son récit.

Dimanche 26 au Mardi 28.

Campagnes d'Italie et d'Égypte. — Opinion de l'Empereur sur nos grands poëtes. — Tragédies modernes. — Hector. — Les États de Blois. — Talma.

La plupart de nos journées se ressemblaient beaucoup; si elles nous semblaient longues en détail, elles se perdaient rapidement dans le passé : elles étaient sans caractère, sans couleur, et ne nous laissaient que des souvenirs vagues. L'anglais allait de mieux en mieux; l'Empereur convenait avoir eu un moment de dégoût; il avait un instant, me disait-il, vu passer sa *furia francese*; mais je l'avais ranimé, disait-il, par

une méthode qu'il trouvait sûre, infaillible, la meilleure de toutes les méthodes; celle de lire et d'analyser une seule page et de la recommencer jusqu'à ce qu'elle fût sue imperturbablement : les règles grammaticales s'expliquent chemin faisant; de la sorte, il n'y a pas un moment de perdu pour l'étude et la mémoire; les progrès semblent lents d'abord, on croit avancer peu; mais quand on arrive à la cinquantième page, on est tout étonné de savoir la langue. Nous avions donc ajouté une page de Télémaque au reste de notre leçon, et nous nous en trouvions très-bien. Du reste l'Empereur, en ce moment, bien qu'il n'eût encore que vingt ou vingt-cinq leçons complètes, parcourait tous les livres, aurait fait entendre par écrit, ce dont il eût eu besoin. Il ne comprenait pas tout, il est vrai; mais on ne pourrait désormais lui rien cacher, disait-il, et c'était immense, c'était une conquête achevée.

La campagne d'Égypte était complétée avec Bertrand, autant que le manque de matériaux pouvait le permettre. L'Empereur entamait, avec l'un de ces messieurs, une nouvelle épo-

que bien précieuse, celle du départ de Fontainebleau jusqu'au retour à Paris et sa seconde abdication. Il ne possédait aucune pièce sur ces événemens si rapides ; mais c'est cette rapidité qui me faisait le supplier d'employer sa mémoire à consacrer des circonstances que les événemens ou l'esprit de parti pourrait affaiblir ou dénaturer.

L'Empereur revoyait aussi fort souvent avec moi les divers chapitres de la campagne d'Italie; le moment qui précédait le dîner était consacré d'ordinaire à cette révision. Il m'avait chargé de couper chaque chapitre d'une manière régulière, uniforme ; d'en indiquer les paragraphes convenables ; d'en noter et d'en recueillir les pièces justificatives, etc., etc. C'est ce qu'il appelait la triture ou la charlatannerie de l'éditeur. « Et cela vous regarde, me disait-il un » jour, avec une grâce et une bonté qui me » pénétraient ; ce sera désormais votre bien : la » campagne d'Italie portera votre nom, et » la campagne d'Egypte celui de Bertrand. Je » veux qu'elle fasse tout-à-la-fois la fortune » de votre poche et celle de votre mémoire ; » vous aurez toujours bien là cent mille francs,

» et votre nom durera autant que le souvenir » de mes batailles, etc., etc. »

Quant à nos après-dînées, le reversi était tombé à plat une seconde fois, sa reprise n'avait pu durer; dès le deuxième ou troisième tour, les cartes étaient abandonnées pour la conversation. Nous avions repris les lectures; nos romans étant épuisés, les pièces de théâtre nous occupaient en ce moment, les tragédies surtout. L'Empereur les aime particulièrement, et se plaît à les analyser : il y porte une logique singulière et beaucoup de goût. Il sait une foule de vers dont il se souvient depuis son enfance, époque, dit-il, où il savait beaucoup plus qu'aujourd'hui. L'Empereur est ravi de Racine, il y trouve de vraies délices; il admire éminemment Corneille, et fait fort peu de cas de Voltaire, plein, dit-il, de boursoufflure, de clinquant; toujours faux, ne connaissant ni les hommes ni les choses, ni la vérité, ni la grandeur des passions.

L'Empereur, à un de ses couchers à Saint-Cloud, analysait la pièce qui venait de se jouer, c'était *Hector*, par *Luce de Lancival* : cette

pièce lui plaisait beaucoup; elle avait de la chaleur, de l'élan, il l'appelait une pièce de *quartier général*, assurant qu'on irait mieux à l'ennemi après l'avoir entendue; qu'il en faudrait beaucoup dans cet esprit, etc., etc.

De là passant aux drames, qu'il appelait les tragédies des femmes de chambre, il les disait capables de supporter au plus la première représentation; ils allaient ensuite toujours en perdant; une bonne tragédie, au contraire, gagnait chaque jour davantage. La haute tragédie, continuait-il, était l'école des grands hommes; c'était le devoir des souverains de l'encourager et de la répandre; et il n'était pas nécessaire, prétendait-il, d'être poëte pour la juger, il suffisait de connaître les hommes et les choses, d'avoir de l'élévation et d'être homme d'État; et s'animant par degré : « La tragédie, disait-il » avec chaleur, échauffe l'âme, élève le cœur, » peut et doit créer des héros. Sous ce rapport, » peut-être, la France doit à *Corneille* une partie » de ses belles actions; *aussi, Messieurs, s'il* » *vivait, je le ferais Prince.* »

Une autre fois, pareillement à son coucher,

il analysait et condamnait *les États de Blois*, qu'on venait de jouer sur le théâtre de la Cour pour la première fois; et apercevant parmi nous l'archi-trésorier Lebrun, littérateur fort distingué, il lui demanda son opinion : celui-ci, sans doute dans l'intérêt de l'auteur, se contenta de répondre que le sujet était mauvais. « Mais ce serait la première faute de M. *Rénouard*, répliqua l'Empereur, il l'a choisi lui-» même, personne ne lui a imposé; et puis, » il n'est pas de sujet si mauvais dont le grand » talent ne sache tirer quelque parti; et Cor-» neille serait encore sans doute Corneille, » même dans celui-ci. Quant à M. Renouard, il » a manqué tout à fait son affaire; il ne montre » ici d'autre talent que celui de la versification, » tout le reste est mauvais, très-mauvais : sa » conception, ses détails, son résultat, sont » manqués; il viole la vérité de l'histoire; ses » caractères sont faux, sa politique est dange-» reuse, et peut être nuisible. Cette circons-» tance me confirme, ce que du reste chacun » sait très-bien, qu'il est une énorme différence » entre la lecture et la représentation d'une

» pièce. J'avais cru d'abord que celle-ci pouvait » passer : ce n'est que ce soir que j'en ai vu les » inconvéniens : les éloges prodigués aux Bour- » bons sont les moindres; les diatribes contre » les révolutionnaires sont bien pires encore. » M. Rénouard a été faire, du chef des Seize, le » capucin Chabot de la Convention. Il y a dans » sa pièce pour tous les partis, pour toutes les » passions; si je la laissais donner dans Paris, » on pourrait venir m'apprendre que cinquante » personnes se sont égorgées dans le parterre. » De plus, l'auteur a fait de Henri IV un vrai » Philinte, et du duc de Guise un Figaro, ce » qui est trop choquant en histoire. Le duc de » Guise était un des plus grands personnages » de son temps, avec des qualités et des talens » supérieurs, et auquel il ne manqua que d'oser, » pour commencer, dès-lors, la quatrième dy- » nastie; de plus, c'est un parent de l'Impéra- » trice, un prince de la maison d'Autriche avec » qui nous sommes en amitié, dont l'Ambassa- » deur était présent ce soir à la représentation. » L'auteur a plus d'une fois étrangement mé- » connu toutes les convenances. » Et l'Empereur

disait ensuite se raffermir plus que jamais dans la détermination qu'il avait prise, de ne pas laisser jouer une tragédie nouvelle sur le théâtre public, avant qu'elle n'eût été mise à l'épreuve sur le théâtre de la Cour. Il fit donc interdire la représentation des États de Blois. Mais ce qui est bien digne de remarque, c'est que sous le Roi, cette pièce a reparu solennellement avec toute la faveur que devait lui donner la proscription de l'Empereur, et qu'elle est tombée néanmoins, tant avait été juste le jugement que Napoléon en avait porté.

Talma, le célèbre tragique, parvenait très-souvent jusqu'à l'Empereur, qui faisait grand cas de son talent et le récompensait magnifiquement. Quand le Premier Consul devint Empereur, les bruits de Paris furent qu'il faisait venir Talma pour prendre des leçons d'attitude et de costume. L'Empereur, qui n'ignorait jamais rien de ce qui se disait contre lui, en plaisantait un jour Talma : celui-ci en demeurait déconcerté, confondu. « Vous avez tort, lui disait l'Empereur, je n'aurais sans doute eu rien de mieux » à faire, si toutefois j'en avais eu le temps. »

acquises dans la révolution. Il n'était pas une de ces personnes dont l'Empereur ne connût le nom, la famille, les affaires et le degré de moralité.

A peine Premier Consul, il se trouva aux prises, dit-il, avec la célèbre Mme *Récamier* : son père avait été placé dans les postes; Napoléon en entrant au Gouvernement, avait été obligé de signer de confiance une foule de listes; mais il eut bientôt établi une grande surveillance dans toutes les parties; il trouva qu'une correspondance avec les Chouans se faisait sous le couvert de M. Bernard, père de Mme Récamier; il fut aussitôt destitué, et courait risque d'être jugé, et mis à mort. Sa fille accourut auprès du Premier Consul, et, sur ses sollicitations, le Premier Consul voulut bien faire grâce du procès ; mais il fut inébranlable sur le reste, et Mme Récamier, habituée à tout obtenir, ne prétendait à rien moins qu'à la réintégration de son père : telles étaient les mœurs du temps. Cette sévérité de la part du Premier Consul fit jeter les hauts cris, on n'y était pas accoutumé; Mme Récamier et ses parti-

sans, qui étaient fort nombreux, ne le lui pardonnèrent jamais.

Les fournisseurs et les faiseurs d'affaires étaient ceux surtout qui tenaient le plus au cœur du nouveau magistrat suprême, qui appelait cette classe le fléau, la lèpre d'une nation. L'Empereur observait que la France entière n'aurait pas suffi alors à ceux de Paris; qu'à son arrivée à la tête des affaires ils composaient une véritable puissance, et qu'ils étaient des plus dangereux pour l'État, dont ils obstruaient et corrompaient les ressorts par leurs intrigues, celles de leurs agens et de leur nombreuse clientelle. Au vrai, ils ne pouvaient, disait-il, jamais présenter que des sources empoisonnées et ruineuses, à la façon des juifs et des usuriers. Ils avaient déconsidéré le Directoire, et ils prétendaient bien diriger aussi le Consulat : on peut dire qu'ils composaient alors la tête de la société, qu'ils y tenaient le premier rang.

« Un des plus grands pas rétrogrades, disait » l'Empereur, que je fis faire à la société, vers » son état et ses mœurs passées, fut de faire » rentrer tout ce faux lustre dans la foule; ja-

» mais je n'en voulus élever aucun aux hon-
» neurs : de toutes les aristocraties, celle-là me
» semblait la pire. »

L'Empereur rend à Lebrun la justice de l'avoir affermi spécialement dans ce principe. « Ce » parti m'en a toujours voulu depuis, disait » l'Empereur; mais ce qu'il m'a bien moins » pardonné encore, c'est l'inquisition sévère » que je faisais exercer dans leurs comptes vis- » à-vis du Gouvernement. »

L'Empereur disait avoir fait à ce sujet un usage admirable de son conseil d'État : il nommait une commission de quatre ou cinq de ses membres, gens intègres et capables; ils lui faisaient leur rapport, et lui, Premier Consul ou Empereur, n'avait plus, s'il y avait lieu à poursuites, qu'à apposer au bas : *Renvoyé au Grand-Juge pour faire exécuter les lois.* Arrivés à ce point, les impliqués venaient d'ordinaire à composition; ils regorgeaient un, deux, trois, quatre millions, plutôt que de se laisser poursuivre. L'Empereur savait bien que tous ces faits étaient faussement représentés dans les cercles de la capitale, qu'ils lui créaient une foule d'enne-

mis, lui attiraient les reproches d'arbitraire et de tyrannie ; mais il acquittait un grand devoir vis-à-vis de la société en masse, et elle devait, pensait-il, lui tenir compte de pareilles mesures vis-à-vis ces sangsues publiques.

« Les hommes sont toujours les mêmes, disait » Napoléon ; depuis Pharamon, les traitans se » sont toujours conduits ainsi, et on en a tou- » jours usé de même à leur égard ; mais à aucune » époque de la monarchie, ils n'ont été attaqués » avec des formes aussi légales, ni abordés avec » autant d'énergie et de franchise que par moi. » L'opinion des gens d'affaires eux-mêmes était » bien différente de celle des salons : ceux qui » avaient de la moralité et de la droiture, trou- » vaient même une nouvelle garantie dans cette » extrême sévérité, et il s'en est vu une preuve » bien remarquable au retour de l'île d'Elbe ; » des maisons de Londres, d'Amsterdam, m'ont « ouvert secrètement un crédit de quatre-vingts à » cent millions, au simple taux de sept à huit pour » cent. L'argent qu'elles déposaient au trésor à » Paris, net de tout, leur était payé par des » rentes sur le grand livre à cinquante ; elles

» étaient alors pour le public à cinquante-six ou
» cinquante-sept. »

Cette ressource, si utile pour les affaires, dans la crise où l'on se trouvait, et si satisfaisante, si flatteuse pour celui qui en était l'objet, prouve l'opinion véritable que l'on avait en Europe sur l'Empereur, et la confiance qu'il inspirait dans les affaires. Cette négociation, inconnue dans le temps, explique, ce qu'on ne comprit pas alors à Paris, les moyens financiers que l'Empereur se trouva posséder tout-à-coup à son retour.

L'Empereur jouissait d'une réputation singulière parmi tous les bureaucrates et les faiseurs de chiffres; c'est qu'il s'y entendait réellement beaucoup lui-même. « Ce qui commença ma
» réputation, disait-il, fut que vérifiant la ba-
» lance d'une année lors du Consulat, je relevai
» une erreur de deux millions qui se trouvaient
» au désavantage de la République. M. Dufresne,
» alors chef de la trésorerie, au demeurant par-
» faitement honnête, n'en voulait d'abord rien
» croire; pourtant c'était une affaire de chiffres,
» il fallut bien en convenir. On fut plusieurs

» mois à la trésorerie à pouvoir découvrir l'er-
» reur : elle se trouva enfin dans un compte du
» fournisseur Séguin, qui en convint aussitôt,
» sur la présentation des pièces, et restitua,
» disant qu'il s'était trompé. »

Une autre fois Napoléon, visitant la solde de la garnison de Paris, marqua un article de soixante et quelques mille francs, affectés à un détachement qu'il assura n'avoir jamais été dans la capitale. Le ministre nota cet objet, comme par complaisance, intérieurement convaincu que l'Empereur se trompait; c'était pourtant vrai, et la somme dut être rétablie. *

---

* La publication du Mémorial m'a fait recevoir de l'autorité la plus compétente (le Ministre même du Trésor), la confirmation la plus positive de l'article ci-dessus : voici les détails qui m'ont été adressés à ce sujet. Je les transcris littéralement.

« Tous les dix jours (décadi) le directeur, ensuite
» ministre du trésor, apportait au Premier Consul des
» états de la situation de toutes les parties de la finance;
» ils formaient un volume de trente-cinq à quarante
» pages grand in-folio. C'étaient de nombreuses colonnes
» de chiffres, auxquelles dix commis avaient travaillé
» pendant plusieurs jours. Le Premier Consul les par-
» courant, s'arrêtait à divers articles, demandait des

L'Empereur regardait comme de la plus haute importance la séparation du ministère des finances d'avec celui du trésor : elle amenait la distinction des objets, et créait un contrôle mutuel. Le ministre du trésor était, sous un chef tel que lui, l'homme le plus important de l'Empire, disait-il; non pas comme ministre du trésor, mais comme contrôleur-général : toutes les ordonnances de l'Empire lui passaient sous les yeux; il pouvait donc découvrir les vols et les abus de quelque part qu'ils vinssent, et les faire connaître en secret au souverain; ce qui arrivait en effet journellement.

» explications, en donnait lui-même; c'était une chose » merveilleuse que sa promptitude à démêler, dans ces » lignes pressées, ce qui était vraiment important. Un jour, » dans le cours du travail, son doigt s'arrêta sur un » article de soixante mille francs payés à un régiment. » Il le fait remarquer au ministre et dit : « La somme » a-t-elle été payée à Paris? — Sans doute. — Les pièces » bien vérifiées? — Assurément. — Eh bien! c'est une » grande fraude, le détachement est à cent lieues d'ici : » voyez dès aujourd'hui s'il y a du remède. »

» Je me fis rendre compte; c'était une fraude hardie, » commise à l'aide de formules imprimées, revêtues de » signatures parfaitement imitées. »

La *spécialité* était un autre point sur lequel il s'arrêtait avec complaisance, comme ayant été un des ressorts les plus heureux de son administration.

Parlant du *cadastre*, tel qu'il l'avait arrêté, il disait qu'il eût pu être considéré à lui seul, comme la véritable constitution de l'Empire ; c'est-à-dire la véritable garantie des propriétés, et la certitude de l'indépendance de chacun ; car une fois établi, et la législature ayant fixé l'impôt, chacun faisait aussitôt son propre compte, et n'avait plus à craindre l'arbitraire de l'autorité ou celle des répartiteurs, qui est le point le plus sensible et le moyen le plus sûr pour forcer à la soumission. L'Empereur, durant cette conversation, a donné son opinion sur les talens et le caractère de MM. *Gaudin*, *Mollien*, *Louis*, ainsi que la plupart de ses autres ministres et conseillers d'État, et a terminé le sujet en concluant qu'il était venu à bout de créer une administration la plus pure et la plus énergique sans doute de l'Europe ; et qu'il en possédait tellement les détails lui-même, qu'il pensait qu'avec les Moniteurs seuls, il serait en état de tracer d'ici

l'histoire de toute l'administration financière de la France durant son règne.

Vendredi 1 Mars.

Aujourd'hui sont arrivés des bâtimens venant du Cap; l'un d'eux était le Wellesley, de soixante-quatorze canons, qui portait dans sa cale un autre vaisseau démonté. Ils avaient été construits tous les deux dans l'Inde, en bois de teck, à trois quarts meilleur marché qu'en Angleterre. Ce bois est excellent, et le vaisseau de nature à durer beaucoup plus long-temps que ceux d'Europe; mais jusqu'ici on se plaint qu'ils marchent moins bien; toutefois c'est une révolution probable qui se prépare dans les matériaux et la construction de la marine anglaise.

Samedi 2.

La flotte de la Chine est arrivée ce matin; plusieurs vaisseaux sont entrés successivement dans la journée, et beaucoup d'autres sont demeurés en vue: c'est la joie, la fête, la moisson de l'île. L'argent que laissent les passagers pen-

dant leur courte relâche, fait une grande partie des revenus des habitans.

A cinq heures, l'Empereur est sorti dans le jardin, et est descendu à pied jusqu'à l'ouverture d'une gorge d'où l'on découvrait plusieurs vaisseaux faisant route à toutes voiles pour le mouillage. Le dernier bâtiment, venu du Cap, avait apporté un phaéton pour l'Empereur : il a voulu l'essayer ce soir, il y est monté avec le Grand-Maréchal, et a fait un tour dans le parc; il a trouvé cette espèce de voiture inutile ici et ridicule pour lui. Le soir, après dîner, l'Empereur se sentait fatigué, il se plaignait depuis plusieurs jours; il s'est retiré de fort bonne heure.

Dimanche 3.

Sur l'invasion en Angleterre. — Détails.

L'Empereur m'a fait venir sur les deux heures; il faisait sa toilette et m'a dit que je voyais en lui un homme mort, bon à enterrer; que je devais en savoir quelque chose, qu'il avait dû m'éveiller souvent dans la nuit. Effectivement je l'avais entendu constamment tousser et éter-

nuer; il avait un rhume de cerveau des plus violens; il l'avait pris hier au soir, en demeurant trop tard à l'humidité; il se promettait bien, à l'avenir, d'être toujours rentré à six heures. La toilette faite, il s'est mis à travailler un moment à l'anglais; cela n'a pas été long, il était réellement accablé, tant il avait la tête prise. Il m'a dit de m'asseoir à côté de lui, et m'a fait bavarder plus de deux heures sur Londres, durant mon émigration. Un moment il a dit : » Ont-ils eu bien peur de mon invasion en Angleterre? Quelle fut alors l'opinion générale à » ce sujet. — Sire, ai-je répondu, je ne saurais » vous le dire, j'étais déjà repassé en France. » Mais dans les salons de Paris, nous en faisions » des gorges chaudes, et les Anglais qui s'y trouvaient faisaient comme nous : nous racontions » que chacun, jusqu'à Brunet même, s'en moquait, et que vous aviez fait mettre ce dernier » en prison, pour avoir eu l'insolence de plaisanter dans ses rôles, avec des coquilles de » noix surnageant dans une cuvette, ce qu'il » appelait travailler aussi à sa petite flottille. — » Eh bien, a repris l'Empereur, vous avez pu en

» ne voulions y être pour rien, autrement que
» pour jouir de leur bonheur et de leur prospé-
» rité, et j'eusse été strictement de bonne foi.
» Aussi, quelques mois ne se seraient pas écoulés,
» que ces deux nations, si violemment ennemies,
» n'eussent plus composé que des peuples iden-
» tifiés désormais par leurs principes, leurs
» maximes, leurs intérêts; et je serais parti de
» là pour opérer, du Midi au Nord, sous les cou-
» leurs républicaines (j'étais alors Premier Con-
» sul), la régénération européenne, que plus
» tard j'ai été sur le point d'opérer du Nord au
» Midi, sous les formes monarchiques. Et ces
» deux systèmes pouvaient être également bons,
» puisqu'ils tendaient tous les deux au même
» but, et se seraient tous deux opérés avec fer-
» meté, modération et bonne foi. Que de maux
» qui nous sont connus, que de maux que nous
» ne connaissons pas encore, eussent été épar-
» gnés à cette pauvre Europe! Jamais projet,
» plus large dans les intérêts de la civilisation,
» ne fut conçu avec des intentions plus géné-
» reuses, et n'approcha davantage de son exécu-
» tion. Et, chose bien remarquable, les obs-

» tacles qui m'ont fait échouer ne sont point
» venus des hommes; ils sont tous venus des
» élémens : dans le Midi, c'est la mer qui m'a
» perdu; et c'est l'incendie de Moscow, les
» glaces de l'hiver, qui m'ont perdu dans le
» Nord; ainsi, l'eau, l'air et le feu, toute la
» nature, et rien que la nature; voilà quels ont
» été les ennemis d'une régénération univer-
» selle, commandée par la nature même!.......
» Les problèmes de la Providence sont inso-
» lubles!!!..... »

Après quelques instans de silence, l'Empereur en est revenu à développer son invasion :
» On croyait, a-t-il dit, que mon invasion n'é-
» tait qu'une vaine menace; parce qu'on ne
» voyait aucun moyen raisonnable de la tenter;
» mais je m'y étais pris de loin, j'opérais sans
» être aperçu; j'avais dispersé tous nos vais-
» seaux, les Anglais étaient obligés de courir
» après sur les divers points du globe; les
» nôtres pourtant n'avaient d'autre but que de
» revenir, à l'improviste, et tout à la fois, se
» réunir en masse sur nos côtes. Je devais avoir
» soixante-dix ou quatre-vingt vaisseaux fran-

» çais ou espagnols dans la Manche; j'avais cal- » culé que j'en demeurerais maître pendant » deux mois; j'avais trois ou quatre mille petits » bâtimens qui n'attendaient que le signal; mes » cent mille hommes faisaient chaque jour la » manœuvre de l'embarquement et du débar- » quement, comme tout autre temps de leur » exercice; ils étaient pleins d'ardeur et de » bonne volonté; l'entreprise était très-popu- » laire parmi les Français, et nous étions appe- » lés par les vœux d'une grande partie des An- » glais. Mon débarquement opéré, je ne devais » calculer que sur une seule bataille rangée; » l'issue n'en pouvait être douteuse, et la vic- » toire nous plaçait dans Londres; car le local » du pays n'admettait point de guerre de chi- » cane; ma conduite morale eût fait le reste. » Le peuple anglais gémissait sous le joug de » l'olygarchie; dès qu'il eût vu son orgueil mé- » nagé, il eût été tout aussitôt à nous; nous » n'eussions plus été pour lui que des alliés » venus pour le délivrer. Nous nous présen- » tions avec les mots magiques de liberté et » d'égalité, etc. »

Et après être revenu encore à une foule de petits détails d'exécution tous admirables, et avoir fait remarquer à combien peu il avait tenu que le tout ne s'exécutât, il s'est interrompu assez brusquement, disant : « Mais sortons, » allons faire un tour. »

Et nous avons été nous promener dans le jardin. Le temps, qui avait été pluvieux depuis trois jours, s'était remis tout-à-fait au beau. Cependant l'Empereur, se rappelant sa résolution d'être rentré à six heures, a demandé tout de suite la calèche, pour être revenu de bonne heure. Mon fils a suivi à cheval; c'était la première fois qu'il jouissait d'une telle faveur; il s'est fort bien acquitté de son début : l'Empereur l'en a complimenté.

L'Empereur, continuant d'être souffrant, s'est retiré encore de fort bonne heure.

Lundi 4.

Flotte de la Chine.

Aujourd'hui, l'Empereur a reçu quelques capitaines de la flotte de la Chine; il a causé fort long-temps avec eux sur la nature de leur

commerce, la facilité de leurs relations avec les Chinois, les mœurs de ceux-ci, etc., etc... Ces bâtimens de la Chine sont de quatorze ou quinze cents tonneaux, à-peu-près égaux aux vaisseaux de soixante-quatre ; ils tirent vingt-deux ou vingt-trois pieds; ils sont chargés, presqu'en totalité, de thé; l'un d'eux en avait près de quinze cents tonneaux à bord. Les six bâtimens qui sont entrés hier sont estimés environ soixante millions, et comme ils seront frappés en arrivant d'un droit de cent pour cent ils jetteront dans la circulation de l'Europe une valeur de cent vingt millions.

Les Européens ont très-peu de liberté à Canton : ils ne peuvent guère circuler que dans les faubourgs; ils sont traités avec le plus grand mépris par les Chinois, qui exercent sur eux une grande supériorité et beaucoup d'arbitraire. Ceux-ci sont très-intelligens et fort perspicaces, industrieux, alertes, voleurs et de mauvaise foi. Toutes les affaires se traitent en langues européennes, qu'ils parlent avec facilité.

L'arrivée des flottes ici, fait le bonheur de l'île et celui des passagers; les habitans ven-

dent leurs denrées, et achètent leurs provisions; les passagers respirent l'air de terre, et se rafraîchissent. Ce mouvement dure ordinairement quinze jours ou trois semaines; mais dans cette circonstance, l'Amiral, au grand chagrin de tous, a réduit la relâche à deux jours seulement pour les deux premiers bâtimens venus, obligeant le reste à demeurer sous voiles au-dehors, pour n'entrer successivement de la sorte que deux à deux. Il faut qu'il ait reçu des ordres bien sévères ou qu'il conçoive de vives inquiétudes, dont nous ne nous doutons pas.

L'Empereur s'est promené pendant quelque temps dans le jardin, avant de monter en calèche. Au travers des arbres, dans le voisinage, on voyait roder plusieurs des officiers nouvellement venus, qui cherchaient à apercevoir l'Empereur; ils y attachaient un prix infini.

Mardi 5.

Cour de l'Empereur, étiquette, etc. — Anecdote de Tarare. — Grands officiers. — Chambellans. — Splendeur sans égale de la Cour des Tuileries. — Belle administration du palais. — Intention de l'Empereur à ses levers. — Grand couvert. — De la Cour et de la ville.

Aujourd'hui, la conversation de l'Empereur est tombée sur sa Cour et sur son étiquette ; il s'y est arrêté fort long-temps. Voici ce que j'en ai recueilli :

Au moment de la révolution, disait-il, la Cour d'Espagne, celle de Naples, reposaient encore sur l'importance et la grandeur de Louis XIV, mêlées à la boursoufflure et à l'exagération des Castillans et des Maures. Elles étaient tristes et ridicules ; celle de Pétersbourg avait pris la couleur et les formes des salons ; à Vienne, elle était devenue bourgeoise ; et il ne restait pas de vestiges du bel esprit, des grâces et du bon goût de celle de Versailles.

Napoléon, arrivant à la souveraine puissance, trouva donc, ainsi qu'on le dit vulgairement, *terre rase et maison nette*, et put composer une

Cour tout-à-fait à son gré. Il rechercha, dit-il, un milieu raisonnable, voulant accorder la dignité du trône avec nos mœurs nouvelles, et surtout faire servir cette création à l'amélioration des manières des grands, et à l'industrie du peuple. Certes, ce n'était pas une petite affaire que de relever un trône sur le terrain même où l'on avait juridiquement exécuté le Monarque régnant, et où chaque année l'on avait juré constitutionnellement la haine des Rois. Ce n'était pas une petite affaire que de rétablir les dignités, les titres, les décorations, au milieu d'un peuple qui combattait et triomphait, depuis quinze ans, pour les proscrire. Toutefois Napoléon, qui semblait toujours faire ce qu'il voulait, disait-il, parce qu'il avait l'art de vouloir juste et à propos, enleva de haute lutte ces difficultés. On le fit Empereur, il créa des grands et se composa une Cour. Bientôt la victoire sembla prendre le soin elle-même d'affermir et d'illustrer subitement ce nouvel ordre de choses. Toute l'Europe le reconnut, et il fut même un moment où l'on eût dit que toutes les Cours du continent étaient accourues

à Paris pour composer celle des Tuileries, qui devint la plus brillante et la plus nombreuse que l'on eût jamais vue. Elle eut des cercles, des ballets, des spectacles; on y étala une magnificence et une grandeur extraordinaires. La seule personne du souverain conserva toujours une extrême simplicité, qui servait même à le faire reconnaître. C'est que ce luxe, ce faste, qu'il encourageait autour de lui, étaient dans ses combinaisons, disait-il, non dans ses goûts. Ce luxe, ce faste étaient calculés pour exciter et payer nos manufactures et notre industrie nationale. Les cérémonies et les fêtes du mariage de l'Impératrice, et celles du baptême du Roi de Rome, ont laissé bien loin derrière tout ce qui les a devancées, et ne se renouvelleront probablement jamais.

L'Empereur prit à tâche de rétablir au dehors tout ce qui pouvait le mettre en harmonie avec les autres Cours de l'Europe; mais au dedans, il eut le soin constant d'ajuster les formes anciennes avec nos nouvelles mœurs.

Ainsi, il rétablit les levers et les couchers de nos Rois; mais, au lieu qu'ils étaient réels

alors, ils ne furent plus que nominaux. Au lieu de présenter les plus petits détails d'une vraie toilette et les saletés qui pouvaient en être la suite, ces instans, sous l'Empereur, n'étaient réellement consacrés qu'à recevoir le matin, ou congédier le soir ceux de sa maison qui avaient des ordres directs à prendre de lui, et dont la prérogative était de pouvoir lui faire leur cour à ces heures privilégiées.

Ainsi l'Empereur rétablit des présentations spéciales auprès de sa personne, des admissions à sa Cour; mais au lieu de ne se décider que sur la naissance, ce ne fut plus que sur la base combinée de la fortune, de l'influence et des services.

Ainsi l'Empereur créa des titres, dont la qualification donnait la main à l'ancienne féodalité; mais sans valeur réelle, et d'un but purement national; sans prérogatives, sans priviléges; ils allaient atteindre toutes les naissances, tous les services, toutes les professions. Il les disait un rapprochement utile avec les mœurs de la vieille Europe au-dehors, et un hochet innocent pour bien des vanités du dedans. « Car, observait-il,

» combien d'hommes supérieurs sont enfans plus » d'une fois dans la journée! »

Ainsi l'Empereur fit reparaître des décorations, et distribua des croix et des cordons; mais, au lieu de ne les répandre que sur des classes spéciales et privilégiées, il les étendit à toute la société, à tous les genres de services, à tous les genres de talens; et, par un privilége exclusif peut-être en la personne de Napoléon, plus il en accorda, plus ils acquirent de prix. Il estime à vingt-cinq mille peut-être, le nombre des décorations de la Légion d'honneur qu'il a distribuées; et le désir de les obtenir, disait-il, allait toujours croissant : c'était devenu une espèce de fureur. Après la campagne de Wagram, il l'adressa à l'archiduc Charles; et, par un raffinement de galanterie qui n'appartenait qu'à Napoléon, ce fut la croix d'argent, précisément celle du simple soldat, qu'il lui envoya.

C'était, disait l'Empereur, la pratique fidèle et volontaire des maximes qu'on vient de voir, qui faisait de lui le Monarque vraiment national, et qui aurait rendu la quatrième dynastie, la

dynastie vraiment constitutionnelle. « Aussi, ob-» servait-il souvent, le peuple du plus bas étage » en avait-il l'instinct secret. » Et à ce sujet il racontait qu'en revenant de son couronnement d'Italie, et dans les environs de Lyon, la population accourant sur les routes, il lui prit fantaisie de monter seul et à pied la montagne de *Tarare*. Il avait défendu que personne ne le suivît; se mêlant à la foule, il accosta une bonne vieille à qui il demanda ce que cela signifiait; elle lui répondit que c'était l'Empereur qui allait passer. Sur quoi, après quelques paroles de politique, il lui dit : « Mais, la bonne, autre-» fois vous aviez *le tyran Capet*, à présent vous » avez *le tyran Napoléon*, que diable avez-vous » gagné à tout cela? » La force de l'argument, disait Napoléon, déconcerta la vieille pour un moment. « Mais cependant elle se remit et lui répondit : « Mais pardonnez-moi, Monsieur : » après tout, il y a une grande différence, nous » avons choisi celui-ci, et nous avions l'autre » par hasard.... Et la bonne vieille avait raison, » ajoutait l'Empereur, et elle découvrait là plus » d'instinct et de bon sens que bien des gens

» d'une grande instruction et de beaucoup d'es-
» prit. »

L'Empereur s'entoura de grands officiers de la couronne; il se composa une nombreuse maison d'honneur en chambellans, écuyers et autres; il les prit, et parmi les personnes nouvelles que la révolution avait élevées, et dans les familles anciennes qu'elle avait dépouillées. Les premiers se regardaient sur un terrain qu'ils avaient acquis, les autres sur un terrain qu'ils croyaient recouvrer. Pour l'Empereur, il ne cherchait dans ce mélange que l'extinction des haines et la fusion des partis. Toutefois il était aisé, dit-il, d'apercevoir des mœurs et des manières bien différentes : les anciens mettaient bien plus d'empressement et de grâce dans leur service; une Mme de Montmorency se serait précipitée pour renouer les souliers de l'Impératrice; une dame nouvelle y eût répugné; celle-ci eût craint d'être prise pour une femme de chambre; Mme de Montmorency n'avait nullement cette crainte. Ces emplois d'honneur étaient pour la plupart sans émolument, ils portaient même à de grandes dépenses; mais ils mettaient chaque

jour sous les yeux du maître, d'un maître tout-puissant, source des honneurs et des grâces, et qui avait dit hautement qu'il ne voulait pas qu'un officier de sa maison s'adressât à d'autre qu'à lui.

Au moment du mariage de l'Impératrice, l'Empereur fit une recrue nombreuse de chambellans dans les premiers rangs de l'ancienne aristocratie; tout à la fois pour montrer à l'Europe qu'il n'existait plus qu'un parti en France, et pour entourer l'Impératrice de noms qui eussent pu lui être familiers peut-être. L'Empereur balança même à prendre dans cette classe la dame d'honneur; la crainte que l'impératrice, dont il ne connaissait pas le caractère, n'arrivât avec des préjugés de naissance qui enfleraient trop l'ancien parti, lui fit faire un autre choix.

Depuis cet instant jusqu'au moment de nos revers, les plus anciennes, les plus illustres familles sollicitaient avec ardeur d'entrer dans la maison de l'Empereur : et comment ne l'eussent-elles pas fait! l'Empereur gouvernait le monde, il avait élevé la France et les Français

au-dessus des nations; la puissance, la gloire, la force, étaient son cortége; on était heureux d'entrer dans l'atmosphère d'un tel lustre; appartenir directement à sa personne, était, au-dedans et au-dehors, un titre à la considération, aux hommages, aux respects.

Lors de la restauration, un royaliste qui s'était conservé pur et devant lequel j'avais trouvé grâce, me disait le plus sérieusement du monde (car quelle différence d'idées n'amène point la différence de partis), qu'avec mon nom et la conduite franche que j'avais tenue, je ne devais pas désespérer de pouvoir me placer encore auprès du Roi, ou dans la maison de quelque prince ou princesse. Quel fut le renversement de ses idées quand je lui répondis : « Mon » cher, je me le suis rendu impossible : j'ai » servi le maître le plus puissant de la terre, » je ne saurais désormais prendre rien de pareil » auprès de qui que ce soit ici bas. Sachez que » quand nous allions porter au loin les ordres » de l'Empereur, dans les Cours étrangères, en » portant sa couleur, nous nous considérions et » nous étions considérés partout à l'égal des

» princes. Il nous a fait voir jusqu'à sept Rois » attendant dans ses salons, au milieu de nous » et avec nous. Lors de son mariage, quatre » reines portaient le manteau de l'Impératrice, » dont un de nous pourtant était le chevalier » d'honneur et un autre l'écuyer. Croyez donc, » mon cher, qu'une ambition généreuse se » trouve rassasiée après de telles grandeurs. »

Du reste, la magnificence et la splendeur qui composaient cette Cour sans exemple, reposaient sur un ordre et une régularité d'administration qui a fait l'étonnement et l'admiration de ceux qui sont venus en fouiller les débris. L'Empereur en inspectait plusieurs fois lui-même les comptes dans l'année. On a trouvé tous ses châteaux réparés et embellis; ils renfermaient près de quarante millions de mobilier et quatre millions de vaisselle. S'il eût joui de quelques années de paix, l'imagination a de la peine à s'arrêter, dit-il, sur ce qu'il aurait pu faire.

L'Empereur disait avoir eu une idée heureuse, qu'il était bien fâché de n'avoir pas exécutée; c'était d'avoir chargé quelques personnes de rechercher les pétitions les plus importantes:

» Elles m'eussent indiqué chaque jour, disait-il, » trois ou quatre particuliers des provinces, qui » auraient été admis à mon lever, et m'auraient » expliqué directement leur affaire ; je l'eusse » discutée immédiatement avec eux, et leur » eusse rendu prompte justice. »

Je disais à l'Empereur que la commission qu'il avait créée fort anciennement sous le titre de Commission des Pétitions, approchait infiniment de son idée actuelle, et faisait en effet beaucoup de bien. J'en avais été président lors du retour de l'île d'Elbe ; et, dans le premier mois, j'avais déjà fait droit à plus de quatre mille pétitions.

« Il est vrai, lui disais-je, que les circons» tances d'abord, et l'habitude ensuite, n'a» vaient jamais permis à cet établissement de » jouir de la plus précieuse prérogative dont » il avait doté sa création ; celle qui aurait pro» duit sans doute le plus d'effet sur l'opinion, » savoir, de lui présenter officiellement, à sa » grande audience du dimanche, le résultat du » travail de toute la semaine. » Mais la nature des choses, les constantes expéditions de l'Em-

pereur, et surtout la jalousie des ministres, tout avait concouru à dépouiller cette commission de ce beau privilége.

L'Empereur était fâché aussi, disait-il, de n'avoir point établi, par l'étiquette du palais, que toutes les personnes présentées, les femmes surtout qui pourraient prétendre à obtenir de lui une audience, arriveraient de plein droit au salon de service. L'Empereur, le traversant plusieurs fois dans la journée, eût pu satisfaire en passant à quelques-unes de leurs demandes, et se fût épargné de la sorte le refus de ces audiences ou la perte du temps qu'elles lui causaient.

L'Empereur avait balancé quelque temps, disait-il, à rétablir le grand couvert de nos rois, c'est-à-dire, le dîner en public, chaque dimanche, de toute la famille Impériale. Il nous a demandé notre avis; nous différions : les uns l'approuvaient, présentaient ce spectacle de famille comme fort moral pour le public, et propre à produire le meilleur effet sur son esprit; c'était d'ailleurs, disaient-ils, un moyen pour chaque individu de voir son souverain : d'autres le combattaient, objectant qu'il y avait dans

cette cérémonie quelque chose d'idole et de féodal, de badauderie et de servilité, qui n'était plus dans nos mœurs ni dans leur dignité moderne. On pouvait bien aller voir le souverain à l'église ou au spectacle; là, on concourait du moins à ces actes religieux ou l'on prenait part à ses plaisirs; mais, aller le voir manger, c'était se donner un ridicule mutuel : la souveraineté, devenue, ainsi que l'avait si bien dit l'Empereur, une magistrature, ne devait se montrer qu'en pleine activité, accordant des grâces, réparant des torts, expédiant des affaires, passant des revues, mais surtout dépouillée des infirmités ou des besoins de l'homme, etc....... Son utilité, ses bienfaits, devaient être son nouveau prestige; l'apparition du souverain devait être de tous les instans et inattendue, comme la Providence : telle était l'école nouvelle, telle avait été la nôtre.

« Eh bien, disait l'Empereur, il est peut-être » vrai que les circonstances du temps auraient » dû borner cette cérémonie au prince impérial, » et seulement au temps de sa jeunesse; car » c'était l'enfant de toute la nation, il devait

» donc appartenir dès-lors à tous les sentimens, » à tous les yeux. »

Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur disait avoir eu la pensée de dîner chaque dimanche dans la galerie de Diane, au milieu de quatre ou cinq cents convives; ce qui eût été sans doute, disait-il, d'un immense effet sur le public, surtout au moment du Champ de Mai, lors de la réunion des députés des départemens à Paris; mais la rapidité et l'importance des affaires l'en empêchèrent : il craignit aussi peut-être qu'on ne vît dans cette mesure une trop grande affectation de popularité, et que les ennemis du dehors ne la transformassent en crainte de sa part.

On est dans l'habitude, disait l'Empereur, de citer l'influence du ton et des manières de la Cour sur celles d'une nation : il était loin d'avoir obtenu, remarquait-il, aucun résultat à ce sujet; mais c'était le vice des circonstances et de plusieurs combinaisons inaperçues : il y avait beaucoup réfléchi, et il pensait qu'il l'eût obtenu avec le temps.

« La Cour, continuait-il, prise collective-

» ment, n'exerce point cette influence ; ce n'est » que parce que ses élémens, ceux qui la com- » posent, vont propager, chacun dans sa sphère » d'activité, ce qu'ils ont puisé à la source com- » mune ; le ton de la Cour n'arrive donc à toute » une nation qu'au travers des sociétés intermé- » diaires. Or, nous n'avions pas de sociétés, » nous ne pouvions point encore en avoir. Les » sociétés, ces réunions pleines de charmes, où » l'on jouit si bien des avantages de la civilisa- » tion, disparaissent subitement devant les révo- » lutions, et ne se rétablissent qu'avec lenteur » après la tempête. Les bases indispensables de » la société sont l'oisiveté et le luxe ; or nous » étions encore tous dans l'agitation, et les » grandes fortunes n'étaient pas encore bien éta- » blies. Un grand nombre de spectacles, une » foule d'établissemens publics, présentaient » d'ailleurs des plaisirs plus faciles, moins gê- » nans, plus vifs. La génération des femmes du » jour était jeune ; elles aimaient mieux courir « et se montrer en public que de demeurer chez » elles et se composer un cercle rétréci. Mais » elles auraient vieilli, disait-il, et avec un peu

» de temps et de repos, toutes les choses eussent » repris leur allure naturelle. Et puis encore, » observait-il, ce serait peut-être une erreur » que de juger d'une Cour moderne par le sou- » venir des Cours anciennes : les Cours anciennes » étaient véritablement la puissance ; on disait » la Cour et la Ville. Aujourd'hui, si l'on voulait » parler juste, on était obligé de dire la Ville et » la Cour. Les seigneurs féodaux, depuis qu'ils » avaient perdu leur pouvoir, cherchaient en » dédommagement leurs jouissances. Les sou- » verains eux-mêmes semblaient désormais sou- » mis à cette loi : le trône, avec nos idées » libérales, cessait insensiblement d'être une » seigneurie, et devenait purement une magis- » trature ; le prince, n'ayant plus qu'une repré- » sentation morale, toujours triste et ennuyeuse » à la longue, devait chercher à s'y dérober, » pour venir, en simple citoyen, prendre sa » part des charmes de la société. »

Parmi une grande quantité de mesures nouvelles projetées par l'Empereur pour un avenir plus tranquille, son idée favorite avait été, la paix obtenue et le repos conquis, de ne plus

vivre que pour les épurations administratives et les améliorations locales; de se voir en tournées perpétuelles dans les départemens : il eût visité et non parcouru, campé et non voyagé; il eût fait usage de ses propres chevaux, se fût entouré de l'Impératrice, du Roi de Rome, de toute sa Cour. Toutefois il eût voulu que ce grand attirail n'eût été onéreux à personne, mais plutôt un bienfait pour tous : une tenture des Gobelins et tous les accessoires, traînés à sa suite, eussent meublé, décoré ses stations. Les autres personnes de la Cour, disait-il, eussent été logées à la craie chez les bourgeois, qui eussent regardé leurs hôtes comme un bienfait plutôt qu'un fardeau, parce qu'ils eussent toujours été pour eux la certitude de quelque avantage ou de quelques faveurs. « C'est-là, continuait-il, que » j'eusse pu, dans chaque lieu, prévenir les » fraudes, châtier les dilapidateurs; ordonner » des édifices, des ponts, des chemins; dessé- » cher des marais, fertiliser des terres, etc..... » Si le Ciel alors, continuait-il, m'eût accordé » quelques années, assurément j'aurais fait de » Paris la capitale de l'univers, et de toute la

» France un véritable roman. » Il répétait souvent ces dernières paroles : que de gens déjà auront dit cela, ou le répéteront avec lui.

Mercredi 6.

Jeu d'échecs venu de la Chine. — Présentation des capitaines de la flotte de la Chine.

L'Empereur est monté à cheval à sept heures ; il m'a dit d'appeler mon fils pour nous accompagner ; c'était une grande faveur. Durant notre promenade, l'Empereur est descendu cinq ou six fois pour regarder, à l'aide d'une lunette, des vaisseaux qui étaient en vue ; il en a reconnu un pour être Hollandais : les trois couleurs sont toujours pour nous un objet de sentiment et de vive émotion. Dans une de ces stations, le cheval le plus fringant de la bande s'est échappé, il a fallu le poursuivre long-temps ; mon fils a gagné ses éperons ; il l'a ramené triomphant et l'Empereur a observé que, dans un tournois, ce serait une victoire.

Au retour, l'Empereur a déjeûné à l'ombre ; il nous a retenus tous.

Avant et après le déjeûner, l'Empereur a causé

avec moi seul, à l'écart, d'objets sérieux et que je ne puis confier au papier.

La chaleur était devenue forte, il s'est retiré. Il était quatre heures et demie quand il m'a fait appeler; sa toilette se finissait. Le docteur lui a apporté un jeu d'échecs qu'il avait été acheter à bord des bâtimens chinois; l'Empereur en avait désiré un. Celui-ci avait été payé trente napoléons; il était l'objet de l'admiration du bon docteur, et rien ne semblait plus ridicule à l'Empereur : toutes les pièces, au lieu de ressembler aux nôtres, étaient de grosses et lourdes images de leurs noms; ainsi, un cavalier y était armé de toutes pièces, et la tour reposait sur un énorme éléphant, etc. L'Empereur n'a pu s'en servir, disant plaisamment qu'il lui faudrait une grue pour faire mouvoir chaque pièce.

Cependant, autour du jardin rôdaient encore beaucoup d'officiers ou des employés des bâtimens de la Chine. Leur curiosité, quelques heures auparavant, les avait portés à pénétrer chez nous; nous avions été littéralement envahis dans nos chambres. L'un disait que l'orgueil de sa vie serait d'avoir vu Napoléon; l'autre, qu'il

n'oserait pas se présenter devant sa femme, en Angleterre, s'il ne pouvait lui dire qu'il avait été assez heureux pour apercevoir ses traits; l'autre, qu'il abandonnerait tous les bénéfices de son voyage pour un seul coup d'œil, etc.

L'Empereur les a fait approcher; il serait difficile de rendre leur satisfaction et leur joie : ils n'avaient pas osé autant prétendre ni espérer. L'Empereur leur a fait, suivant son usage, de nombreuses questions sur la Chine, son commerce, ses habitans; leurs rapports, leurs mœurs, les missionnaires, etc. Il les a gardés plus d'une demi-heure avant de les congédier. A leur départ, nous lui peignions l'enthousiasme dont ces officiers nous avaient rendus les témoins, nous lui racontions tout ce qu'ils avaient laissé échapper à son sujet. « Je le crois bien, dit-il; vous ne » vous apercevez pas qu'ils sont des nôtres. Tout » ce que vous avez vu là est du tiers état d'An- » gleterre, les ennemis naturels, sans qu'ils s'en » rendent peut-être compte à eux-mêmes, de » leur vieille et insolente aristocratie. »

Au dîner l'Empereur a peu mangé, il n'était pas bien : après le café il a essayé une partie

d'échecs; mais il était trop assoupi, et s'est retiré presque aussitôt.

Jeudi 7.

Mystification.

L'Empereur est monté de fort bonne heure à cheval; il m'a dit de nouveau d'appeler mon fils pour l'accompagner. L'Empereur, la veille, en le voyant à cheval, m'avait demandé si je ne lui faisais pas apprendre à panser son cheval, que rien n'était plus utile dans la vie, qu'il l'avait particulièrement ordonné dans l'école militaire de Saint-Germain. J'étais fâché qu'une pareille idée m'eût échappé, je la saisis avec ardeur, et mon fils encore davantage. Il montait dans ce moment un cheval auquel personne n'avait touché que lui. L'Empereur, à qui je le dis, en parut satisfait, et daigna lui faire subir une espèce de petit examen. Notre course a duré près de deux heures et demie, errant constamment autour de Longwood.

Au retour, l'Empereur a déjeûné dans le jardin, et nous a tous retenus.

Un instant avant le dîner, je me suis rendu,

comme de coutume, au salon; l'Empereur y jouait une partie d'échecs avec le Grand-Maréchal. Le valet de chambre de service à la porte du salon est venu me porter une lettre; il y avait dessus : *très-pressé*. Par respect pour l'Empereur je me cachais pour essayer de la lire; elle était en anglais : on y disait que j'avais fait un très-bel ouvrage; qu'il n'était pourtant pas exempt de fautes; que si je voulais les corriger dans une nouvelle édition, nul doute que l'ouvrage n'en valût beaucoup mieux; et sur ce, l'on priait Dieu qu'il m'eût en sa digne et sainte garde. Une pareille lettre excitait ma surprise, un peu ma colère; le rouge m'en était monté au visage; c'était au point que je ne m'étais pas donné le temps d'en considérer l'écriture. En la reparcourant, j'ai reconnu la main, malgré la beauté inusuelle de l'écriture, et je n'ai pu m'empêcher d'en rire beaucoup à part. Mais l'Empereur, qui me voyait par côté, m'a demandé de qui était la lettre qu'on m'avait remise. J'ai répondu que c'était un écrit qui m'avait imprimé un premier sentiment bien différent de celui qu'il me laisserait. Je le disais si natu-

rellement, la mystification avait été si complète, qu'il se mit à rire aux larmes. La lettre était de lui; l'écolier avait voulu se moquer de son maître, et s'essayer à ses dépens. Je garde soigneusement cette lettre; la gaîté, le style et la circonstance, me la rendent plus précieuse qu'aucun diplôme qu'eût pu me donner l'Empereur au temps de sa puissance.

Vendredi 8.

L'Empereur en état d'employer son anglais. — Sur la médecine. — Corvisart. — Définition. — Sur la peste. — Médecine de Babylone.

L'Empereur n'avait pas dormi de la nuit : dans son insomnie il s'était amusé à m'écrire une nouvelle lettre en anglais; il me l'a envoyée cachetée; j'en ai corrigé les fautes, et lui ai répondu, en anglais aussi, par le retour du courrier; il m'a fort bien compris; ce qui l'a convaincu de ses progrès, et lui a prouvé qu'il pourrait désormais, à toute rigueur, correspondre dans sa nouvelle langue.

Depuis près de quinze jours, le général Gourgaud était malade; son incommodité avait tourné

en dyssenterie très-maligne qui donnait des inquiétudes. L'amiral venait de lui envoyer le médecin du Northumberland (le docteur Warden); L'Empereur le fit retenir à dîner. Durant tout le repas, et long-temps après, la conversation fut exclusive sur la médecine, tantôt gaie, tantôt sérieuse et profonde. L'Empereur était en bonne humeur, un mot n'attendait pas l'autre; il accablait le docteur de questions, d'argumens spirituels et subtils qui l'embarrassaient fort; celui-ci n'y voyait que du feu; si bien qu'après le dîner, il me prit à part pour me demander comment il se faisait que l'Empereur fût si fort sur ces matières; il ne doutait pas qu'elles ne fussent l'objet de ses conversations familières. « Pas plus que toute autre chose, lui disais-je » avec vérité; mais c'est qu'il est peu de sujets » qui soient étrangers à l'Empereur, et qu'il les » traite tous d'une manière neuve et piquante. »

L'Empereur ne croit point à la médecine ni à ses remèdes, dont il ne fait aucun usage. « Docteur, disait-il, notre corps est une ma» chine à vivre, il est organisé pour cela, c'est » sa nature; laissez-y la vie à son aise, qu'elle

» s'y défende elle-même, elle fera plus que si » vous la paralysiez en l'encombrant de re- » mèdes. Notre corps est comme une montre par- » faite qui doit aller un certain temps; l'horlo- » ger n'a pas la faculté de l'ouvrir, il ne peut la » manier qu'à tâtons et les yeux bandés. Pour » un qui, à force de la tourmenter à l'aide » d'intrumens biscornus, vient à bout de lui » faire du bien, combien d'ignorans la détrui- » sent, etc.... »

L'Empereur ne reconnaissait donc d'utilité à la médecine, que dans certains cas assez rares, dans des maladies connues, consacrées par le temps et l'expérience; et il comparait alors l'art du médecin à celui de l'ingénieur dans les siéges réguliers, où les maximes de Vauban, les règles de l'expérience, ont soumis tous les hasards à des lois connues. Aussi, d'après ces principes, l'Empereur avait-il conçu l'idée d'une loi qui n'eût permis à la masse des médecins en France, que l'usage des remèdes innocens, et qui leur eût interdit celui des remèdes *héroïques*, c'est-à-dire, qui peuvent donner la mort, à moins qu'ils ne fissent trois ou quatre mille francs au

moins de leur état; ce qui supposait déjà, disait-il, de l'éducation, des connaissances et un certain crédit public. « Cette mesure, disait- » il, était certainement juste et bienfaisante ; » toutefois elle était encore, dans les circons- » tances où je me trouvais, hors de saison; » les lumières n'étaient pas encore assez géné- » ralement répandues : nul doute que la masse » du peuple n'eût vu qu'un acte de tyrannie » dans la loi qui pourtant le dérobait à ses bour- » reaux. »

L'Empereur avait, disait-il, souvent entrepris, sur la médecine, le célèbre Corvisart, son premier médecin. Celui-ci, à part l'honneur de son corps et de ses collègues, lui confessait avoir à peu près les mêmes opinions, et les mettait même en pratique. Il était très-ennemi des remèdes, les employait fort peu. L'Impératrice Marie-Louise, souffrant beaucoup dans sa grossesse, et le tourmentant pour être soulagée, il lui donnait malicieusement des pilules de mie de pain, qui ne laissaient pas que de lui faire beaucoup de bien, assurait-elle.

L'Empereur disait qu'il avait amené Corvi-

sart à avouer que la médecine était une ressource privilégiée ; qu'elle pouvait faire du bien aux riches, mais qu'elle était le fléau des pauvres. « Mais ne croyez-vous pas, disait l'Em-» pereur, que, vu l'incertitude de la médecine » en elle-même et l'ignorance des mains qui l'em-» ploient, ses résultats, pris en masse, sont » plus funestes aux peuples qu'utiles? » Corvisart en convenait franchement. « Mais vous-» même n'avez-vous jamais tué personne? disait » l'Empereur; c'est-à-dire, n'est-il pas des ma-» lades qui sont morts évidemment de vos re-» mèdes? — Sans doute, répondait Corvisart; » mais je ne dois pas l'avoir plus sur la cons-» cience que Votre Majesté, qui aurait fait périr » des cavaliers, non parce qu'elle aurait ordonné » une mauvaise manœuvre; mais parce qu'il » s'est trouvé sur leur route un fossé, un préci-» pice qu'elle n'avait pu voir, etc.....

De là l'Empereur est passé à des problêmes et des définitions qu'il proposait au docteur. « Qu'est-ce que la vie, lui disait-il? Quand et » comment la recevons-nous? tout cela est-il » autre chose que mystère? »

Puis il définissait la folie innocente, une lacune ou divagation de jugement entre des idées justes et leur application : un fou mange des raisins dans une vigne qui n'est pas la sienne, et répond aux reproches du propriétaire : « Nous sommes deux ici, le soleil nous » voit; donc j'ai le droit de manger des raisins. » Le fou terrible était celui chez qui cette lacune ou divagation de jugement s'exerçait entre des idées et des actes : c'était celui qui coupait la tête d'un homme endormi, et se cachait derrière une haie pour jouir de l'embarras du corps mort, lorsqu'il viendrait à se réveiller.

L'Empereur demandait encore au docteur quelle était la différence entre le sommeil et la mort, et il y répondait lui-même en disant que le sommeil était la suspension momentanée des facultés sur lesquelles notre volonté exerce son pouvoir; et la mort, la suspension durable, non seulement de ces mêmes facultés, mais encore de celles sur lesquelles notre volonté est sans pouvoir.

De là, la conversation est tombée sur la peste.

L'Empereur soutenait qu'elle se prenait par l'aspiration aussi bien que par le contact; il disait que son plus grand danger et sa plus grande propagation étaient dans la crainte; son siége principal, dans l'imagination : en Egypte, tous ceux dont l'imagination était frappée, périssaient. La défense la plus sûre, le remède le plus efficace, étaient le courage moral. Lui, Napoléon, avait impunément touché, disait-il, des pestiférés à Jaffa, et sauvé beaucoup de monde en trompant les soldats pendant plus de deux mois, sur la nature du mal : ce n'était pas la peste, leur avait-on dit, mais une fièvre à bubons. De plus, il avait observé que le meilleur moyen d'en préserver l'armée, avait été de la mettre en marche, et de lui donner beaucoup de mouvement : la distraction et la fatigue s'étaient trouvées les plus sûres garanties, etc. *

* On trouve dans les Mémoires de M. Larrey, comme phénomène, ou du moins comme chose très-remarquable, que la force des circonstances, dans la retraite de Saint-Jean-d'Acre, ayant fait réduire la nourriture des malades à quelques simples galettes de biscuit, et leur pansement à de l'eau saumâtre, ces malades ont traversé

L'Empereur disait encore au docteur : « Si » Hippocrate entrait tout-à-coup dans votre hô- » pital, ne serait-il pas bien étonné? adopterait- » il vos maximes et vos mesures? ne vous ré- « prouverait-il pas? Vous-même, entendriez-vous » son langage? vous comprendriez-vous l'un et » l'autre? » Et il terminait enfin par vanter gaiement la médecine de Babylone, où l'on exposait les malades à la porte, et où les parens, assis auprès d'eux, arrêtaient les passans pour leur demander s'ils avaient jamais eu pareille chose, et ce qui les avait guéris. On avait du moins la certitude, disait-il, d'éviter ceux que les remèdes avaient tués.

Samedi 9.

J'étais à déjeûner avec l'Empereur, après la leçon d'anglais, lorsqu'on m'a apporté une let-

---

soixante lieues de désert sans accidens, et avec de tels avantages, que la plupart se sont trouvés guéris lorsqu'ils ont revu l'Égypte. Il attribue cette espèce de prodige à l'exercice direct ou indirect, aux chaleurs sèches du désert, et surtout à la joie de retrouver un pays qui était devenu pour les soldats une espèce de nouvelle patrie.

tre de ma femme, qui m'a rempli de joie et de reconnaissance. Elle me mandait que la crainte ni la fatigue, ni la distance, ne sauraient l'empêcher de venir me rejoindre, qu'elle n'aurait de bonheur qu'auprès de moi, qu'elle n'attendait que la saison. Dévouement admirable ! bien supérieur à tout le nôtre ici, en ce qu'il s'exécute, aujourd'hui de sa part, en toute connaissance de cause. Je ne pense pas qu'on puisse avoir la barbarie à Londres de le lui refuser : que sollicite-t-elle ? des grâces, une faveur ? Non, elle demande de partager un exil, d'aller, sur un roc abandonné, remplir un devoir, et témoigner sa tendresse *. Cette lettre était venue par la frégate l'Owen-Glendower, qui arrivait du Cap, et qui nous a apporté en même

* Que j'étais loin de juger du cœur et de l'âme de ceux qui nous retenaient! Mme de Las Cases s'est vue constamment repoussée, soit par divers prétextes ou même par le silence. Enfin, et comme pour se débarrasser de son importunité, lord Bathurst lui a fait écrire au commencement de 1817, qu'on pourra lui permettre de se rendre au Cap de Bonne-Espérance (500 lieues plus loin que Sainte-Hélène), d'où, « si le gouverneur de » Sainte-Hélène (sir Hudson-Lowe) n'y trouve aucune

temps les journaux d'Europe jusqu'au quatre décembre.

Dimanche 10 au Mardi 12.

Procès de Ney. — Voiture perdue à Waterloo. — Entrevue de Dresde. — Sur l'humeur des femmes. — Princesse Pauline. — Beau mouvement de l'Empereur.

Le temps était tourné à ces mauvaises pluies battantes qui nous permettaient à peine le jardin; heureusement nous avions des journaux pour nous occuper. Pour cette fois, j'eus la satisfaction de voir l'Empereur les parcourir sans le secours de personne.

Dans ces papiers se trouvaient beaucoup de détails sur le procès du maréchal Ney, qui se traitait en cet instant. A ce sujet, l'Empereur disait que l'horizon était bien sombre; que ce malheureux Maréchal était certainement en grand péril; que néanmoins il ne fallait pas désespérer encore. « Le Roi se croit sans doute

---

» objection, elle pourra se rendre auprès de son époux.»

J'abandonne, sans commentaire, cette espèce de mauvaise plaisanterie à quiconque se sent un cœur d'homme.

» bien sûr de ses pairs, disait-il; ceux-ci sont » sûrement bien montés, bien résolus, bien » acharnés; eh bien, le plus léger incident, un » vent nouveau, que sais-je; et alors, en dépit » de tous les efforts du Roi, et de ce qu'ils » croient être l'intérêt de leur cause, il peut « prendre tout-à-coup fantaisie à la Chambre » des Pairs de ne pas condamner, et Ney se » trouver sauvé. «

Cela a conduit l'Empereur à s'étendre sur notre esprit léger, fugitif, changeant. « Tous » les Français, a-t-il dit, sont frondeurs, turbu- » lens; mais non conspirateurs, encore moins » conjurés. Leur légèreté est tellement de na- » ture, leurs variations si subites, qu'on ne » pourrait dire qu'elles les déshonorent : ce sont » de vraies girouettes au gré des vents; mais ce » vice, chez eux, est sans calcul; et voilà leur » meilleure excuse. Du reste, il est bien en- » tendu que nous ne parlons ici que de la masse, » de celle qui compose l'opinion; car des exem- » ples individuels, au contraire, ont fourmillé » dans nos derniers temps, qui couvrent cer- » taines classes d'une abjection dégoûtante. »

C'était cette connaissance du caractère national, continuait l'Empereur, qui l'avait toujours empêché d'avoir fait usage de la *Haute-Cour*. Elle était dans notre constitution, le Conseil d'État en avait même arrêté l'organisation; mais l'Empereur avait senti tout le danger de l'éclat et de l'agitation que répandent toujours de pareils spectacles. « Une telle procédure, disait-il, était » un véritable appel au public, et devenait tou- » jours un grand échec à l'autorité, si l'accusé » l'emportait. Un ministère, en Angleterre, pou- » vait bien supporter sans inconvénient les effets » de cet appel perdu; mais un souverain, tel » que je l'étais, et dans les circonstances où je » me trouvais, ne l'aurait pas pu sans le plus » grand danger pour la chose publique; aussi » préférais-je m'en tenir constamment aux tri- » bunaux ordinaires. La malveillance trouva » souvent à y redire, et pourtant, de tous ceux » qu'il lui plut d'appeler alors des victimes, quel » est celui, je vous prie, qui ait survécu popu- » laire à nos dernières épreuves? Elles ont pris » soin de me justifier; tous demeurent flétris » dans l'opinion nationale. »

L'Empereur avait réservé, pour lire avec moi, un article du journal, relatif à la voiture qu'il a perdue à Waterloo; la grande quantité d'expressions techniques le lui avait rendu trop difficile. Le journaliste donnait un détail très-circonstancié de cette voiture, et faisait un inventaire très-minutieux de tout ce qui s'y trouvait; il y joignait parfois les réflexions les plus triviales : en mentionnant une petite boîte de liqueur, il observait que l'Empereur ne s'oubliait pas et ne se laissait manquer de rien; en citant certains objets recherchés de son nécessaire, il ajoutait qu'on pouvait voir qu'il faisait sa toilette *comme il faut* (l'expression était en français). Ce dernier mot a produit dans l'Empereur une sensation que n'eût pas excité sans doute un sujet plus important. « Mais, me dit-» il avec une espèce de dégoût mêlé de dou-» leur, ce peuple d'Angleterre me croit donc » un animal sauvage; l'a-t-on amené véritable-» ment jusque-là? ou son prince de Galles, es-» pèce de bœuf Apis, m'assure-t-on, ne fait-il » pas sa toilette comme chacun de ceux qui, » parmi nous, ont quelque éducation?... »

Il est certain que j'aurais été fort embarrassé de lui expliquer ce qu'avait voulu dire le journaliste. Au surplus, il est connu que l'Empereur est la personne du monde qui mettait le moins de prix à ses aises, et s'en occupait le moins; mais aussi, et il se plaît à le confesser, il n'en fut jamais pour qui le dévouement et les soins des serviteurs en réunirent davantage. Comme il mangeait à des heures très-irrégulières, on avait trouvé le secret, dans ses courses et ses voyages, d'avoir son dîner fort ressemblant à celui des Tuileries et toujours prêt. Il n'avait qu'à parler, et il se trouvait servi : c'était magique, disait-il lui-même. Durant quinze ans, il a bu constamment un même vin de Bourgogne (Chambertin), qu'il aimait et qu'on croyait lui être salutaire; ce vin se retrouvait pour lui dans toute l'Allemagne, au fond de l'Espagne, partout, jusqu'à Moscow, etc., etc.; et il est vrai de dire que les arts, le luxe, le raffinement de l'élégance et du bon goût semblaient se disputer, et comme à son insu, autour de lui, pour lui ménager quelques jouissances. Le journaliste anglais décrivait donc

une infinité d'objets qui étaient dans la voiture, sans doute, mais dont l'Empereur n'avait pas la moindre connaissance, bien qu'il ne s'en étonnait nullement, disait-il.

Le mauvais temps, qui continuait de commander notre réclusion, n'a pas influé sur l'humeur de l'Empereur, qui, précisément ces jours-ci, a montré plus d'abandon, a été plus causeur que de coutume. Il a parlé longuement et dans les plus grands détails de la fameuse entrevue de Dresde. Voici ce que j'en extrais :

Cette entrevue a été l'époque de la plus haute puissance de Napoléon ; il y a paru *le Roi des Rois ;* il en était à être obligé de témoigner qu'il fallait qu'on s'occupât de l'Empereur d'Autriche, son beau-père. Ce souverain, non plus que le Roi de Prusse, n'avaient pas de Maison à leur suite; Alexandre n'en avait pas eu davantage à Tilsit ou à Erfurt. Là, comme à Dresde, on mangeait chez Napoléon. Ces Cours, disait l'Empereur, étaient mesquines et bourgeoises : c'était lui qui en fixait l'étiquette et y donnait le ton; il faisait passer François devant lui, et celui-ci en était dans le ravisse-

ment. Le luxe de Napoléon et sa magnificence durent le faire paraître un Roi d'Asie : là, comme à Tilsit, il gorgea de diamans tous ceux qui l'approchèrent. Nous lui apprîmes qu'à Dresde il n'avait pas eu un soldat français autour de lui, et que sa Cour parfois n'avait pas été sans inquiétude sur sa personne. Il avait de la peine à nous croire; mais nous l'assurions que c'était un fait; qu'il n'avait eu d'autre garde que les gardes-du-corps saxons. « C'est égal, nous di- » sait-il, alors j'étais là dans une si bonne fa- » mille, avec de si braves gens, que j'étais sans » risque; tous m'y aimaient; et à l'heure qu'il » est je suis sûr que le bon Roi de Saxe dit » chaque jour un *pater* et un *ave* pour moi. » J'ai perdu, ajoutait-il, les destinées de cette » pauvre bonne princesse Auguste, et j'ai eu » bien tort. Revenant de Tilsit, je reçus à Ma- » rienverder un chambellan du Roi de Saxe, » qui me remit une lettre de son maître; il » m'écrivait : Je viens de recevoir une lettre de » l'Empereur d'Autriche qui me demande ma » fille en mariage; je vous envoie cette lettre » pour que vous me disiez la réponse que je

» dois faire. » Je serai sous peu de jours à Dresde, fut la réponse de l'Empereur; et à son arrivée il condamna ce mariage et l'empêcha. » J'ai eu grand tort, répétait-il, je craignais » que l'Empereur François ne m'enlevât le Roi » de Saxe; mais au contraire, c'est la princesse » Auguste qui m'eût amené l'Empereur Fran- » çois, et je ne serais pas ici. »

Napoléon, à Dresde, travaillait beaucoup, et Marie-Louise, jalouse de profiter des plus petits loisirs de son époux, sortait à peine pour ne pas les perdre. L'Empereur François, qui ne faisait rien et s'ennuyait tout le jour à courir la ville, ne comprenait rien à cette réclusion du ménage; il s'imaginait que c'était pour se donner de la tenue et de l'importance. L'Impératrice d'Autriche cherchait beaucoup à faire courir Marie-Louise : elle lui peignait son assiduité comme ridicule. Elle eût volontiers pris des tons de belle-mère avec Marie-Louise, qui n'était pas disposée à le souffrir, leur âge étant à peu près le même. Elle venait souvent le matin à la toilette de Marie-Louise fureter dans son luxe et sa magnificence : elle n'en sortait

jamais les mains vides. « Le règne de Marie-Louise a été fort court, disait l'Empereur ; » mais elle a dû bien en jouir; elle avait la terre à » ses pieds. » L'un de nous s'est permis de demander si l'Impératrice d'Autriche n'était pas l'ennemie jurée de Marie-Louise. « Pas autrement, » disait l'Empereur, qu'une bonne petite haine » de Cour : de la détestation dans le cœur; mais » gazée sous des lettres journalières de quatre » pages, pleines de tendresse et de cajoleries. »

L'Impératrice d'Autriche soignait extrêmement Napoléon, avait pour lui une coquetterie toute particulière tant qu'il était présent; mais sitôt qu'il avait le dos tourné, elle ne s'occupait plus qu'à en détacher Marie-Louise, par les insinuations les plus méchantes et les plus malicieuses; elle était choquée de ne pas réussir à prendre quelqu'empire sur lui. « D'ailleurs elle » a de l'adresse et de l'esprit, disait l'Empereur, » et assez pour embarrasser son mari, qui avait » acquis la certitude qu'elle en faisait peu de » cas. Sa figure était agréable, piquante, avait » quelque chose de tout particulier; c'était une » *jolie petite religieuse.*

» Quant à l'Empereur François, on connaît sa » débonnaireté, qui le rend toujours dupe des » intrigans. Son fils lui ressemblera.

» Le Roi de Prusse, comme caractère privé, » est un loyal, bon et honnête homme; mais » dans sa capacité politique, c'est un homme » naturellement plié à la nécessité : avec lui on » est le maître tant qu'on a la force et que la » main est levée.

» Pour l'Empereur de Russie, c'est un homme » infiniment supérieur à tout cela : il a de l'es» prit, de la grâce, de l'instruction; est facile» ment séduisant; mais on doit s'en défier : il » est sans franchise; c'est un vrai *Grec du Bas-» Empire.* Toutefois n'est-il pas sans idéologie » réelle ou jouée; ce ne serait du reste, après » tout, que des teintes de son éducation et de » son précepteur. Croira-t-on jamais, disait » l'Empereur, ce que j'ai eu à débattre avec lui : » il me soutenait que l'hérédité était un abus » dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus » d'une heure et user toute mon éloquence et » ma logique à lui prouver que cette hérédité » était le repos et le bonheur des peuples. Peut-

» être aussi me mystifiait-il; car il est fin, faux, » adroit, ...; il peut aller loin. Si je meurs » ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. » Moi seul pouvais l'arrêter se présentant avec » son déluge de Tartares. La crise est grande et » permanente pour le continent européen, sur- » tout pour Constantinople : il l'a fort désirée » de moi, j'ai été fort cajolé à ce sujet; mais » j'ai constamment fait la sourde oreille. Cet » empire, quelque délabré qu'il parût, devait » demeurer notre point de séparation à tous » deux : c'était le marais qui empêchait de tour- » ner ma droite. Pour la Grèce, c'est autre » chose! » et après s'être arrêté sur ce pays, il a repris : « La Grèce attend un libérateur!... » Ce serait une belle couronne de gloire!... Il » inscrira son nom à jamais avec ceux d'Homère, » Platon et Epaminondas!.... Je n'en ai peut- » être pas été loin!-.... Quand, dans ma cam- » pagne d'Italie, j'arrivai sur les bords de l'A- » driatique, j'écrivis au Directoire que j'avais » sous mes yeux le royaume d'Alexandre!.... » Plus tard je liai des relations avec Aly-Pacha; » et quand on nous a saisi Corfou, on aura dû

» y trouver des munitions et un équipement » complet pour une armée de quarante à cin- » quante mille hommes. J'avais fait lever les » cartes de la Macédoine, de la Servie, de l'Al- » banie, etc., etc.

» La Grèce, le Péloponèse du moins, doit » être le lot de la puissance européenne qui » possédera l'Egypte. Ce devait être le nôtre.... » Et puis, au nord, un royaume indépendant, » Constantinople avec ses provinces, pour ser- » vir comme de barrage à la puissance russe, » ainsi qu'on a prétendu le faire à l'égard de » la France, en créant le royaume de la Bel- » gique. »

Dans une autre de ces soirées, l'Empereur déclamait contre l'humeur des femmes : Car rien, disait-il, n'annonçait plus chez elles le rang, la bonne éducation, le bon ton, que l'égalité de leur caractère et le constant désir de plaire. Il ajoutait qu'elles étaient tenues à se montrer toujours maîtresses d'elles-mêmes, à être toujours en scène. Ses deux femmes, observait-il, avaient toujours été ainsi; elles étaient assurément bien différentes dans leurs qualités

et leurs dispositions ; toutefois elles s'étaient ressemblées tout à fait sur ce point. Jamais il n'avait été témoin de la mauvaise humeur de l'une ou de l'autre ; toutes deux avaient été constamment occupées à lui plaire, etc...

Quelqu'un a osé observer pourtant que Marie-Louise s'était vantée que toutes les fois qu'elle voulait quelque chose, si difficile que cela fût, elle n'avait qu'à pleurer. L'Empereur en a ri; c'était pour lui, disait-il, une découverte : il aurait pu le soupçonner de Joséphine ; mais il ne le savait pas de Marie-Louise. Et puis, s'adressant à mesdames Bertrand et Montholon : « Vous voilà bien, Mesdames, leur » dit-il; sur certaines choses, vous êtes toutes » les mêmes. »

Il a continué long-temps sur les deux Impératrices, et a répété, suivant sa coutume, que l'une était l'innocence et l'autre les grâces. Il est passé de là à ses sœurs, et surtout s'est arrêté particulièrement et long-temps sur les attraits de la *princesse Pauline*. Il a été convenu que c'était, sans contredit, la plus jolie femme de Paris. L'Empereur disait que les artistes

s'accordaient à en faire une véritable Vénus de Médicis; et comme on achevait de détailler ses attraits avec beaucoup d'élégance et de grâces, il a demandé tout-à-coup si une princesse du jour.........

On s'est permis de plaisanter sur l'empire que la princesse Pauline avait pris à l'île d'Elbe sur le général Drouot, dont elle accueillait la cour assidue, en dépit de la différence de quelques années et de la sévérité de son visage. La princesse, disait-on, lui avait arraché le secret du départ huit jours d'avance *. Il avait renouvelé la faute de Turenne; et à cela l'Empereur disait : « Voilà bien les femmes et leur pouvoir » dangereux! » Sur quoi Mme Bertrand s'est récriée que le Grand-Maréchal n'en avait sûrement pas fait autant. « Madame, lui a répliqué vive- » ment l'Empereur, avec un sourire, c'est qu'il

* Le général Drouot a réclamé, avec raison et en toute justice, contre ce faux bruit. (Voyez à ce sujet le redressement en note, tome IV, journée du samedi quatorze septembre.) Si la rectification n'a pas été faite ici au texte même, c'est par l'extrême désir de s'éloigner le moins possible de la publication primitive.

» était votre mari. » Quelqu'un ayant dit ensuite que la princesse Pauline, étant à Nice, avait organisé un fourgon en poste qui arrivait chaque jour de Paris, chargé de modes et d'ajustemens, l'Empereur disait : « Si je l'avais su, cela n'eût » pas continué long-temps, elle eût été grondée » d'importance. Mais voilà ce qui arrive, quand » on est Empereur, on ne sait jamais ces choses-là. »

A la suite de ces conversations, l'Empereur demanda quelle était la date du mois ; c'était le onze mars. « Eh bien, dit-il, il y a un an aujour» d'hui, c'était un beau jour ; j'étais à Lyon, je » passais des revues, j'avais le maire à dîner, » qui, par paranthèse, s'est vanté depuis que » c'était le plus mauvais dîner qu'il eût fait de sa » vie. » L'Empereur s'est animé, il marchait à grands pas. « J'étais redevenu une grande puis» sance ! continua-t-il ; » et il a laissé échapper un soupir qu'il a relevé aussitôt par ces paroles, dont il serait difficile de tracer l'accent et la chaleur : « J'avais fondé le plus bel empire de la » terre, et je lui étais si nécessaire, qu'en dépit » de toutes les secousses dernières, ici, sur mon » rocher, je semble demeurer encore comme le

» maître de la France. Voyez ce qui s'y passe,
» lisez les journaux, vous le trouverez à chaque
» ligne. Qu'on m'y laisse pénétrer, on verra ce
» qu'elle est et ce que je puis! » Et alors que d'idées, que de projets il a développés pour la gloire et le bonheur de la patrie! Il a parlé long-temps avec tant d'intérêt et un tel abandon, que nous pouvions oublier les heures, les lieux et les temps. En voici quelque chose :

« Quelle fatalité, disait-il, que l'on ne s'en
» soit pas tenu à mon retour de l'île d'Elbe! que
» chacun n'ait pas vu que j'étais le plus propre
» et le plus nécessaire à l'équilibre et au repos
» européens! Mais les rois et les peuples m'ont
» craint; ils ont eu tort, et peuvent le payer
» chèrement. Je revenais un homme nouveau;
» ils n'ont pu le croire; ils n'ont pu imaginer
» qu'un homme eût l'âme assez forte pour chan-
» ger son caractère, ou se plier à des circons-
» tances obligées. J'avais pourtant fait mes preuves
» et donné quelques gages de ce genre. Qui ne
» sait que je ne suis pas un homme à demi-me-
» sures! J'aurais été franchement le monarque
» de la constitution et de la paix, comme j'avais

» été celui de la dictature et des grandes entre-
» prises.

» Et raisonnons un peu sur ces craintes des
» rois et des peuples à mon égard. Quelles pou-
» vaient être les craintes des rois? Redoutaient-
» ils toujours mon ambition, mes conquêtes,
» ma monarchie universelle? Mais ma puissance
» et mes forces n'étaient plus les mêmes, et
» puis je n'avais vaincu et conquis que dans ma
» propre défense; c'est une vérité que le temps
» développera chaque jour davantage. L'Europe
» ne cessa jamais de faire la guerre à la France,
» à ses principes, à moi; et il nous fallait abattre,
» sous peine d'être abattus. La coalition exista
» toujours, publique ou secrète, avouée ou dé-
» mentie; elle fut toujours en permanence;
» c'était aux alliés seuls à nous donner la paix;
» pour nous, nous étions fatigués : les Français
» s'effrayaient de conquérir de nouveau. Moi-
» même, me croit-on insensible aux charmes
» du repos et de la sécurité, quand la gloire et
» l'honneur ne le veulent pas autrement? Avec
» nos deux Chambres, on m'eût refusé désor-
» mais de passer le Rhin; et pourquoi l'eussé-je

» voulu? Pour ma monarchie universelle? Mais » je n'ai jamais fait preuve entière de démence; » or, ce qui la caractérise surtout, c'est la disproportion entre les vues et les moyens. Si j'ai » été sur le point d'accomplir cette monarchie » universelle, c'est sans calcul, et parce qu'on » m'y a amené pas à pas. Les derniers efforts » pour y parvenir, semblaient coûter à peine; » était-il si déraisonnable de les tenter? Mais au » retour de l'île d'Elbe, une pareille idée, une » pensée aussi folle, un résultat aussi impossible, » pouvaient-ils entrer dans la tête du moins sage » des hommes? Les souverains n'avaient donc » rien à craindre de mes armes.

» Redoutaient-ils que je les inondasse de principes anarchiques? Mais ils connaissent par » expérience mes doctrines sur ce point. Ils » m'ont vu tous occuper leur territoire; combien » n'ai-je pas été poussé à révolutionner leurs » pays, municipaliser leurs villes, soulever leurs » sujets. Bien qu'on m'ait salué, en leur nom, » de *moderne Attila*, de *Robespierre à cheval*, » tous savent mieux dans le fond de leur cœur.... » qu'ils y descendent! Si je l'avais été, je régne-

» rais encore peut-être; mais eux, bien sûrement et depuis long-temps, ils ne régneraient plus. Dans la grande cause dont je me voyais le chef et l'arbitre, deux systèmes se présentaient à suivre : de faire entendre raison aux rois par les peuples, ou de conduire à bon port les peuples par les rois; mais on sait s'il est facile d'arrêter les peuples quand une fois ils sont lancés : il était plus naturel de compter un peu sur la sagesse et l'intelligence des rois; j'ai dû supposer toujours assez d'esprit pour de si clairs intérêts; je me suis trompé : ils n'ont tenu compte de rien; et, dans leur aveugle passion, ils ont déchaîné contre moi ce que j'avais retenu contre eux. Ils verront!!!

» Enfin, les souverains se trouvaient-ils offusqués de voir un simple soldat parvenir à une couronne? Redoutaient-ils l'exemple? Mais les solennités, mais les circonstances qui ont accompagné mon élévation, mon empressement à m'associer à leurs mœurs, à m'identifier à leur existence, à m'allier à leur sang et à leur politique, fermaient assez la porte aux nouveaux concurrens. Bien plus, si l'on eût dû

» avoir le spectacle d'une légitimité interrompue, » je maintiens qu'il leur était bien plus avantageux que ce fût par moi, sorti des rangs, » que par un prince membre de leur famille; » car des milliers de siècles s'écouleront, avant » que les circonstances accumulées sur ma tête » aillent en puiser un autre dans la foule, pour » reproduire le même spectacle; tandis qu'il » n'est pas de souverains qui n'aient, à quelque » pas de lui, dans son palais, des cousins, des » neveux, des frères, quelques parens propres » à imiter facilement celui qui une fois les aurait » remplacés.

» D'une autre part, de quoi pouvaient s'effrayer les peuples? Que je vinsse les ravager, » leur imposer des chaînes? Mais je revenais le » Messie de la paix et de leurs droits : cette doctrine nouvelle faisait ma force; la violer c'était » me perdre. Cependant les Français même » m'ont redouté; ils ont eu l'insanité de discuter » quand il n'y avait qu'à combattre, de se diviser » quand il fallait à tout prix se réunir. Et ne » valait-il pas mieux encore courir les dangers » de m'avoir pour maître, que de s'exposer à

» subir le joug de l'étranger? N'était-il pas plus » aisé de se défaire d'un despote, d'un tyran, » que de secouer les chaînes de toutes les nations » réunies? Et puis d'où leur venait cette défiance » sur ma personne? Parce qu'ils m'avaient déjà » vu concentrer en moi tous les efforts, et les » diriger d'une main vigoureuse. Mais n'appren- » nent-ils pas aujourd'hui à leurs dépens com- » bien c'était nécessaire? Eh bien! le péril fut » toujours le même, la lutte terrible et la crise » imminente. Dans cet état de choses, la dicta- » ture n'était-elle pas nécessaire, indispensable? » Le salut de la patrie me commandait même de » la déclarer ouvertement au retour de Leipsick. » J'eus dû le faire encore au retour de l'île » d'Elbe. Je manquai de caractère, ou plutôt de » confiance dans les Français, parce que plu- » sieurs n'en avaient plus en moi, et c'était me » faire grande injure. Si les esprits étroits et » vulgaires ne voyaient dans tous mes efforts » que le soin de ma puissance, les esprits larges » n'auraient-ils pas dû démontrer que, dans les » circonstances où nous nous trouvions, ma » puissance et la patrie ne faisaient qu'un? Fal-

» lait-il donc de si grands malheurs sans remèdes,
» pour pouvoir me faire comprendre ? L'histoire
» me rendra plus de justice; elle me signalera,
» au contraire, comme l'homme des abnégations
» et du désintéressement. De quelles séductions
» ne fus-je pas l'objet à l'armée d'Italie? L'Angle-
» terre m'offrit d'être Roi de France lors du
» traité d'Amiens. Je repoussai la paix de Châ-
» tillon; je dédaignai toute stipulation person-
» nelle à Waterloo : pourquoi? C'est que rien
» de tout cela n'était la patrie, et je n'avais
» d'autre ambition que la sienne, celle de sa
» gloire, de son ascendant, de sa majesté. Et
» aussi voilà pourquoi, en dépit de tant de mal-
» heurs, je demeure si populaire parmi les Fran-
» çais. C'est une espèce d'instinct, d'arrière-
» justice de leur part.

« Qui sur la terre eut plus de trésors à sa
» disposition ? J'ai eu plusieurs centaines de
» millions dans mes caves; plusieurs autres cen-
» taines composaient mon domaine de l'extraor-
» dinaire : tout cela était mon bien. Que sont-ils
» devenus? Ils se sont fondus dans les besoins
» de la patrie. Qu'on me considère ici, je de-

» meure nu sur mon roc ! Ma fortune était toute » dans celle de la France ! Dans la situation » extraordinaire où le sort m'avait élevé, mes » trésors étaient les siens; je m'étais identifié » sans réserve avec ses destinées. Quel autre » calcul eût pu m'atteindre si haut? M'a-t-on » jamais vu m'occuper de moi ? Je ne me suis » jamais connu d'autres jouissances, d'autres » richesses que celles du public; c'est au point » que quand Joséphine, qui avait le goût des » arts, venait à bout, à la faveur de mon nom, » de s'emparer de quelques chefs-d'œuvre, bien » qu'ils fussent dans mon palais, sous mes » yeux, dans mon ménage, je m'en trouvais » comme blessé, je me croyais volé : *ils n'étaient* » *pas au Muséum.*

« Ah! sans doute le peuple français a beau- » coup fait pour moi ! plus qu'on ne fit jamais » pour un homme ! Mais aussi qui fit jamais » autant pour lui ?... qui jamais s'identifia de la » sorte avec lui ?...

« Mais revenons. Après tout encore, quelles » pouvaient être ses craintes? Les Chambres et » la constitution nouvelle n'étaient-elles pas

» désormais des garanties suffisantes? Ces actes » additionnels, contre lesquels on s'est tant » élevé, ne portaient-ils pas en eux-mêmes tous » les correctifs, les remèdes absolus? Comment » les eussé-je violés? je n'avais pas à moi seul » des millions de bras, je n'étais qu'un homme; » l'opinion m'élevait de nouveau, l'opinion pou- » vait m'abattre de même; et, à côté de ce » péril, qu'avais-je à gagner?

» Mais autour de nous, je reviens à celle-là » surtout, à l'Angleterre. Quelles pouvaient être » ses craintes, ses motifs, ses jalousies? On se » le demande en vain. Avec notre constitution » nouvelle, nos deux Chambres, n'avions-nous » pas désormais embrassé sa religion? N'était-ce » donc pas là un moyen sûr de nous entendre, » de faire désormais cause commune? Les ca- » prices, les passions des gouvernans une fois » enchaînés, les intérêts des peuples marchent » sans obstacles dans leur route naturelle. Qu'on » regarde les négociations des nations opposées; » ils continuent de s'entendre et de faire leurs » affaires, bien que leurs gouvernemens guer- » royent : les deux peuples en étaient arrivés là.

» Grâce à leurs parlemens respectifs, chacun fût
» devenu la garantie de l'autre; et saura-t-on
» jamais jusqu'à quel point pouvait se porter
» l'union des deux peuples, et celle de leurs
» intérêts; les combinaisons nouvelles qu'il était
» possible de mettre en œuvre? Ce qu'il y a de
» certain, c'est qu'avec l'établissement de nos
» Chambres et de notre constitution, les minis-
» tres d'Angleterre ont tenu dans leurs mains la
» gloire et la prospérité de leur patrie, les des-
» tinées et le bien-être du monde. Si j'eusse
» battu l'armée anglaise et gagné ma dernière
» bataille, j'eusse causé un grand et heureux
» étonnement; le lendemain je proposais la
» paix, et pour le coup c'eût été moi qui aurais
» prodigué les avantages à pleines mains. Au
» lieu de cela, peut-être les Anglais seront-ils
» réduits à pleurer un jour d'avoir vaincu à
» Waterloo!!!

» Je le répète, les peuples et les rois ont eu
» tort; j'avais retrempé les trônes; j'avais re-
» trempé la noblesse inoffensive; et les trônes
» et la noblesse peuvent se trouver de nouveau
» en péril. J'avais consacré, fixé les limites rai-

» sonnables des droits des peuples; et les réclamations vagues, absolues et immodérées peuvent renaître. »

» Mon retour et mon maintien sur le trône, » mon adoption franche cette fois de la part des » souverains, jugeaient définitivement la cause » des rois et des peuples : tous les deux l'avaient » gagnée. Aujourd'hui on la remet en question : » tous deux peuvent la perdre. On pouvait avoir » tout fini, on peut avoir tout à reprendre; on » a pu se garantir un calme long et assuré, » commencer à jouir; et au lieu de cela, il peut » suffire d'une étincelle pour ramener une con» flagration universelle! Pauvre et triste huma» nité!..... »

Pénétré comme je le suis des paroles et des opinions que j'ai recueillies de Napoléon sur son roc, et bien que parfaitement persuadé et convaincu de toute leur sincérité, je n'en éprouve pas moins une jouissance indicible, lorsqu'une contre-épreuve vient m'en démontrer l'exacte vérité; et je dois dire que je goûte ce bonheur toutes les fois que je rencontre les occasions de ces contre-épreuves.

On vient de lire le morceau remarquable ci-dessus, dans lequel Napoléon exprime ses idées, ses intentions, ses sentimens. Quels prix ces paroles, recueillies à Sainte-Hélène, n'acquièrent-elles pas en les voyant reproduites en Europe, à deux mille lieues, par un écrivain célèbre, qui lui-même, avec une nuance différente d'opinion, et dans un tout autre temps, les reçut de la même bouche! Quelle heureuse circonstance pour l'histoire! aussi je ne puis m'empêcher, du reste, de produire ici ce morceau de M. Benjamin Constant, soit à cause du mérite intrinsèque des paroles, soit à cause du poids qu'elles acquièrent du publiciste distingué qui nous les donne, enfin soit aussi par tout le plaisir que j'éprouve à les voir coïncider si bien avec ce que j'ai recueilli moi-même sur un autre hémisphère. Ce sont les mêmes intentions, le même fonds de pensée, les mêmes sentimens.

« Je me rendis aux Tuileries peu de jours après le 20 mars, dit M. Benjamin Constant, je trouvai Bonaparte seul. Il commença le premier la conversation : elle fut longue; je n'en

donnerai qu'une analyse; car je ne me propose pas de mettre en scène un homme malheureux. Je n'amuserai point mes lecteurs aux dépens de la puissance déchue; je ne livrerai point à la curiosité malveillante celui que j'ai servi par un motif quelconque, et je ne transcrirai de ses discours que ce qui sera indispensable; mais, dans ce que j'en transcrirai, je rapporterai ses propres paroles.

« Il n'essaya de me tromper ni sur ses vues, ni sur l'état des choses. Il ne se présenta point comme corrigé par les leçons de l'adversité; il ne voulut point se donner le mérite de revenir à la liberté par inclination; il examina froidement dans son intérêt, avec une impartialité trop voisine de l'indifférence, ce qui était possible et ce qui était préférable.

» La nation, me dit-il, s'est reposée douze
» ans de toute agitation politique; et depuis
» une année elle se repose de la guerre : ce
» double repos lui a rendu un besoin d'activité.
» Elle veut, ou croit vouloir une tribune et
» des assemblées : elle ne les a pas toujours
» voulues. Elle s'est jetée à mes pieds quand

» je suis arrivé au gouvernement ; vous devez » vous en souvenir, vous qui essayâtes de l'op- » position. Où était votre appui, votre force? » Nulle part. J'ai pris moins d'autorité que l'on » ne m'invitait à en prendre..... Aujourd'hui » tout est changé. Un gouvernement faible, con- » traire aux intérêts nationaux, a donné à ces » intérêts l'habitude d'être en défense et de » chicaner l'autorité. Le goût des constitutions, » des débats, des harangues, paraît revenir..... » Cependant ce n'est que la minorité qui le » veut, ne vous y trompez pas. Le peuple, ou » si vous l'aimez mieux, la multitude, ne veut » que moi; ne l'avez vous pas vue cette multi- » tude se pressant sur mes pas, se précipitant » du haut des montagnes, m'appelant, me cher- » chant, me saluant *. A ma rentrée de Cannes » ici, je n'ai pas conquis, j'ai administré.... Je

* *Note de M. Benjamin Constant.* Bonaparte mettait un grand prix à prouver que son retour n'avait pas été un mouvement militaire. Je suis fâché de n'avoir pas avec moi six pages qu'il avait écrites ou dictées à ce sujet, et qu'il avait soigneusement corrigées. Il me les remit lors de la communication que je rapporte ici. Il

» ne suis pas seulement, comme on l'a dit, l'Empereur des soldats; je suis celui des paysans, des plébéiens, de la France.... Aussi, malgré tout le passé, vous voyez le peuple revenir à moi : il y a sympathie entre nous. Ce n'est pas comme avec les priviligiés; la noblesse m'a servi, elle s'est lancée en foule dans mes antichambres; il n'y a pas de places qu'elle n'ait acceptées, demandées, sollicitées. J'ai eu des *Montmorenci*, des *Noailles*, des *Rohans*, des *Beauveau*, des *Mortemart*. Mais il n'y a jamais eu analogie. Le cheval faisait des courbettes, il était bien dressé; mais je le sentais frémir. Avec le peuple, c'est autre chose : la fibre populaire répond à la mienne; je suis sorti

désirait que je répondisse à lord Castelreagh, qui avait, dans une harangue au parlement, attribué tout son succès à l'armée.

Ne voulant rien écrire avant que d'être sûr que ce n'était pas un despote que je rendais à la France, je me refusai à ce travail; et, en 1815, je confiai l'esquisse que Napoléon m'avait remise à un de mes amis qui partit pour l'Angleterre, d'où j'ai négligé jusqu'à présent de la faire revenir. Il y avait beaucoup de chaleur, des expressions bizarres, mais fortes; une grande rapidité de pensée, et quelques traits d'une véritable éloquence.

» des rangs du peuple, ma voix agit sur lui.
» Voyez ces conscrits, ces fils de paysans; je ne
» les flattais pas, je les traitais durement : ils ne
» m'entouraient pas moins, ils n'en criaient pas
» moins *vive l'Empereur!* C'est qu'entre eux et
» moi il y a même nature; ils me regardent
» comme leur soutien, leur sauveur contre les
» nobles..... Je n'ai qu'à faire un signe, ou
» plutôt détourner les yeux, les nobles seront
» massacrés dans toutes les provinces. Ils ont
» si bien manœuvré depuis six mois!..... Mais
» je ne veux pas être le roi d'une *jacquerie.* S'il
» y a des moyens de gouverner par une cons-
» titution, à la bonne heure.... J'ai voulu l'em-
» pire du monde; et, pour me l'assurer, un
» pouvoir sans bornes m'était nécessaire. Pour
» gouverner la France seule, il se peut qu'une
» constitution vaille mieux.... J'ai voulu l'empire
» du monde, et qui ne l'aurait pas voulu à ma
» place? Le monde m'invitait à le régir : souve-
» rains et sujets se précipitaient à l'envi sous
» mon sceptre. J'ai rarement trouvé de la résis-
» tance en France; mais j'en ai pourtant ren-
» contré davantage dans quelques Français

» obscurs et désarmés, que dans tous ces rois,
» si fiers aujourd'hui de n'avoir plus un homme
» populaire pour égal... Voyez donc ce qui vous
» semble possible. Apportez-moi vos idées. Des
» élections libres? des discussions publiques?
» des ministres responsables? la liberté? Je veux
» tout cela.... La liberté de la presse surtout,
» l'étouffer est absurde; je suis convaincu sur
» cet article... Je suis l'homme du peuple; si
» le peuple veut réellement la liberté, je la lui
» dois; j'ai reconnu sa souveraineté, il faut que
» je prête l'oreille à ses volontés, même à ses
» caprices. Je n'ai jamais voulu l'opprimer pour
» mon plaisir; j'avais de grands desseins; le sort
» en a décidé, je ne suis plus un conquérant,
» je ne puis plus l'être. Je sais ce qui est possi-
» ble et ce qui ne l'est pas; je n'ai plus qu'une
» mission : relever la France et lui donner un
» gouvernement qui lui convienne... Je ne hais
» point la liberté; je l'ai écartée lorsqu'elle
» obstruait ma route; mais je la comprends,
» j'ai été nourri dans ses pensées.... Aussi bien,
» l'ouvrage de quinze années est détruit; il ne
» peut se recommencer. Il faudrait vingt ans et

» deux millions d'hommes à sacrifier.... D'ail-
» leurs, je désire la paix, et je ne l'obtiendrai
» qu'à force de victoires. Je ne veux pas vous
» donner de fausses espérances ; je laisse dire
» qu'il y a des négociations, il n'y en a point.
» Je prévois une lutte difficile, une longue
» guerre. Pour la soutenir il faut que la nation
» m'appuie ; mais en récompense elle exigera de
» la liberté : elle en aura.... La situation est
» neuve. Je ne demande pas mieux que d'être
» éclairé. Je vieillis ; l'on n'est plus à quarante-
» cinq ans ce qu'on était à trente. Le repos
» d'un Roi constitutionnel peut me convenir. Il
» conviendra plus sûrement encore à mon fils. »

(*Minerve française*, 94ᵉ *liv.*, *tome* VIII, 11ᵉ *lettre sur les cent jours*, *par* M. B. Constant.)

Mercredi 13.

L'Empereur a fait dire au Grand-Maréchal d'écrire à l'Amiral pour savoir si une lettre que lui, Napoléon, écrirait au Prince Régent, lui serait envoyée.

Vers quatre heures, le sous-gouverneur Skelton et sa femme ont fait demander à pré-

senter leurs hommages à l'Empereur. Il les a reçus, les a menés promener dans le jardin et les a fait ensuite monter en calèche avec lui. Le temps avait été fort brumeux toute la journée; dans une éclaircie, nous avons vu tout à coup une corvette ou frégate fort près entrant à pleines voiles.

Jeudi 14. — Vendredi 15.

Injure à l'Empereur et au prince de Galles. — Exécution de Ney. — Évasion de Lavalette.

Nous avons reçu la réponse de l'Amiral; après avoir commencé, selon son protocole ordinaire, par dire qu'il ne connaissait personne du nom d'Empereur à Sainte-Hélène, il marquait qu'il enverrait la lettre mentionnée au Prince Régent, sans doute; mais qu'il s'en tiendrait à la lettre de ses instructions, qui portaient de ne laisser partir aucun papier pour l'Angleterre, qu'il n'eût été ouvert et lu par lui.

Cette lettre, il faut l'avouer, nous jeta dans une grande surprise : la partie des instructions citées par l'Amiral avait deux objets, tous deux

étrangers à l'interprétation que lui donnait cet officier.

Le premier était, au cas que nous fissions des plaintes, pour que les autorités locales pussent y joindre leurs observations, et que le gouvernement, en Angleterre, pût nous rendre justice plus promptement, sans être obligé de renvoyer dans l'île pour demander des renseignemens ultérieurs; cette précaution était donc tout à fait dans nos intérêts. Le second objet de cette mesure était pour que notre correspondance ne pût être nuisible aux intérêts du gouvernement ou de la politique d'Angleterre. Mais nous écrivions au souverain, au chef, à l'homme même de ces intérêts et de ce gouvernement; et si quelqu'un conspirait ici, ce n'était pas nous qui lui écrivions; mais bien celui qui interceptait notre lettre, ou prétendait en violer le secret. Qu'on établît auprès de nous des geoliers avec tout leur attirail, sans le trouver juste, cela nous paraissait possible. Mais que ces geoliers fissent réagir leur fonction jusque sur leur souverain même, c'est ce qui nous semblait n'avoir pas de nom;

c'était entacher celui-ci tout à fait de l'idée de Roi fainéant, ou de Sultan renfermé dans le fond du sérail; c'était une véritable monstruosité dans nos mœurs européennes!

Depuis long-temps, nous avions peu ou point de rapport avec l'Amiral. Quelqu'un pensa que la mauvaise humeur peut-être avait dicté sa réponse; un autre voulut qu'il craignît que la lettre ne renfermât des plaintes contre lui. Mais l'Amiral connaissait trop bien l'Empereur pour ne pas savoir qu'il ne s'adresserait jamais à d'autre tribunal qu'à celui des nations. Moi qui savais quel eût été le sujet de la lettre, j'en ressentais une plus vive indignation : l'unique intention de l'Empereur avait été d'employer cette voie, la seule qui semblait convenable à sa dignité, pour écrire à sa femme, et se procurer des nouvelles de son fils. Toutefois le Grand-Maréchal répondit à l'Amiral, qu'il outrepassait ou interprêtait mal ses instructions; qu'on ne pouvait regarder sa détermination que comme une monstrueuse vexation de plus; que la condition imposée était trop au-dessous de la dignité de l'Empereur, aussi bien que de

celle du prince de Galles, pour qu'il conservât la pensée d'écrire.

La frégate qui venait d'arriver était la Spey, portant les journaux de l'Europe jusqu'au trente et un décembre : ils contenaient l'exécution de l'infortuné maréchal Ney et l'évasion de Lavalette.

« Ney, disait l'Empereur, aussi mal attaqué » que mal défendu, avait été condamné par la » chambre des Pairs, en dépit d'une capitula- » tion sacrée. On l'avait laissé exécuter, c'était » une faute de plus; on en avait fait dès cet » instant un martyr. Qu'on n'eût point par- » donné Labédoyère, parce qu'on n'eût vu » dans la clémence qu'une prédilection en fa- » veur de la vieille aristocratie, cela se conce- » vait ; mais le pardon de Ney n'eût été qu'une » preuve de la force du gouvernement et de la » modération du prince. On dira peut-être qu'il » fallait un exemple; mais le maréchal le deve- » nait bien plus sûrement par un pardon, après » avoir été avili par un jugement; c'était pour » lui une véritable mort morale qui lui ôtait » toute influence; et cependant le coup de

» l'autorité était porté, le souverain satisfait et » l'exemple accompli.

» Le refus de clémence vis-à-vis *Lavalette* et » son évasion, étaient de nouveaux griefs tout » aussi impopulaires, disait l'Empereur. Mais » les salons de Paris, faisait-il observer, mon- » traient les mêmes passions que les clubs, la » noblesse recommençait les jacobins. L'Europe » du reste demeurait dans une complète anar- » chie; on y suivait hautement le code de l'im- » moralité politique; tout ce qui tombait sous » la main des souverains, devenait bon pour cha- » cun d'eux. Au moins, de mon temps, étais- » je le point de mire de toutes les récrimina- » tions de ce genre. Les souverains alors ne » parlaient que principes et vertus; mais au- » jourd'hui, continuait-il, qu'ils étaient victo- » rieux et sans frein, ils pratiquaient sans pu- » deur tous les torts qu'ils reprochaient alors » eux-mêmes. Quelles ressources et quel espoir » laissaient-ils donc aux peuples et à la morale? » Nos Françaises du moins, observait-il, illus- » traient leurs sentimens : Mme *Labédoyère* avait » failli expirer de douleur; ces journaux nous

» apprennent que Mme *Ney* avait donné le spec-
» tacle du dévouement le plus courageux et le
» plus acharné. Mme *Lavalette* allait devenir l'hé-
» roïne de l'Europe, etc., etc.

Samedi 16.

Commission pour le Prince Régent.

L'Empereur avait quitté l'Encyclopédie britannique pour prendre ses leçons d'anglais dans les *Annual Registers*. Il y a lu l'aventure d'un M. Spencer-Smith, arrêté à Venise, condamné à se rendre à Valenciennes, et qui s'échappa dans sa route. « Ce doit être une chose très-
» simple, disait l'Empereur, dont le narrateur
» aura fait une grande histoire. Cette affaire
» m'est tout à fait inconnue, a-t-il ajouté, c'é-
» tait un détail de police d'une importance trop
» inférieure, pour qu'il eût pu remonter jus-
» qu'à moi. »

Vers les quatre heures, on a présenté à l'Empereur le capitaine de la Spey qui arrivait d'Europe, et le capitaine du Ceylan qui partait pour l'Angleterre. L'Empereur était assez triste, il n'était pas bien; l'audience du premier a été

fort courte; celle du second eût été de même, s'il n'eût réveillé l'Empereur en demandant si nous avions des lettres à envoyer en Europe. L'Empereur alors m'a dit de lui demander s'il verrait le Prince Régent; sur son affirmation, j'ai été chargé de lui traduire que l'Empereur avait voulu écrire au Prince Régent; mais que sur l'observation inouie de l'Amiral, qu'il ouvrirait cette lettre, il s'en était abstenu comme d'une chose contraire à sa dignité et à celle du Prince Régent même. Qu'il avait bien entendu vanter les lois d'Angleterre, mais qu'il n'en apercevait le bénéfice nulle part; qu'il ne lui restait plus qu'à attendre, qu'à désirer un bourreau; que l'agonie qu'on lui faisait éprouver était inhumaine, barbare; qu'il eût été plus franc, plus énergique de lui donner la mort. L'Empereur m'a fait répéter au capitaine qu'il voulût bien se charger de ces mots, et l'a congédié; celui-ci était très-rouge et fort embarrassé.

Dimanche 17.

Esprit de l'île de France.

Un colonel anglais arrivé du Cap et venant de l'île de France, s'est présenté dans la matinée chez moi pour tâcher de pouvoir faire sa cour à l'Empereur. L'Amiral n'avait accordé à son vaisseau que deux ou trois heures de mouillage, et ayant obtenu que l'Empereur voulût bien le recevoir à quatre heures, il m'assura qu'il préférerait manquer son vaisseau, plutôt que de perdre une telle occasion. L'Empereur n'était pas très-bien, il avait passé plusieurs heures dans son bain; à quatre heures il reçut le colonel.

L'Empereur lui fit beaucoup de questions sur l'île de France, cédée depuis peu aux Anglais : il paraît que sa prospérité et son commerce souffrent du changement de domination.

Au départ du colonel, resté seul avec l'Empereur dans le jardin, je lui ai raconté que sa personne semblait être demeurée bien chère aux habitans de l'île de France; que le colonel m'avait dit que le nom de Napoléon n'y était

prononcé qu'avec attendrissement. Lorsqu'on y apprit sa sortie de France et sa venue à Plymouth, c'était précisément un grand jour de fête dans la colonie; le spectacle devait être tout à fait remarquable; la nouvelle étant parvenue dans le jour, le soir il ne parut pas un seul colon au théâtre, soit blanc ou de couleur: il n'y eut que des Anglais, qui en demeurèrent embarrassés et fort irrités. L'Empereur m'écoutait. « C'est tout simple, m'a-t-il dit, après » quelques momens de silence : cela prouve que » les habitans de l'île de France sont demeurés » Français; je suis la patrie, ils l'aiment; on l'a » blessée en moi, ils s'en affligent. » J'ajoutai que le changement de domination gênant leurs expressions, ils n'osaient pas porter publiquement sa santé; mais qu'on n'y manquait pourtant jamais, disait le colonel; on buvait à *lui;* ce mot lui était consacré. Ces détails le touchaient. « Pauvres Français! a-t-il dit avec » expression. Pauvre peuple! Pauvre nation! Je » méritais tout cela, je t'aimais! Mais toi, tu ne » méritais pas, assurément, tous les maux qui » pèsent sur toi! Ah! que tu méritais bien

» qu'on se dévouât pour toi! Mais il faut en » convenir, que d'infamie, de lâcheté et de dé» gradation j'ai eues autour de moi! » Et me fixant il ajouta : « Et je ne parle pas ici de vos » amis du faubourg Saint-Germain ; car pour » eux, c'est encore une autre question. »

Il nous parvenait souvent des traits et des mots qui, pareils à ceux de l'île de France, étaient propres à remuer la fibre du cœur : l'île de l'Ascension, dans notre voisinage, avait toujours été déserte et abandonnée ; depuis que nous sommes ici, les Anglais ont cru devoir y faire un établissement. Le capitaine qui en a été prendre possession nous dit, à son retour, qu'il avait été fort étonné, en débarquant, de trouver sur le rivage : *Vive à jamais le grand Napoléon.*

Dans les derniers journaux qui venaient de nous arriver, parmi plusieurs traits ou jeux de mots bienveillans, il se trouvait, en plusieurs langues, que *Paris* ne serait heureux que quand on lui aurait rendu son *Hélène :* c'était quelques gouttes de miel dans notre coupe d'absinthe.

Lundi 18. — Mardi 19.

Ses intentions sur Rome. — Horrible nourriture. — Britannicus.

L'Empereur est monté à cheval sur les huit heures; il y avait bien long-temps qu'il s'en était abstenu; le défaut d'espace à parcourir en est la cause. Sa santé en souffre visiblement, et l'on doit s'étonner que le manque d'exercice ne soit pas plus nuisible encore à celui qui en prenait journellement de si violens. Au retour, l'Empereur a déjeûné dehors; il nous a tous retenus. Après le déjeûner, la conversation est tombée sur *Herculanum* et *Pompeia*, le phénomène et l'époque de leur destruction, le temps et les hasards de leur découverte moderne, les monumens et les curiosités qu'ils nous ont fournis depuis. L'Empereur disait que si Rome fût restée sous sa domination, elle fût sortie de ses ruines; il se proposait de la nettoyer de tous ses décombres, de restaurer tout ce qui eût été possible, etc. Il ne doutait pas que le même esprit s'étendant dans le voisinage, il eût

pu en être en quelque sorte de même d'Herculanum et de Pompeïa.

Le déjeûner fini, l'Empereur a envoyé mon fils chercher le volume de Crevier qui renferme les catastrophes d'Herculanum et de Pompeïa, et nous les a lues, ainsi que la mort et le caractère de Pline. Il s'est retiré vers midi pour prendre du repos.

Sur les six heures, nous avons fait, en calèche, notre course d'habitude; l'Empereur avait fait monter avec lui M. et Mme Skelton, qui étaient venus lui faire visite.

Au retour, l'Empereur, chassé du jardin par l'humidité, a été voir le général Gourgaud, qui se rétablit rapidement. Après le dîner, en quittant la table et rentrant dans le salon, nous n'avons pu nous empêcher de revenir sur le repas que nous venions de faire; rien à la lettre n'avait été mangeable : le pain mauvais, le vin impotable, la viande dégoûtante et malsaine; on est obligé d'en renvoyer souvent; on tient, malgré les représentations, à nous la fournir tuée, parce que c'est le moyen de nous faire passer les animaux morts. L'Empereur, choqué

de ce tableau, n'a pu s'empêcher de dire avec chaleur : « Sans doute il est bien des individus » dans une condition physique pire encore; » mais cela ne nous ôte pas le droit de juger » la nôtre, ni les traitemens infâmes dont on » nous entoure! Les mauvais procédés du gou- » vernement anglais ne se sont point bornés à » nous envoyer ici, ils se sont étendus jusqu'au » choix des individus auxquels on a remis nos » personnes et nos besoins! Pour moi, je souf- » frirais moins si j'étais sûr qu'un jour quel- » qu'un le divulgât à l'univers, de manière à » entacher d'infamie ceux qui en sont coupa- » bles! Mais parlons d'autre chose, a-t-il dit; » quel jour est aujourd'hui? — Quelqu'un a dit, » le dix-neuf mars. — Quoi, s'est-il écrié, la » veille du vingt mars! Et après quelques se- » condes : Mais parlons encore d'autre chose. » Il a envoyé chercher un volume de Racine; il a d'abord commencé la comédie des Plaideurs; mais après une ou deux scènes, il nous a lu Britannicus. La lecture finie et le juste tribut d'admiration payé, il a dit qu'on reprochait ici à Racine un dénouement trop prompt; qu'on

ne pressentait pas d'assez loin l'empoisonnement de Britannicus. Il a fort loué la vérité du caractère de Narcisse, observant que c'était toujours en blessant l'amour propre des princes qu'on influait le plus sur les déterminations.

Mercredi 20.

Vingt Mars. — Couches de l'Impératrice.

Après le dîner, un de nous a fait observer qu'à pareil jour, à pareil moment, il y avait un an (vingt mars), l'Empereur était moins isolé, moins tranquille. « Je me mettais à table aux » Tuileries, a dit Napoléon. J'y étais parvenu » avec difficulté, je venais de courir au moins » les dangers d'une bataille. » En effet, il avait été saisi en arrivant, par plusieurs milliers d'officiers et de citoyens; on se l'était arraché; il n'était pas monté au château, on l'y avait porté, et bien plus dans le tumulte de quelqu'un qu'on va déchirer, que dans l'ordre et le respect de celui qu'on veut honorer. Mais c'était le sentiment et l'intention qu'il fallait juger ici, c'était de l'enthousiasme et de l'amour jusqu'à la rage et au délire.

L'Empereur a ajouté qu'il était à croire que plus d'une personne en parlerait ce soir en Europe, et qu'en dépit de toute surveillance, il se viderait bien des bouteilles en son intention.

La conversation est ensuite tombée sur le Roi de Rome; ce jour était l'anniversaire de sa naissance; l'Empereur comptait qu'il avait cinq ans. Il est passé de là aux couches de l'Impératrice, et semblait se complaire à se vanter d'avoir été, dans cette circonstance, disait-il, aussi bon mari que qui que ce fût au monde : il aida constamment toute la nuit l'Impératrice à marcher; nous en savions quelque chose, nous qui étions de la maison; nous avions été convoqués tous au château dès dix heures du soir; nous y passâmes la nuit entière; les cris arrivaient parfois jusqu'à nous. Vers le matin, l'accoucheur ayant dit à l'Empereur que les douleurs avaient cessé et que cela pourrait être long encore, l'Empereur alla se mettre au bain, et l'on nous congédia, en nous prévenant de ne pas nous écarter de chez nous. Il n'y avait pas long-temps que l'Empereur était dans le bain, que les douleurs reprirent, et que l'accoucheur vint, la

tête perdue, lui dire qu'il était le plus malheureux des hommes, que sur mille couches qui arrivaient dans Paris, il ne s'en présentait pas de plus difficile. L'Empereur se rhabillant à la hâte, le rassurait en lui disant qu'un homme qui savait son métier, serait impardonnable de perdre la tête; qu'il n'y avait rien ici qui dût le troubler; qu'il n'avait qu'à se figurer qu'il accouchait une bourgeoise de la rue Saint-Denis; que la nature n'avait pas deux lois; qu'il était bien sûr qu'il ferait pour le mieux, et qu'il n'aurait à craindre surtout aucun reproche. On lui représenta qu'il y avait un grand danger pour la mère ou pour l'enfant. « Avec la mère, ré» pondit-il sans hésiter, j'aurai un autre enfant. » Conduisez-vous ici comme si vous attendiez » le fils d'un savetier. »

Arrivé auprès de l'Impératrice, il put s'assurer qu'elle était réellement en danger; l'enfant se présentait mal, et tout portait à croire qu'il serait étouffé.

L'Empereur demanda à Dubois pourquoi il ne l'accouchait pas. Celui-ci s'en défendit, ne le voulant, disait-il, qu'en présence de Corvisart,

qui n'était pas encore arrivé. « Mais que vous » dira-t-il? disait l'Empereur. Si c'est un témoin » ou une justification que vous vous réservez, » me voilà, moi. » Dubois alors, mettant bas son habit, se mit au travail. A l'aspect des fers, l'Impératrice poussa des cris douloureux, s'écriant qu'on voulait la tuer. Elle était fortement tenue par l'Empereur, Mme de Montesquiou, Corvisart, qui venait d'entrer, etc. * Mme de Montesquiou saisit adroitement l'occasion de la rassurer, en lui disant qu'elle s'était trouvée elle-même plus d'une fois dans cette situation.

Cependant l'Impératrice se persuadait tou-

---

* Cette scène se passait en présence de vingt-deux personnes :

L'Empereur,

Dubois, Corvisart, Bourdier et Ivan;

Mmes : de Montebello, de Luçay et de Montesquiou.

Les six premières dames : Ballant, Deschamps, Durant, Hureau, Nabusson et Gérard;

Cinq femmes de chambres : Mesdemoiselles Honoré, Edouard, Barbier, Aubert et Geoffroy;

La garde Madame Blaise, et deux filles de garde-robe.

(*Souvenirs de Madame Durand, veuve du général. Tome* 1, *page* 98.)

jours qu'on en usait différemment avec elle qu'avec toute autre, et répétait souvent : « Parce que je suis Impératrice, me sacrifiera- » t-on ! » Elle est convenue depuis, avec l'Empereur, que cela avait été réellement sa crainte. Enfin, on la délivra. Le péril avait été si grand, que toute l'étiquette, dit l'Empereur, qui avait été recherchée et arrêtée à ce sujet, fut mise de côté, et l'enfant posé à l'écart sur le plancher, pendant qu'on ne s'occupait uniquement que de la mère ; il y demeura plusieurs instans, et on le croyait mort ; ce fut Corvisart qui le releva, le frotta et lui fit pousser un cri, etc. *

* On lit dans l'intéressant Ouvrage de M. le Baron Fleury de Chaboulon, sur le retour de l'île d'Elbe : « Lorsque le jeune Napoléon vint au monde, on le crut » mort; il était sans chaleur, sans mouvemens, sans » respiration; on faisait des efforts multipliés pour le » rappeler à la vie, lorsque partirent successivement » les cent coups de canon destinés à célébrer sa nais- » sance ; la commotion et l'ébranlement qu'ils occasion- » nèrent, agirent si fortement sur les organes du royal » enfant, qu'il reprit les sens. »

Jeudi 21. — Vendredi 22.

Conjuration de Catilina. — Les Gracques. — Les historiens. — Sommeil durant la bataille — César, ses Commentaires. — Des divers systèmes militaires.

L'Empereur est monté à cheval de fort bonne heure ; nous avons fait le tour des limites dans plusieurs directions. C'est durant cette promenade que l'Empereur prend à présent sa leçon d'anglais : je marche à côté de lui : il fait des phrases anglaises que je traduis mot à mot, à mesure qu'il les prononce ; ce qui lui fait voir qu'il est entendu ou le met à même de se corriger. Quand il a fini la phrase, je la lui répète en anglais, de manière qu'il l'entende bien à son tour, ce qui sert à lui former l'oreille.

Aujourd'hui l'Empereur lisait, dans l'histoire romaine, *la conjuration de Catilina ;* il ne pouvait la comprendre telle qu'elle est tracée : » Quelque scélérat que fût Catilina, observait-» il, il devait avoir un objet : ce ne pouvait être » celui de gouverner dans Rome, puisqu'on lui » reprochait d'avoir voulu y mettre le feu aux » quatre coins. » L'Empereur pensait que c'était

plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius et de Sylla, qui, ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations banales dont on les accable en pareil cas. Quelqu'un alors fit observer à l'Empereur que c'est ce qui lui serait infailliblement arrivé à lui-même, s'il eût succombé en vendémiaire, en fructidor ou en brumaire, avant d'avoir éclairé d'un si grand lustre un horizon purgé de nuages.

Les Gracques lui inspiraient bien d'autres doutes, bien d'autres soupçons, lesquels, disait-il, devenaient presque des certitudes quand on s'était trouvé dans les affaires de nos jours. » L'histoire, observait-il, présente en résultat » les Gracques comme des séditieux, des révo» lutionnaires, des scélérats; et dans les détails » elle laisse échapper qu'ils avaient des vertus, » qu'ils étaient doux, désintéressés, de bonnes » mœurs; et puis ils étaient les fils de l'illustre » Cornélie; ce qui, pour les grands cœurs, doit » être tout d'abord une forte présomption en » leur faveur. D'où pouvait donc venir un tel » contraste? Le voici, disait l'Empereur : c'est

» que les Gracques s'étaient généreusement dé-» voués pour les droits du peuple opprimé, » contre un sénat oppresseur, et que leur grand » talent, leur beau caractère, mirent en péril » une aristocratie féroce qui triompha, les égor-» gea et les flétrit. Les historiens du parti les ont » transmis avec cet esprit; sous les Empereurs » il a fallu continuer; le seul mot des droits du » peuple, sous un maître despotique, était un » blasphème, un vrai crime; plus tard il en a » été de même sous la féodalité, fourmillière » de petits despotes. Voilà la fatalité sans doute » de la mémoire des Gracques : leurs vertus » n'ont donc jamais cessé, dans la suite des » siècles, d'être des crimes; mais aujourd'hui » qu'avec nos lumières nous nous sommes avisés » de raisonner, les Gracques peuvent et doivent » trouver grâce à nos yeux.

» Dans cette lutte terrible de l'aristocratie et » de la démocratie qui vient de se renouveler » de nos jours; dans cette exaspération du vieux » terrain contre l'industrie nouvelle qui fer-» mente dans toute l'Europe, nul doute que » si l'aristocratie triomphait par la force, elle

» ne montrât partout beaucoup de Gracques, » et ne les traitât à l'avenant tout aussi béni- » gnement que l'ont fait leurs devanciers. »

L'Empereur ajoutait qu'il était aisé de voir du reste qu'il y avait lacune chez les auteurs anciens dans cette époque de l'histoire; que tout ce que nous en présentaient les modernes n'était évidemment formé que de *grapillage*. Puis il revenait sur les reproches déjà faits au bon Rollin et à son élève Crevier : ils étaient tous deux sans talent, sans intention, sans couleur. Il fallait convenir que les Anciens nous étaient bien supérieurs sur ce point; et cela parce que chez eux les hommes d'État étaient hommes de lettres; et les hommes de lettres hommes d'État; ils accumulaient les professions, tandis que nous les séparons d'une manière absolue. Cette division fameuse du travail, qui chez nous amène la perfection des ouvrages mécaniques, lui est tout à fait funeste dans les productions mentales : tout ouvrage d'esprit est d'autant plus supérieur, que celui qui le produit est plus universel. Nous devons à l'Empereur d'avoir cherché à établir ce principe, en employant sou-

vent les mêmes hommes à plusieurs objets tout à fait étrangers entre eux; c'était son système. Un jour il nomma, de propre mouvement, un de ses Chambellans pour aller en Illyrie liquider la dette autrichienne : c'était un objet considérable et fort compliqué ; le Chambellan, jusque-là étranger à toute affaire, en frémit, et le ministre, privé de cette nomination, et conséquemment mécontent, se hasarda de représenter à l'Empereur que sa nomination étant tombée sur quelqu'un d'entièrement neuf, il était à craindre qu'il ne sût pas s'en tirer. « J'ai la main » heureuse, Monsieur, fut sa réponse; ceux sur » qui je la pose sont propres à tout. »

L'Empereur continuant sa critique, condamnait aussi beaucoup ce qu'il appelait des niaiseries historiques, ridiculement exaltées par les traducteurs et les commentateurs. Elles prouvaient dans l'origine, disait-il, des historiens qui jugeaient mal des hommes et de leur situation. « C'était à tort, par exemple, observait-il, » qu'ils vantaient si haut la *continence de Scipion*, » et s'extasiaient sur le calme d'Alexandre, de » César et d'autres, pour avoir dormi la veille

» d'une bataille. Il n'y a qu'un moine, disait-il, » privé de femme, dont le visage s'enlumine à » leur seul nom et qui hennit à leur approche » derrière ses barreaux, qui puisse faire un » grand mérite à Scipion ne n'avoir pas violé » celle que le hasard mettait en son pouvoir, » quand il en avait tant d'autres à sa libre dispo- » sition : autant vallait qu'un affamé lui tînt » aussi grand compte d'être passé tranquillement » à côté d'une table bien servie sans s'être rué » dessus. Quant à avoir dormi au moment d'une » bataille, il n'est point, assurait-il, de nos sol- » dats, de nos généraux qui n'aient répété vingt » fois cette merveille; et tout leur héroïsme » n'était guère que dans la fatigue de la veille. »

A cela le Grand-Maréchal a ajouté qu'il pouvait dire avoir vu, lui Napoléon, dormir, non seulement la veille de la bataille, mais durant la bataille même. « Il le fallait bien, disait » l'Empereur : quand je donnais des batailles » qui duraient trois jours, la nature devait » aussi avoir ses droits; je profitais du plus petit » instant, je dormais où et quand je pouvais. » L'Empereur avait dormi sur le champ de ba-

taille de Wagram et de Bautzen, durant le combat même, et fort en dedans de la portée des boulets. Il disait sur cela qu'indépendamment de l'obligation d'obéir à la nature, ces sommeils offraient au chef d'une très-grande armée, le précieux avantage d'attendre, avec calme, les rapports et la concordance de toutes ses divisions, au lieu de se laisser emporter peut-être par le seul objet dont il serait le témoin.

L'Empereur disait encore qu'il trouvait dans Rollin, dans César même, des circonstances de la guerre des Gaules qu'il ne pouvait entendre. Il ne comprenait rien à l'invasion des Helvétiens, au chemin qu'ils prenaient, au but qu'on leur donnait, au temps qu'ils étaient à passer la Saône, à la diligence de César, qui avait le temps d'aller en Italie chercher des légions aussi loin qu'Aquilée, et qui retrouvait les envahisseurs encore à leur passage de la Saône, etc... Qu'il n'était pas plus facile de comprendre la manière d'établir des quartiers d'hiver qui s'étendaient de Trèves à Vannes. Et comme nous nous récriions aussi sur les tra-

vaux immenses que les généraux obtenaient de leurs soldats ; les fossés, les murailles, les grosses tours, les galeries, etc..., l'Empereur observait qu'alors tous les efforts s'employaient en confection et sur les lieux mêmes ; au lieu que de nos jours, ils consistaient dans le transport. Il croyait d'ailleurs que leurs soldats travaillaient en effet plus que les nôtres. Il a le projet de dicter quelque chose là-dessus.

« Au surplus, continuait-il, l'histoire an-
» cienne est longue, et le système de guerre
» a changé souvent. De nos jours, il n'est déjà
» plus celui du temps de Turenne et de Vau-
» ban. Aujourd'hui, les travaux de campagne
» devenaient inutiles ; le système même de nos
» places était désormais problématique ou
» sans effet ; l'énorme quantité de bombes et
» d'obus changeait tout. Ce n'était plus contre
» l'horizontale qu'on avait à se défendre ; mais
» contre la courbe et la développée. Aucune
» des places anciennes n'était désormais à l'a-
» bri : elles cessaient d'être tenables ; aucun
» pays n'était assez riche pour les entretenir.
» Le revenu de la France ne pouvait suffire à

» ses lignes de la Flandre; car les fortifications » extérieures n'étaient guère aujourd'hui que le » quart ou le cinquième de la dépense néces- » saire; les casemates, les magasins, les éta- » blissemens à l'abri de la bombe, voilà désor- » mais ce qui était indispensable, et ce à quoi » on ne pourrait suffire. » L'Empereur se plaignait surtout de la faiblesse de la maçonnerie actuelle; le génie avait un vice radical sur cet objet, il lui avait coûté des sommes immenses en pure perte.

L'Empereur, frappé de ces vérités nouvelles, avait imaginé un système tout à fait au rebours des axiomes établis jusqu'ici : c'était d'avoir un calibre de gros échantillon, poussé en dehors de la ligne magistrale vers l'ennemi, et d'avoir cette ligne magistrale elle-même, au contraire, défendue par une grande quantité de petite artillerie mobile; par là, l'ennemi était arrêté court dans son approche subite : il n'avait que des pièces faibles pour attaquer des pièces fortes; il était dominé par ce gros échantillon, autour duquel les ressources de la place, les petites pièces venaient se grouper, ou même se

portaient au loin en tirailleurs, et pouvaient suivre tous les mouvemens de l'ennemi par leur facile mobilité. Il fallait à l'ennemi dès-lors de l'artillerie de siége ; il devait ouvrir la tranchée ; on gagnait du temps, et le véritable objet de la fortification était accompli. L'Empereur a employé ce moyen avec beaucoup de succès, et, au grand étonnement des ingénieurs, à la défense de Vienne et à celle de Dresde : il voulait l'employer à celle de Paris, qu'il ne croyait défendable que de la sorte ; mais du succès duquel il ne doutait nullement, etc...

Résumé des neuf mois écoulés.

Voilà déjà neuf mois que j'écris mon Journal, et je crains bien qu'au travers des parties hérétogènes qui s'y succèdent sans ordre, on n'ait que trop souvent perdu de vue mon principal, mon unique objet, ce qui concerne Napoléon et peut servir à le caractériser. C'est pour y suppléer, en tant que de besoin, que je vais essayer ici un résumé de quelques lignes; résumé, d'ailleurs, que je me propose, pour le même motif, de réitérer désormais tous les trois mois.

En quittant la France nous étions demeurés un mois à la disposition du brutal et féroce ministère anglais; puis notre traversée à Sainte-Hélène avait été de trois mois.

A notre débarquement, nous avons occupé Briars, près de deux mois.

Enfin, nous étions à Longwood depuis trois mois.

Or, ces neuf mois eussent composé quatre

époques bien distinctes pour celui qui se serait occupé d'observer Napoléon.

Tout le temps de notre séjour à Plymouth, Napoléon demeura concentré et purement passif, n'opposant que la force d'inertie. Ses maux étaient tels et tellement sans remède, qu'il laissait stoïquement courir les événemens.

Durant toute notre traversée, ce fut en lui constamment une parfaite égalité et surtout la plus complète indifférence; il ne témoignait aucun désir, n'exprimait aucun contre-temps. On lui portait, il est vrai, les plus grands égards; il les recevait sans les apercevoir; il parlait peu, et toujours le sujet était étranger à sa personne. Quiconque, tombé subitement à bord, aurait été témoin de sa conversation, eût été bien loin sans doute de deviner à qui il avait à faire : ce n'était pas l'Empereur. Je ne saurais mieux le peindre dans cette circonstance, qu'en le comparant à ces passagers de haute distinction qu'on transporte avec grand respect au lieu de leur mission.

Notre séjour à Briars présenta une autre nuance. Napoléon, réduit presqu'à lui seul, ne

recevant personne, tout à son travail, semblant oublier les événemens et les hommes, jouissait en apparence du calme et de la paix d'une solitude profonde, dédaignant, par distraction ou par mépris, de s'apercevoir des inconvéniens ou des privations dont on l'environnait; s'il en exprimait parfois quelque chose, ce n'était que réveillé par l'importunité de quelque Anglais, ou excité par le récit des outrages faits aux siens. Toute sa journée était remplie par ses dictées; le reste du temps donné au délassement d'une conversation toute privée. Il ne mentionnait point les affaires de l'Europe; parlait rarement de l'empire, fort peu du consulat; mais beaucoup de son généralat d'Italie, et bien plus encore, et presque constamment, des plus minutieux détails de son enfance et de sa première jeunesse. Ces derniers sujets surtout semblaient, en cet instant, d'un charme tout particulier pour lui. On eût dit qu'ils lui procuraient un oubli complet; ils le portaient même à la gaîté. C'était presque uniquement de ces objets qu'il remplissait les heures nombreuses de ses promenades nocturnes au clair de lune.

Enfin, notre établissement à Longwood fut une quatrième et dernière nuance. Toutes nos situations jusque-là n'avaient été qu'éphémères et transitoires. Cette dernière devenait fixe, et menaçait d'être durable. Là allait commencer réellement notre exil et nos destinées nouvelles. L'histoire les prendrait là ; les regards de l'univers allaient nous y considérer. L'Empereur, semblant faire ce calcul, régularise tout ce qui l'entoure, et prend l'attitude de la dignité qu'opprime la force ; il trace autour de lui une enceinte morale derrière laquelle il se défend à présent pouce à pouce contre les inconvenances et les outrages ; il ne passe plus rien à ses persécuteurs ; il se montre susceptible sur les formes, hostile contre toute entreprise. Les Anglais n'avaient pas douté que l'habitude ne produisît enfin la familiarité. L'Empereur les ramène au premier jour, et le respect le plus profond se manifeste.

Ce ne fut pas pour nous une petite surprise ni une légère satisfaction, que d'avoir à nous dire que, sans savoir comment ni pourquoi, il devenait pourtant visible que, dans l'esprit et

aux regards des Anglais, l'Empereur se trouvait à présent plus haut qu'il ne l'avait été jusque-là; nous pouvions même nous apercevoir que ce sentiment allait chaque jour croissant.

Avec nous, l'Empereur reprit tout à fait, dans ses conversations, l'examen des affaires de l'Europe. Il analysait les projets et la conduite des souverains; il leur opposait la sienne; jugeait, tranchait, parlait de son règne, de ses actes, en un mot nous retrouvions l'Empereur, et *tout* Napoléon. Ce n'est pas qu'il eût jamais cessé de l'être un instant pour notre dévouement et nos soins, ni ~~que, de notre côté~~, nous eussions à en souffrir le moindrement, sous aucun rapport. Jamais il ne fut pour nous d'humeur plus égale, de bonté plus constante, d'affection plus habituelle. C'était précisément au milieu de nous, et tout à fait en famille, qu'il concertait ses sorties contre l'ennemi commun; et celles qu'on trouvera les plus vigoureuses, qui paraîtront dictées par la colère, ne l'ont presque jamais été même sans quelque rire et sans quelque gaîté.

La santé de l'Empereur, durant les six mois

qui précédèrent notre établissement à Longwood, ne sembla pas éprouver la moindre altération ; pourtant c'était un régime si contraire ! Les heures, la nourriture, n'étaient plus les mêmes ; ses habitudes étaient toutes bouleversées. Lui, accoutumé à tant de mouvement, était demeuré renfermé tout ce temps dans une chambre. Les bains étaient devenus une partie de son existence, et il en avait été constamment privé, etc., etc. Ce ne fut qu'après être arrivé à Longwood, et lorsqu'il eut retrouvé une partie de ces objets, qu'il eut couru à cheval et repris des bains, qu'on commença à apercevoir une altération sensible.

Chose singulière ! tant qu'il avait été mal, il n'y eut point de traces de ses souffrances ; ce ne fut que dès qu'il fut mieux qu'on les vit apparaître. Ne serait-ce pas que dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, il se trouve souvent un long intervalle entre la cause et les effets.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE RAISONNÉE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.

FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DU SECOND VOLUME.









